© Etienne Brunet - éditions Longue Traîne Roll - Paris 2015
musiques déposées à la SACEM,
tous droits réservés pour tous pays
contact : musique@etiennebru.net
édition à compte d'auditeur ISBN : 978-2-9542972-1-7

Merci Michel Host, André Robèr, Julien Blaine,
Jean-Louis Chautemps et les Allumés du Jazz, d'avoir publié
des fragments, et Philippe Carles pour ses encouragements
et sa relecture attentive.

BERLINGOT

ego-graphies, chroniques, bio-bio musiq et souvenirs

Les derniers instants de la vie d'Albert A.

« Derrière chaque être vivant il y a trente fantômes, car tel est le rapport des morts aux vivants. Depuis l'aube des temps, environ cent milliards d'êtres humains ont vécu sur cette planète. »
Arthur C. Clarke <> 2001 : l'Odyssée de l'espace

Bonjour M. Spielberg. Voici le scénario de mon court-métrage. C'est une histoire inventée de toutes pièces, aucun lien avec l'histoire du grand A.A. Le court-métrage sera accompagné d'extraits des disques d'Albert Ayler.

Ecran noir. Courte déchirure de saxophone ténor. Ouverture aveuglante, soleil éclatant. Peau noire. L'homme est immergé jusqu'à mi-cuisse dans les eaux de l'Hudson (Upper Bay, New York). Court plan-séquence : Albert avance l'air hagard, les bras levés vers le ciel. L'eau atteint son slip. Barbiche mouillée et chapeau rond. Flashback : le représentant de la mafia lui interdit de jouer du saxo en raison de son style trop émotionnel, trop identifiable. En cas de refus, il fourguera son âme au « Vaudou-Casino » lieu mal famé.

Saint-Esprit ? Sainte Famille ? Message Universel ? Plan large du fleuve filmé avec l'objectif au niveau de l'eau. Flashback : Albert en sonneur de cornemuse campé sur la ligne d'horizon. Il marche sur l'eau comme Jésus. La scène psychédélique des années 70 et l'horizon se confondent. Albert joue le « Blues » radical accompagné par une cohorte d'anges dans le ciel (des êtres bons et justes). Plan panoramique du fleuve. Le saxophone tonne comme une sirène de bateau. Le processus d'engloutissement est filmé dans un style publicitaire tape-à-l'œil. Albert est dans l'eau jusqu'à mi-torse. Il s'enfonce. Un truc cloche. Champ/Contrechamp : les anges se transforment en ombres ultra-louches.

Une vedette rapide surgit gauche cadre, conduite par trois types aux gueules patibulaires avec lunettes noires et nerf de boeuf. Un mafioso, calibre automatique, tire trois balles dans la tête d'Albert. Gros plan du sang giclant sur les vagues. Les malfrats hissent son corps au fond du bateau pour faire disparaître le cadavre. Les tueurs à gage se congratulent. Après l'assassinat des réformateurs Kennedy et Luther King, le « Big » patron voulait arrêter l'avancée

révolutionnaire… Albert était sur le point d'amener le subversif et marginal Free Jazz dans la sphère populaire de la Soul Music. Albert était vraiment trop dangereux pour la bonne marche du Stéréo Pôle mondial !

- Ton histoire n'est pas une allégorie actuelle ! La pratique de l'assassinat politique est bien finie aux Etats-Unis. Albert s'est noyé. Il n'a pas été assassiné, mais tu ne nous dis pas pourquoi il se jette dans le fleuve.
- Je cherche une raison en lisant *Les treize morts d'Albert Ayler* de la Série Noire. Aucun des 13 auteurs n'avance d'explications crédibles : *Ghetto du hurlement intérieur…Sorcière du Bourbonnais propulsée par une cornemuse… La pipe qui tue vrai de vrai… Highway 61… Dette de jeu… Fausse note finale… C'est moi qui ai tué Albert Ayler... Drogue versée à son insu…*
- On parle toujours de soi-même dans l'exégèse d'un autre artiste.
- Dans l'éxe quoi ? l'exagération. On réfléchit en écoutant Albert : c'est la voix de la vérité ! J'ai enregistré une musique intitulée *Love Try* en hommage au *Love Cry* d'Albert. Je ne pensais qu'à sublimer mon malheur personnel. La dédicace est là pour épater la galerie, Monsieur Spielberg !
- Ah, ah ! Arrête de m'appeler comme ça, je m'appelle Al Berg et je ne produis que dalle ! Peut-être qu'Albert a changé de corps par opération mystique et s'est transformé grâce à la chirurgie esthétique en Prince, *The Love Symbol* !
- Dès qu'il s'agit d'Ayler, on se croit autorisé de raconter n'importe quoi ! Il a tellement frappé l'imagination ! Tiens, je ressors un vieux truc de « Jazz Magazine » au siècle dernier, j'essaie d'être sérieux : Je peux à nouveau aimer l'immense combat mystique de l'ange Albert entre Dieu et Diable. Je suis profondément athée, mais je me sens proche de lui dans la mesure où je crois au progrès de l'être humain. L'harmonie de Jean-Sébastien Bach exprimait l'idéal de Dieu. Albert Ayler utilise le total chromatique avec décontraction pour exprimer sa vérité spirituelle. C'est l'un des plus

importants novateurs du siècle. Son influence est considérable bien que plus personne n'écoute ses disques. Albert c'est le contrepoint dans la gueule, une claque pour réveiller les morts… »
- Ah, ah, tu te la joues grave !
- Ecoute Albert Ayler, écoute et tu comprendras !
« Music is the healing force of the universe »

paru dans La sœur de l'Ange, printemps 2011

CARMEN MAMAN

« Non ! je sais bien que c'est l'heure,
je sais bien que tu me tueras ;
Mais que je vive ou que je meure
non, non, non, je ne te céderai pas ! »
Carmen <> Georges Bizet et Prosper Mérimée

Je me baigne à Opéra Plage, face à l'opéra de Nice dont le fronton domine la mer avec castagnettes, violons et poème lyrique en lettres d'or. À droite la plage privée avec des parasols et des matelas, à gauche la plage publique archi-bondée. Zoo humain d'un côté, jungle de l'autre. J'ai choisi la jungle. Je compare les reines de beauté aux vieilles peaux. Midi pétante, tir du canon, les pigeons s'envolent. Des copines, j'en vois des milliers sur la plage ! J'écris mes mémoires, mais je ne me souviens de rien. Je jette mon stylo à la mer. Fin du récit. Non. Je me souviens un peu. J'étais enfant. C'était lyrique mais pourquoi ? Je chantais, mais je n'étais pas enchanté. La plupart du temps, je chantonnais, bouche fermée. Je creuse dans ma mémoire. Je ne me souviens que des filles sur la plage. Je faisais des yeux ronds en les regardant, comme maintenant avec cinquante ans de plus au compteur.

Les vagues charrient des galets. Multiples impacts de sonorité mate. Rythme irrégulier d'éclaboussures de bruit blanc, dentelle de mousse aiguë. Glissando perpétuel du grave à l'aigu. Répétition infinie du même. Les galets cognés l'un contre l'autre donnent un click mate de métronome démultiplié dans une mesure d'un million de temps. Continuum fascinant. Nice est devenu un mini Los Angeles. Le grondement des longs courriers est couvert par le ressac de la mer. Toutes les cinq minutes des avions décollent sur la Baie des Anges, le dos au mistral. Les avions ajoutent une infra-basse chimique, une vibration étrangère à la Méditerranée révélée par la chaleur de l'air. Des gens bariolés de toutes nationalités et des filles sexy en pagaille défilent sur la *Promenade des Anglais*, le long de la mer. En parallèle, un embouteillage de voitures de luxe. Vertige. Je sens s'évanouir mon dernier souffle Free Jazz. Je suis hagard sur le macadam rose de la Baie des Anges. Je suis sonné par le soleil, les yeux fous. J'étais dans le même état de tension lorsque j'étais enfant. J'entendais en boucle les paroles de l'opéra Carmen de Bizet : *« Toréador l'amour t'attend. »*

Ma mère était décédée soudainement il y a un demi-siècle. J'avais six ans. J'étais en vacances à Nice chez ma grand-mère. Elle habitait avec des tantes et des cousines. Personne n'avait eu le courage de m'annoncer la funeste nouvelle. Elles m'avaient dit : « on t'inscrit à l'école ici, ne cherche pas à comprendre ». Bien sûr j'avais compris, les enfants ne sont pas idiots. J'avais des flots de larmes sous le soleil. Maman n'étais plus de ce monde ! Mon univers s'écroulait. Ma grand-mère et les autres faisaient comme si Maman reviendra après sa maladie. Elles sont allées à son enterrement en cachette et ne m'ont rien dit. J'étais dans l'expectative pendant un an. Dès que je voyais une jolie femme dans les rues, j'imaginais une réincarnation maternelle, j'avais envie de me jeter dans ses bras. Quel cul, nichons et tout ! Je parle vulgaire excusez-moi. Maman était une pauvre couturière avec la coiffure d'Ida Lupino, une Carmen d'Hollywood. Le ciel était bleu comme un tableau d'Yves Klein. Le soleil tapait comme un batteur de Hard Funk sur des peaux de tambour. Une de mes tantes était choriste à l'opéra. Elle m'avait fait entrer dans le chœur d'enfants. L'opéra Carmen était inscrit été comme hiver au répertoire. Nous chantions à gorge déployée : *« Nous sommes la garde montante. »*

Je suis revenu à Nice pour l'enterrement de ma veille tante. J'ai voulu oublier à toute force les années de mon enfance. La ville ne me rappelle plus rien. Mon école et le logement où j'habitais ont été démolis par la spéculation immobilière. Il ne me reste que des sensations : lauriers roses, fleur de courgette, coco rouge, (madeleines) à l'ail, petites olives, pissaladières aux oignons, palmiers-dattiers et cactus mystérieux. Souvenirs des parfums de fleurs et égouts de la ville. Don José dans Carmen face à Mikaela : *« Parle-moi de ma mère, Parle-moi de ma mère. »*

J'avais l'angoisse insondable du mateur et du maté, du matador et du moteur, du chasseur et du chassé. Dans cette ville, les gens s'observent en permanence. L'angoisse de mon enfance passe par

les yeux, tout le monde mate tout le monde ! Le simple fait de regarder quelqu'un modifie son comportement. Plus on regarde, moins on voit le désir. Toute attitude humaine transite par les yeux. Accroché par le regard accrocheur. Regard méridional où les filles se rhabillent en rentrant chez elles. Regard précurseur de la télévision. Déconcentration radicale de l'esprit. Avoir à voir. Pouvoir de l'œil. *« Reprenons notre passe-temps, regardons passer les gens. Drôles de gens que ces gens-là. »*

Un orage tropical éclate en début d'après-midi. Je me réfugie dans un bistro. Je bavarde en anglais approximatif avec une jeune asiatique, elle s'appelle Carmen Yi King de Pékin. L'orage est fini. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, aurevoir. Quatre heures après je retombe sur elle par hasard. Elle s'est changée à son hôtel : courte robe rose, galure vert fantaisie et allure sexy. Elle est toujours avec son appareil photo en bandoulière et son couple d'amis gardes du corps. Ils écoutent la fanfare des chasseurs alpins sur la place Garibaldi. La Carmen Yi King de Pékin n'a plus envie de m'entretenir de la pluie et du beau temps. Aurevoir, aurevoir ! Courbettes polies. Les heures passent. Il est minuit. Je retourne sur la plage, attiré par les reflets diaphanes de la pleine lune sur la mer. Des ombres se matérialisent. Je les reconnais : Carmen Yi King de Pékin et ses amis ! Elle n'a plus envie de causer, je la dérange. Ils se dissolvent dans la nuit. Le hasard nous aura fait nous rencontrer trois fois de suite le même jour dans trois endroits différents. Quelle signification métaphysique peut avoir cette coïncidence ? Dérive ? Oracle du Yi King ? Psychanalyse en solde ? *« Éloignez-moi toutes ces femmes-là ! »*

J'interprète l'oracle Carmen Yi King de Pékin : je vais rencontrer la femme de ma vie à Opéra Plage. Il suffit d'y croire pour que ça marche. Mon fantasme va se réaliser sans tarder. Je pose ma serviette à côté d'une femme charmante et bronzée, la cinquantaine invisible, des seins nus admirables, un regard franc et direct. Je lui

parle. Elle est sans famille, sans enfant, sans boulot, sans amant. Elle s'ennuie. Elle s'appelle Carmen ! Nous passons une demi-journée ensemble : j'ai peut-être rencontré l'amour, mais c'est trop tard, je reprends le train pour Paris tout à l'heure. Je dois rentrer chez moi. *« A quoi bon tout cela ? que de mots superflus »*

Je pleure encore ma mère cinquante après. Je n'en ai jamais fait le deuil, je m'en rends compte seulement maintenant. J'ai joué mon âme et j'ai perdu. On ne revient jamais en arrière, même dans le jeu vidéo « Carmen Maman », ni une minute, ni un mois, ni une vie. Je programme sur mon ordinateur une instance de Carmen : amplitude (maman) ; fréquence (moments) ; hauteur (CarMen) ; rythme (CarWomen) ; si la femme s'appelle Carmen (nonAmour possible) ; dans tous les autres cas (amour possible). Identificateur de paramètres régionaux (sexe). Fichiers aidant à décrire mon problème (Amour). Déclaration de confidentialité en ligne (Carmen Maman). Problème. La machine m'ordonne de dire à haute voix dans le microphone intégré : « Sissy, Sun and Sex » si l'écran est bleu ou « Sea, Sun and NoSex » si l'écran est d'une autre couleur. J'ai un malaise ou l'ordinateur se met à chauffer, racler, vibrer ? L'écran bleu de la mort, traduction de *« Blue Screen of Death »* s'affiche. L'ordinateur ne peut plus surmonter une erreur système. L'écran bleu est un arrêt d'urgence de la machine numérique lancée en pleins calculs. Résultat : *« L'œil noir te regarde ! »*

Pour résumer : impossible d'écrire mon autobiographie. J'ai toujours vécu au présent. J'ai retrouvé la solitude névrotique de mon enfance. Qu'est-ce que j'ai compris en cinquante ans ? Rien ! On ne comprend rien quand on est sans amour. Le présent grignote le passé. Les souvenirs heureux s'éloignent à toute vitesse. Il reste cette manie de l'échec et cette habitude de la souffrance. Je dessine toujours la même histoire avec un trait de couleur bleue de plus en plus lourd, jusqu'au moment où le trait recouvre entièrement la feuille et détruit le dessin. Bleu uniforme. J'ai eu la chance

d'être aimé par plusieurs femmes. Mais à chaque fois le syndrome « Carmen » se reproduisait après quelques années d'amour formidable. Du jour au lendemain, Carmen me disait : *« Je ne t'aime plus ! »* Je me suis abstenu d'imiter Don José : tuer Carmen dans un acte de désespoir. Je suis pacifique, je respecte la loi et je ne suis pas macho. Je me remets chaque fois à pleurer ma mère. J'étais un bleu. Je suis resté plongé dans le bleu : bleu jazz, bleu blues, bleu outremer funk. De Carmen folle de rage « *Ah ! J'étais vraiment trop bête !* » à Billie Holiday interprétant *« You don't know what love is »* c'est toujours l'amour impossible.

Je me souviens, j'avais sept ans, c'était la saison d'été à Nice lors d'une représentation de Carmen. Le chœur d'enfants était parti huit mesures trop tôt sur *« Nous sommes la garde montante »*. Panique dans l'orchestre et sur scène. Ce qui n'arrive jamais dans cet univers classique s'était produit ! C'était de ma faute, j'en étais sûr ! J'étais parti trop tôt et le chœur avait suivi. Culpabilité idiote. Notre éducation musicale avait été faite au lance-pierre. Je n'avais rien compris au solfège. Je chantais d'oreille. Le rubato méridional exagéré jusqu'à la caricature m'avait conduit à l'erreur. Maintenant, j'ai oublié ! Mais pendant des années, j'étais incapable de faire une bonne mise en place. J'étais traumatisé et je me plantais. L'opéra de Bizet met en scène du début à la fin la mort de l'amour et de la mère. C'est le concept d'opéra-comique ! Une suite ininterrompue de chansons, de tubes et de mélodies qui restent collés dans la tête comme un chewing-gum sous la semelle. Je n'ai rien compris à l'amour, mais j'ai progressé en musique. J'ai épousé mon saxophone alto après des liaisons avec saxophone soprano, clarinette basse, harmonicas, cornemuse et divers instruments électroniques. Je dois rester concentré à l'écoute de mon tempo intérieur, attentif à la sonorité du monde et au sexe de l'univers, fermer les yeux. Plus je m'approche de la lumière musicale et plus celle-ci recule dans l'axe multiphonique de l'écoute. La musique rend éternellement jeune. *« Ma mère ! Elle se meurt ! »*

EGO-PORTRAIT D'UN ICONO-DÉPENDANT

« Le bruit sourd de la basse, les guitares qui s'accordent,
les roulements de batterie, puis Mick apparut : OK Whaooh !
- on entend une note - Oh Yeah ! C'est génial de vous voir tous ici
Whaoouh ! »
Stanley Booth <> Dance with the devil

Aujourd'hui c'est le premier mai 2014 : froid et pluvieux comme le mouvement social. Dans trente jours ce sera le bicentenaire de la naissance de Bakounine. Je paie mon loyer chaque mois. Ma volonté de changer le monde est égale à zéro. Des idées : je n'en ai plus aucune. Je n'avais pas tranché, Il y a un million d'années, dans la controverse entre Marx et Bakounine. J'étais convaincu par la négation de la négation par Marx et par la négation positive de la société par Bakounine. La pensée de Marx comme celle de Bakounine découle de la philosophie de Hegel. Aucune révolution ne peut aboutir sans liberté. L'histoire de l'Union Soviétique a donné raison à Michel Bakounine. La dictature du prolétariat a conduit au mensonge et au crime. L'économie administrée au chaos. L'économie privée a plongé dans la misère les trois quarts de la population du globe. Je suis un habitant du quart-monde augmenté. Résonance de quinte et quarte augmentée, l'accord androgyne de Tristan et Iseult. Les insurgés de 1849 à Dresde sont encerclés par les Prussiens. Bakounine s'enfuit en compagnie de Richard Wagner et d'autres révolutionnaires. Bakounine est arrêté en pleine nuit à l'hôtel de « l'Ange Bleu » de Chemnitz. Emprisonné à Dresde et condamné à mort. (*La vie d'un révolutionnaire*. H.E. Kaminski)

Que suis-je devenu depuis l'époque où je trimbalais sur les routes du Mexique le tome un des éditions complètes de Bakounine dans ma petite valise de cuir rouge ? J'avais vingt ans. Je ne suis jamais passé au tome deux. Le bouquin pesait un kilo. Il alourdissait mes bagages de piéton. Les textes dataient d'avant la fondation de la Première Internationale. Je lisais tout ce que je trouvais sur l'histoire du mouvement ouvrier à la suite du choc de mes 17 ans : le livre « *La Société du Spectacle* » de Guy Debord. Evidemment, il y a quarante ans cette « Société du Spectacle » était une simple fiction en rapport à la sinistre réalité actuelle. Je ne suis pas fier de léguer à mon fils cette société, même si je n'ai pas contribué à la rendre aussi merdique.

A l'époque, j'avais trouvé un emploi de maquettiste à « Tourisme et Travail », un magazine de vacances de la CGT. J'avais gagné une petite fortune en quelques mois. Avec cet argent j'étais parti au Canada rejoindre Dominique, une fille merveilleusement belle. Je venais de larguer l'école des Beaux-Arts où j'étais resté deux mois. Nous sommes descendus de Toronto jusqu'au Mexique en voiture avec son père et sa copine, une petite Jamaïcaine deux fois plus jeune que lui. Une semaine de route. Ils conduisaient jour et nuit un Combi Volkswagen de hippies. Ils s'engueulaient tout le temps. Je n'ai toujours pas de permis de conduire. Niagara Falls, Chicago, Arkansas, Mississippi, Louisiane, Texas. Nous avions passé la frontière à Laredo, puis traversé le désert d'Est en Ouest, Monterey, Aguascalientes puis la côte Pacifique vers Mazatlan. Son père est parti avec sa copine, moi avec la belle. Je voulais rester en Amérique jusqu'à l'arrivée prochaine de la révolution en France. C'était l'année 1973. J'étais sursitaire du service militaire.

Le printemps 68 me semblait n'être qu'une répétition de la vraie révolution à venir, faite par les petits branleurs comme moi. J'étais surexcité. Je savais tout. J'avais raison tout le temps. Je voulais mettre le monde à feu et à sang, réaliser l'art dans la vie. Je voulais supprimer les classes sociales, réaliser le bonheur sur terre, pendre les bourgeois avec les tripes des communistes et des fascistes. Je venais d'arrêter l'Acide. J'avais une vision pseudo hallucinatoire. J'entendais du Free Jazz psychédélique. Je voyageais léger avec seulement une collection d'harmonicas diatoniques. J'aimais la musique de Jimi Hendrix, Captain Beafheart, Sun Ra, John Coltrane, Ornette Coleman, Muddy Waters. J'étais à fond du matin au soir. L'idée principale était de se transformer soi-même avant de révolutionner les autres. Liquider ses propres névroses. Éradiquer ses aliénations personnelles. Justification sympathique de l'hédonisme. De ce point de vue, les apprentis révolutionnaires des années 70 étaient fort différents de ceux du dix-neuvième siècle. La révolution sexuelle comptait tout autant que la politique.

J'ai séjourné presque un an au Mexique. Nous allions de ville en ville, du nord au sud, du Pacifique à l'Atlantique. Je me souviens d'un petit tatou près d'une pyramide. Je me souviens comme nous étions beaux et sûrs de nous. Les gens se retournaient pour nous regarder. Nous faisions l'amour chaque nuit. Dans les montagnes du Chiapas, à San Cristobal de Las Casas, je m'étais arrêté dans une rue pour écouter un Indien. Il jouait une musique d'extra-terrestre sur un violon en contre plaqué non verni. Il s'était arrêté soudainement et m'avait tendu son instrument. Il m'avait regardé dans le blanc des yeux. Il lisait dans mon esprit. Emotion. Il voulait me vendre son violon pour une somme modique. J'ai dit non. Je suis parti précipitamment, affolé, furieux. Cinq minutes après, j'ai compris que c'était un signe du destin. Un classique du tiers-monde. Je suis revenu sur mes pas. Je l'ai cherché partout. Il avait disparu. J'ai eu la révélation à cet instant précis que la musique serait mon destin. Je me suis tenu à cette illumination mystique.

Nous sommes restés plusieurs mois dans la capitale, la Ciudad de Mexico. J'étais devenu ami avec des militants politiques, des étudiants survivants du massacre du 2 octobre 1968 de la « Place des Trois Cultures », des centaines de morts. Nous parlions de la révolution pendants des jours et des nuits. Un vertige. Nous nous rendions compte que changer le monde serait impossible. L'univers n'était pas du tout comme je l'imaginais. Mon meilleur ami de l'époque, Nacho, un Mexicain avec une tête d'Indien venait d'être incarcéré en préventive à la prison de Mexico pour d'obscurs motifs. J'avais coupé mes cheveux qui me descendaient dans le dos pour le visiter. Il était le souffre-douleur des droits communs. J'étais horrifié par la misère et la corruption. J'avais découvert dans cette tôle à quel point le monde était violent. J'étais loin de la beauté psychédélique qui m'habitait. Je n'avais plus d'argent. J'avais encore mon billet de retour en avion, ouvert un an. Finalement nous sommes rentrés en France. A Paris nous avons logé à l'hôtel. J'avais rompu avec mon père trois ans avant. Les

Français ne me comprenaient plus et je ne les comprenais plus non plus. J'avais la jeunesse devant moi. Je me suis fâché et déchiré avec Dominique. Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé. Je me souviens seulement d'une douleur atroce, du désespoir absolu d'avoir perdu cette femme. J'avais mal joué. J'avais retrouvé la solitude de mon enfance. Les espoirs de révolutionner la vieille Europe s'envolaient loin, très loin.

Je me suis lancé à fond dans la musique en autodidacte. Je suis reparti de zéro. J'ai réétudié ce que j'avais compris de travers dans mon enfance. J'ai mis au moins dix ans avant de percer et faire des concerts et des disques. J'ai découvert que la multi-tonalité de l'accord de Tristan de Richard Wagner conduisait à Schoenberg, Debussy et Thelonious Monk. J'ai fais toutes sortes de métiers pour vivre. Maquettiste. J'ai eu la carte de presse stagiaire pendant un an. J'ai été monteur offset, ouvrier dans des imprimeries. J'ai été accordeur de saxophones dans une petite facture d'instruments. J'ai été assistant d'un infirmier pour m'occuper de fous dangereux. J'ai été moniteur de centres aérés. J'ai commencé à vivre de la musique mais j'étais raide dès le quinze du mois. Je vivais avec une accordéoniste, Odile, son nom d'artiste Gina Sbu, une femme fantastique. Je l'aimais à la folie. Nous avions fait des concerts géniaux ensemble, puis une mini tournée en Californie. Elle m'avait initié à la technologie et trouvé des boulots dans les chaînes de télévision.

Il y a les histoires « A » comme Amour et les histoires « B » comme branlette. Je doit atteindre l'écran du média. L'image gouverne le monde. Anarchie et banqueroute. J'ai intériorisé le principe de réalité. J'ai appris à fermer ma gueule, à marcher droit pour vivre à l'aise. J'ai une attitude ambiguë vis à vis de l'image. J'ai travaillé dans l'industrie lourde du spectacle, sur des directs de télévision comme opérateur sur synthétiseur d'écriture. J'ai bossé dix ans sur le journal TF1 et quinze sur les cars de retransmissions

TV de matches de football de Canal Plus. Je n'ai pas de télé chez moi. Je ne la regarde jamais en dehors du travail. Pour résumer, je n'ai aucune confiance dans l'image. J'adore sa complexité, son sex-appeal et son aspect technique. Pour moi l'image est une pute : elle trahit son mateur à la première occasion, elle allume et va voir ailleurs. Myriades de souteneurs. Milliards de clients. Il faut la renouveler sans cesse, il en faut toujours plus : plus de lumière, plus de couleur, plus de mouvement, plus de pixels, plus de pitreries. Il faut des écrans encore plus grands, des retransmissions plus longues, encore et encore. L'image confond la carte et le territoire. La misère disparaît du champs visuel. L'image électronique est un condensé de la culture occidentale. *« Le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image »*. Guy Debord

Le son est plus modeste mais plus sincère. Il véhicule l'émotion. Il fait vivre l'image, brillante et artificielle. La plupart des gens sont fascinés par l'image. Leur volonté est annihilée, ils sont dominés par cette maîtresse qui exige attention et abandon complet. j'ai une connaissance intime de l'image, surtout de l'image télé. Je me protège de la lumière de l'écran par un mouvement très rapide des pupilles et paupières. Je ne suis pas dupe. Je décrypte le mensonge entrelacé à la vérité. Comme praticien et artiste, ces dernières années, je me suis mis à bricoler de l'image dans l'optique de servir ma musique. Veejing à la sauce années quatre-vingts. Une sorte de semi partition visualisant les cycles rythmiques. Un projet obsessionnel.

J'ai souffert avec ce foutu boulot, mélange de stress, sur-pression mentale, douleur nerveuse. J'étais broyé dans la complexité des procédures de plusieurs couches logicielles qu'il faut dominer pour atteindre résultats, graphiques et textes projetés dans le média diffusé en direct. Intermittent du spectacle. Je finançais ma musique par la télévision. Peur de perdre mon contrat renouvelé chaque semaine. Hiérarchie où personne ne fait de cadeau. Les

yeux et les oreilles explosés. Le mental liquéfié dans le labyrinthe des multiples manipulations. Je travaillais dans les régies de télé, les soutes de la « Société du spectacle ». Une tannée. Très peu d'artistes sont capables de faire ce type de boulot spécialisé tout en continuant à être créatif. Je menais de front une carrière artistique en dents de scie et un boulot alimentaire. Epuisant. L'art ne paie pas. J'ai eu plusieurs bonnes et courtes périodes où j'étais invité à jouer un peu partout. Le reste du temps c'était galère sur galère. Je passais pour un minable sans agent pour me défendre.

Ma musique était toujours trop formelle pour les uns, pas assez pour les autres. J'étais dans un circuit marginal sans soutien d'aucune sorte. Toujours en porte à faux entre deux tendances. Toujours à jouer à contre-courant. Toujours déchiré entre deux pôles inconciliables : activité de masse et art confidentiel. Mélanges. Expérimentations. Le moindre match de foot mobilise 20000 personnes chaque semaine dans une petite ville de province. Les beaux concerts créatifs attirent à tout casser cent personnes. J'ai vécu cette contradiction des années, ça m'a épuisé. Je suis devenu pessimiste. Il suffit de répéter mille fois le nom d'un quidam sur tous les médias pour en faire une vedette aussitôt oubliée la semaine d'après. Manipulation du libre arbitre. Plus je travaillais dans les chaînes de télévision et plus ma petite musique personnelle, s'éloignait du goût commun. Mon esthétique était à des années lumière des programmes de télé. Je plaignais tous ces gens connus, maquillés avec des airs de chiens battus, croisés dans les couloirs et les ascenseurs des chaînes. Je disais bonjour poliment.

Que suis-je devenu depuis toutes ces années ? J'ai adopté un mignon smartphone. Il loge dans ma poche. Un chef d'œuvre de nouvelle technologie. Un désastre du point de vue de l'anarchie et de la liberté. Je mobilise un mouvement du doigt gauche, mouvement maladroit, trop sensuel pour la machine : l'interface tactile ne répond pas. Il n'a pas encore dompté mon doigt, ma main, mon

esprit. Mon doigt caresse la surface numérique, il doit s'enfoncer délicatement comme un doigt dans le cul. Imagine cher lecteur la caresse du Kapital, le bisou du vampire techno-financier que tu commandes sur la surface lisse et tendre de métal, coton, lycra, dentelle d'acier. Mouvement insistant, précis, inhabituel à un vieux routier du click. Tout le monde commande la douce machine démocratique. Le tactile c'est l'interface anti-click. Dieu touche Diable. Click à la diable ou touche « partage ». Partage mon cul. Adieu. Peu de gens partagent leur surplus de richesse.

Mon doigt appuie sur l'icône, logo d'une App. une fraction de seconde. Appui trop court : pas d'effet. Appui trop long : les icônes se mettent à trembler de peur avant de communiquer par Internet mon état nerveux à qui de droit. L'entité paranoïaque me surveille via le réseau cellulaire. Je peut être localisé à n'importe quelle seconde par n'importe quel flic. La surface est désirable. Poser le doigt d'un coup sec mais pas nerveux. Le Smart est une pure métaphore du monde contemporain : commande précise et déterminée, sans état d'âme. Au moindre choc tout est fichu. Perdu. Je ne commanderai plus, je ne saurai plus avancer dans *« la nuit où toutes les vaches sont grises »*.

La révolution sociale n'a pas eu lieu. La révolution informatique a transformé le monde. Nous sommes devenu des demi-robots. La télévision et son prolongement Web ont conquis la société du haut en bas de l'échelle sociale. Seule l'absence d'image crée la subversion, mais c'est presque un argument intégriste. Je passe ma vie à taper des codes sans fin, des suites de chiffres pour accéder à mon image, à l'image des autres, à la télé-réalité du royaume de Dieu. Même les clodos ont des portables. On peut vivre en bouffant dans les poubelles mais on n'existe plus sans média. Le son assourdit. L'image aveugle. Je deviens icono-dépendant.

paru dans Art et Anarchie, automne 2014

La machine à démonter le temps.

“Une horloge arrêtée donne l’heure exacte deux fois par jour.”
Richard Feynman <> Lumière et matière

São Paulo. Mille camions de pompiers toutes sirènes hurlantes masquent le fracas des voitures. Situation normale. L'hélicoptère canari survole les gratte-ciel du bloc "Consolation 42". L'air vibre des fréquences aiguës à l'approche des rotors et des fréquences basses à l'éloignement de l'appareil. Effet Doppler. Vacarme de la portance globale. Trash urbain. Je fonce vers l'ascenseur de l'hôtel-restaurant. Vingt huitième étage. Attablé au palace-cantine ultra-panoramique. Steak plus jus de fruit extravagant. Je mastique. J'évite de regarder le vide. J'ai le vertige. Je me concentre sur la fenêtre de mon ordinateur portable. Le navigateur en chef me propose de gérer les erreurs Internet "bad request 440". La couche d'abstraction de mon espace à cinq dimensions est codée en cinq lettres (samba). Longitude, latitude, profondeur, temps passé, temps futur.

Samba ça va pas l'amour :
A * m * o * u * r / a * M * o * u * r / a * m * O * u * r /
a * m * o * U * r / a * m * o * u * R

Ascenseur super économique, super pratique, super sécurisé, super silencieux. Je regarde par les baies vitrées : énormes pilonnes de métal suspendu, lignes de fuite à l'assaut du ciel. Chaque tour est gardée par des flics en arme. Chaque tour possède sa piscine, son église, son école, sa banque, sa clinique, son épicerie, son relais de télé. Les habitants descendent dans les rues en skateboard. Un déluge de bruit résonne d'une tour. Un silence stupéfiant d'une autre, éteinte et abandonnée aux gangs de l'ombre. Un autre édifice ronronne et dégage une odeur de fraise des bois. Un autre building scintille de lumières blanches et sent le poulet à la broche, un autre le pétrole raffiné. Les gratte-ciel récitent, à travers leurs haut-parleurs, les tags fluorescents qu'ils supportent : "Ici est le secteur du gang des méchants, passe ton chemin". "Ici le secteur du gang des têtes de mort, ne me cherche pas Ducon". Graffitis allégoriques et multicolores. Les gratte-ciel, tout en flashes de néons bruyants,

déclament en voix synthétique des slogans publicitaires. Les tours de plus de 35 étages moulinent versets religieux et professions de foi politique. Brouhaha monstrueux, rumeurs, rugissement de médias. Seuil de la douleur pour mes oreilles. Je m'enfuis dare-dare.

Je somnole dans le bus rouge-violet d'Amérika-Express. En route pour Parallèle-City à six heures de route. Les sièges en cuir vert sont confortables. L'air conditionné ronfle. Impression d'avion au décollage. Principe d'équivalence entre gravitation et accélération. Vidéo à bord. L'écran visualise une continuité d'images. En réalité, chaque image est composée de milliers de pixels balayés 25 fois par seconde. Impossible de lutter contre la dictature de l'image. L'écran tire l'œil tout le temps ! Je regarde le programme avec attention au lieu d'observer le paysage. Forêt vierge de panneaux publicitaires par la fenêtre du bus et histoires stupides par la fenêtre vidéo. Dans un tournant le DVD se bloque ! L'histoire s'arrête.

L'autocar double des camions-citernes, des autos et des motos à fond les manettes. A travers la fenêtre, des régimes de bananes ressemblent à des paraboles de relais de télévision. Les régimes sont surmontés d'une espèce de queue pendante et d'une flèche de paille. Ils semblent émettre un signal. Les bananiers étouffent les autres végétaux du voisinage. On les plante exprès pour préparer la déforestation, comme on plante des relais de télévision pour préparer la déculturation des populations. Un click quelque part et la vidéo repart. Nouveau film. Ville assiégée. Le héros, Captain Amérikâ, déborde de bons sentiments. Bagarre générale. Chanson : *"Ne me quitte pas*" trash samba devient "*Sap ettiuq em en*" en langue de tous les jours.

Sap ettiuq em en
Sap ettiuq em en
Sap ettiuq em en

Arrivé à Parallèle-City. Je pense à mon ex-femme. Je suis séparé d'elle depuis cinq ans, mais j'imagine la trouver à mon retour comme si c'était le premier jour. Je pense à elle tout le temps ! Je suis fêlé. Illusion.

A * m * o * u * r / a * M * o * u * r / a * m * O * u * r /
a * m * o * U * r / a * m * o * u * R

Seul au milieu de l'univers, trou d'air, trou de mémoire, trou noir. Samba. Je veux essayer un prototype de machine à remonter le temps, un gadget pour touristes des mondes parallèles. Je veux retrouver mon amour perdu. Retrouver la première nuit. Je l'aimais à la folie. Pas la peine de retourner au big bang, je veux juste remonter quelques années en arrière. Je me fous de l'éternelle jeunesse.

Samba ça va pas l'amour :
J'vais faire un tour
Dans la machine à démonter l'temps
Et retrouver mon amour
Perdu depuis si longtemps
Samba, samba

Délire. C'est facile comme bonjour de revenir en arrière. Pas besoin du concept d'espace-temps pour comprendre ça ! Il suffit d'oublier les larmes et dire : "Je t'aime encore". Mais personne n'y arrive ! Chaque seconde implique un choix : Avancer ou reculer. Ici, à Parallèle-City c'est l'hiver. Au Nord c'est l'été. Les gens riches de l'hémisphère Nord vont faire du ski au Sud pendant que les autres attrapent un cancer de la peau sur les plages surchauffées du Nord. Le globe est survolé en permanence d'avions chargés de touristes, de cargaisons de fruits et légumes hors saison et de produits manufacturés bon marché. Je glisse ma carte de crédit dans la fente de métal du mur de la Parallèle-Bank. Le système répond

dans son jargon : “Invalide”. Panique. Je suis à 10000 kilomètres de chez moi sans un rond. Je change de guichet automatique, le système me communique : “Combien je t’allonge amigo ?”. Les voyages forment la vieillesse. Pas de salut sans cette carte en plastique d’environ huit centimètres de long, inventée par Roland Moreno l’auteur du ”*Bordel ambiant”*

Boui-boui sur la plage. Rythme de samba-variété. Une jeune femme pauvre me tend une corbeille de chocolats emballés dans des papillotes multicolores. Son petit garçon accroché à son bras n’a pas le droit d’y goûter. Il en louche de révolte. Sa mère les vend aux touristes. J’en achète un. Je l’offre à une fille assise non loin. Elle est sapée d’un bikini rose, paréo mauve à rayures bleues et frou-frou transparent. Lunettes de soleil de couturier. Elle me remercie d’un air pincé puis s’en va sans un mot. J’aurais dû offrir le chocolat au petit garçon.

Je rencontre Isabelle. Elle allume tous les mecs alentour. Elle fête ses 25 ans de mariage, seule à Parallèle-City. Elle reste fidèle à son mari. Ensuite je rencontre Natacha. Une photographe de Rio. Elle est jolie et gentille. Elle m’invite à dîner et m’offre à boire. J’imaginais une idylle soudaine. Elle ne vient pas au rendez-vous qu’elle m’a fixé ou alors j’ai tout compris de travers. Ensuite je rencontre Maria, une jeune Brésilienne ultra-sexy, elle accompagne un richissime Yankee. Il lui paye tout ce qu’elle veut. Il a un demi-siècle de plus qu’elle ! Il veut causer politique : il aime ”Zarko” mais pas Obama ! Il cherche un auxiliaire sexuel pour bluffer la fille et lui faire la conversation. Je leur ai faussé compagnie. Ma solitude est à l’échelle de l’Amérique : immense.

La bossa-nova exprime la tristesse du bonheur ou l’inverse, le bonheur conduit à la dépression. La tristesse se transforme en pure rigolade : amours perdues pour toujours. Ah, ah, amours perdues pour toujours.

A * m * o * u * r / a * M * o * u * r / a * m * O * u * r /
a * m * o * U * r / a * m * o * u * R

Sap ettiuq em en

Des oiseaux exotiques chantent des mélodies compliquées, longue pause puis reprise en trémolos. Les grillons des tropiques s'y mettent ainsi que les poissons volants et les cigales atlantiques. Je divague. Je joue seul, "*Wave*" au saxophone face à la mer. Image de carte-postale. Clip. La jungle de Parallèle-City s'arrête à la lisière de la plage : cocotiers, palmiers, plantes grasses géantes. Soleil dominateur et brûlant.

Un atome d'oxygène baise deux atomes d'hydrogène. Physique immorale des molécules. Les vagues déchaînées donnent une idée de l'infini. Les vagues sont imprégnées de détergent. La plage de sable blanc satiné est couverte d'une fine couche de pétrole presque invisible, présente pour dix mille ans. Les vagues heurtent des rochers monumentaux. Eclaboussures. Explosion. Feu d'artifice monochrome. Ecume de symboles : doubles croches, triolets, lettres de l'alphabet, chiffres et nuages de signes vaporisés comme un tutti d'orchestre symphonique. La mer ! La mer ! Impressionniste et sonnante. Musique de bruit blanc pour soigner mes oreilles malades du tinnitus.

L'endroit est tellement génial que je m'ennuie comme un enfant. Je n'ai plus d'angoisses pour occuper mon cerveau. Je traîne ma peau. Je ne change pas d'état mental, mais je n'attends plus rien ni personne. Espérer quelque chose ou quelqu'un génère la tristesse. Je n'attends plus et je trace en conséquence vers le chemin du paradis : le grand rien ! La machine à démonter le temps, c'est des bobards. Je trouve seulement une occurrence invisible : descendre le temps, distendre la tension, laisser passer, couler, oublier jusqu'à la fin. Je me concentre uniquement sur la

musique. Elle a pris possession de mon esprit. Surtout la musique d'ici, le Choro de Pixinguinha, des compositions des années trente entre Jean-Sébastien Bach et l'immense culture de l'Afrique. Par exemple : Sentimento Oculto, une valse prise de tête au ralenti. La partition précise "*Secret Feeling*" Elle m'embrasse, me console, m'enthousiasme. Elle m'emmène en son sein rythmique. Joie mystique. Je n'ai plus besoin d'aimer pour vivre. Apnée.

A * m * o * u * r / a * M * o * u * r / a * m * O * u * r /
a * m * o * U * r / a * m * o * u * R

A * m * o * u * r / a * M * o * u * r / a * m * O * u * r /
a * m * o * U * r / a * m * o * u * R

São Paolo, 2010
pour Marie-José Pillet

SOUVENIRS

« C'est le début du magnétophone. J'interviewe les éléphants. On ne comprend rien à ce qu'ils disent, mais rien du tout. Et quand moi je parle on comprend tout ce que je dis. Mais après, je change la vitesse et moi (il parle en accéléré), et l'éléphant : Eh, Oh, Eh là, c'est le contraire ! C'est l'éléphant que l'on comprend, et moi que l'on ne comprend plus… »
Julien Blaine <> Art Action

Je n'étais pas présent le jour de sa performance fondatrice, mais j'adore ce concept, ce pitch. Je suppose qu'ensuite Julien s'est toujours entouré d'une pléiade de musiciens pour jouer le rôle de l'éléphant savant. Pendant 20 ans, je l'ai accompagné dans cette fonction au saxophone, clarinette basse et cornemuse. Quelques souvenirs au hasard.

J'avais connu Julien en 1987 par l'intermédiaire de mon ami, le génial percussionniste Jean-Pierre Bedoyan. Je remplaçais au pied levé la violoniste Christine Cros pour jouer à « Milano Poesia ». Je ne connaissais que dalle en poésie. J'étais obsédé par la volonté des situationnistes de réaliser l'art dans la vie. J'avais rencontré Brion Gysin chez Steve Lacy. J'avais vaguement entendu parler de Polyphonix et de Fluxus. J'ai fait la connaissance de Julien dans la salle d'attente de l'aéroport. Il y avait aussi les trois mousquetaires : Bernard Heidsieck, Jean-Louis Bory et Joel Hubaut. Je fus subjugué de rencontrer ces quatre poètes. On répète vite fait dans l'après-midi. Julien nous distribue ses textes, je me souviens de « *Claustrophobie* ». C'était l'époque de la sortie de son livre *« 12427 Poèmes Métaphysiques »*. Nous devions ramper sur le sol avec nos instruments de musique et crapahuter à la suite du poète pour atteindre le refuge abstrait de notre scène au milieu d'une guerre invisible. J'étais émerveillé par la beauté et l'énergie foudroyante de sa poésie. Explosion, lumière, révolution, instant radical !

Poésie sonore ! Quezako ? Julien revendique le simple mot de poésie tout court. Sa voix est musique : timbre éclatant chargé d'harmoniques, mélodie imprévue, rythme haletant. Je peux témoigner de l'avant « performance » tout à fait comparable à l'avant « concert » : mise en œuvre d'une concentration mentale proche d'un ressort compressé qui va être propulsé sur scène. Je me souviens d'une performance à la Halle Saint Pierre de Paris où nous jouions à la suite d'une longue liste de poètes mollassons.

Julien débarque comme une furie. Le public se réveille en sursaut. Tempête sonore. Sa voix brûle comme du rock et hurle comme du free jazz.

1995 au « *Free Music Electoral Meeting* » dans une petite salle disparue de Paris : les étoiles. Je pulvérise avec une bombe à peinture aérosol le logo *Antenne 2* du T-shirt de Julien. Situation burlesque du gars qui peint sur le dos du gars de devant qui hurle « *Je hais les médias !* ». L'écho renvoie la syllabe « *dia, dia, dia* ». Le poète marche aux pas « *pop, boum, pop* », il cogne le sol avec ses godasses comme une grosse caisse de batterie.

Nous avons beaucoup joué ensemble au fil des années. Mélancolie trash. Je suis ému par ces instants inéluctablement révolus, je donne des coups de pied contre les murs : impossible de rembobiner le magnéto de la vie ! Julien est un gars hyperactif. Mes souvenirs correspondent à une fraction microscopique de ses activités. L'artiste était ici le matin. Il est à l'autre bout de la planète le soir !

Je me souviens de « Muziks à Manosque » en 1999. Le niveau sonore de sa voix mesuré à 20 cm de sa gorge avoisine les 140 décibels, comme un avion au décollage lorsque l'on est près de la piste. Le poète est un guerrier de la scène. Aucune contestation possible. Il susurre, il parle, il articule, il vocifère, il explose, il hurle ! Le lendemain, d'un coup de voiture, nous foncions au premier « Festival de Poésie de Lodève ». Il me semble que nous avions inauguré notre numéro de strangulation ce jour-là. L'animal poétique se jette sur moi. Il m'étreint avec ma cornemuse et nous chutons sur le sol dans le gémissement préhistorique d'un dernier filet d'air qui se vide sauvagement de la poche en cuir de vache de la musette. Artifice distrayant pour illustrer la mort. On se relève lestement, on salue, formidable ! *« L'improvisation : paroles, sons, images »* au Centre Pompidou en 2001. Le poète est impressionnant de maîtrise et de puissance dans son propos. Hommage à Ghérasim

Lucas. Au signal de la phrase clef : *« L'air sort de ma bouche »*, je surgis du public en jouant de la cornemuse, je descends les marches pour rejoindre Julien sur la grande scène. Les spectateurs sont époustouflés.

En juin 2002, j'accompagne le poète en Colombie. Décalage horaire : le chasseur de l'hôtel Morrisson s'appelle Jim. Tout ce qui ne fait pas trace fait mémoire. Bogota, Medellin… Nous jouons la belle performance : *« La poésie est éternellement morte ».* Julien hurle son texte, torse nu, chaussé d'un poulet sanguinolent enfilé à chaque pied. Il ressemble à un tableau de Goya animé. Tension dans l'auditorium de l'Université de musique de Bogota. Grand succès.

En 2006, Julien Blaine nous salue bien : « *Bye-bye la Perf* ». Il choisi de ne plus faire de performances. Son corps restera assis peinard derrière une table. Il utilisera sa belle voix tonitruante pour déclarer ses « Actions ». Le poète connaît la flèche du temps. Je suis venu l'écouter à l'anniversaire des 10 ans de l'éditeur Al Dante. Les meilleurs auteurs et une foule de lecteurs se pressent dans les locaux exigus. Je salue Julien. J'ai mon saxo sur le dos. Je lui propose de m'asseoir près de lui sans jouer pendant sa lecture, à la manière d'un garde du corps immobile armé d'un saxophone silencieux sorti de son étui. *Bye-bye ! Bye-bye la Perf !* Il commence sa lecture à fond de train en trépignant assis derrière un minuscule bureau. Son micro crée un larsen rock. Il m'appelle dès le début de sa lecture : nous avons joué comme si nous venions d'une autre planète ! C'était notre dernière performance ensemble.

Janvier 2009

SUPER VAUDOU MEGAJUJU

X 0 2 0 3 4
- गग,ग ध़ ,ध़ - ,- नी़, सानी़,ध़ -

Premier thème du troisième mouvement de *la Symphonie du Nouveau Monde* traduit en notation musicale d'Inde du Nord (Hindi) cycle Chautaal à 12 temps, allegro vivace

J'étais raide défoncé à Mexico-City. Debout sur la terre conquise. Un ami : « nous ne sommes pas chez nous. Nous sommes sur la terre des Indiens. Nous avons rompu le lien avec la nature. Nous avons envahi le continent. Nous nous sommes multipliés à l'infini et avons recouvert la terre avec des machines mécaniques puis numériques. » L'Europe a conquis l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud. La cicatrice est seulement visible dans notre tête de défoncé. L'anglais, l'espagnol et le code informatique ont remplacé les langues du vent, de la pluie et des étoiles. L'homme blanc a envahi la terre des peaux-rouge déportant en esclavage les hommes noirs. Maintenant, des hommes de toutes les contrées de la terre viennent tenter leur chance au « Nouveau Monde ». J'écoute l'hymne américain joué par Jimi Hendrix. Guitare saturée. L'énergie de l'Amérique ressemble à un larsen mental.

L'esprit des anciennes civilisations circule secrètement de Los Angeles à Buenos Aires. Les milliards puissance milliards d'ondes courtes, moyennes et longues fréquence communiquent par Super-Vaudou ® et MegaJuju ®.

Mixage. J'écoute le troisième mouvement de la « symphonie du Nouveau Monde » de Dvorák inspiré par la musique des Indiens Apaches, Sioux ou Lakotas, une abstraction post Beethovénienne au sujet des Indiens d'Amérique du Nord. La trace des Indiens n'a pas complètement disparue d'Amérique, un peu comme la trace du communisme de la vieille Europe : on retrouve des vestiges de feu les « Républiques des Travailleurs » à droite ou à gauche. Je bois du « Indian-Cola » sur une terrasse de Karl-Marx-Allee l'ancienne avenue triomphante du socialisme monumental.

J'ai des visions d'accrochage d'images vidéo (larsen d'images psychédéliques). Au départ Christophe Colomb a débarqué le 11 octobre 1492 sur l'île de Guanahani rebaptisée au nom du Christ : San Salvador. La terre était censée être plate pour les bons chré-

tiens. Les navigateurs supposaient débarquer à l'orient de l'Europe. Ils nommèrent les amérindiens : « indiens ». La guerre d'extermination avait commencée par la sémantique, bras armé de la géographie. Drescode : Conquistador.

Mon esprit retourne l'espace temps en rêve, déplie la strate temporelle du capitalisme américain pour retrouver l'époque des Indiens Lakatos en pleine nature, avant la colonisation. J'ai dévié de mon chemin : télé-halucinations para-mystiques, télé-vibrations de l'infra-réalité. Sub-bass. Omni-entendement. Raide défoncé, je ricane bêtement. « Pluie sur la Gueule » de sang, déluge d'images. Aveuglement télévisé. Giboulées de simulacres. Spectres invisibles de la révolte écrasée par l'autorité. Fantôme des Indiens morts. Invention de la déportation. Extermination d'une race. Transformation du drame en mythe repercuté jusque dans les jeux d'enfants : gentils Cow-boys et méchants Indiens. Conquis par l'image, vaincu par l'image, pourri par l'image. Le monde change de main en quelques secondes : ordre d'achat et de vente transatlantique et transpacifique. Les navigateurs Internet charrient l'or et les richesses virtuelles à travers l'Éther numérique du «Deep Web». Bientôt la dématérialisation des continents, mais l'esprit du vieil Indien veille.

Berlin le 24 juin 2014, paru dans Invece

Le disque de jazz est mort

Ce qui frappe d'abord à l'audition d'œuvres de free-jazz, c'est leur polymorphisme, la multiplication/collision/juxtaposition, à tous les niveaux et en tous sens, des matériaux, codes, sources et mo(n)des qu'utilisent ou à quoi se réfèrent les musiciens.
Free Jazz Black Power, Philippes Carles et Jean-Louis Comolli

Avec le recul du temps, même le Disco sonnait jazz. Les survivants du Disco triomphaient l'an passé au Festival Jazz à Juan. Vous souvient-il : « *le freak, c'est chic* » de Nile Rodgers, auteur de tubes mondiaux ? Le Disco superpose des couches de mélodies carabinées, des danses sexy, des rythmiques plombées et des sections de cuivres bluffantes. Le Disco est vieux, tout est vieux, comme moi-même, comme le papier sur lequel étaient écrites les paroles de Hebie Jeebies que chantait Armstrong. Le papier avait glissé pendant l'enregistrement du 78-tours. Impossible de s'arrêter pour le ramasser. Louis avait improvisé des syllabes fantaisistes pour remplacer les mots perdus. Cet incident légendaire s'est transformé en style : le scat. Le Dictionnaire du jazz précise que Jelly Roll Morton revendique aussi l'invention du scat. Le Dico ajoute que *« Véritable espéranto du jazz, le scat est à la musique ce que le lettrisme d'Isidore Isou est à la littérature ».* J'aime ce parallèle. L'histoire confirmera à quel point il y avait des ponts entre musique, peinture, littérature, cinéma et révolutions. Les lettristes s'étaient inspirés de Louis et probablement Armstrong du mouvement Dada ?

J'écoute Simon Spang-Hanssen au Sunset. Il joue le répertoire de son dernier disque *Luna Moon* plus *Caravan*. Il joue vite, tout en doubles croches. Je lui dis que j'ai travaillé dur pour améliorer mon jeu et jouer plus vite. Il me répond que l'on doit travailler comme un damné pour conserver le niveau déjà atteint et ne pas jouer de plus en plus lentement avec l'âge. Simon traverse à toute allure le théâtre d'ombres de l'histoire du jazz. De nos jours plein de jeunes types jouent Caravan, c'est une composition dans l'air du temps. Ce thème évoque le principe d'incertitude : plus la mesure de la vitesse est précise et moins celle de la position l'est, et vice versa. J'aimais Peter Brötzmann qui fonçait dans le tas. J'aimais Chautemps qui fumait le cigare, face au public, saxophone en bandoulière, sans jouer une seule note. J'aimais Miles le magique. Ornette en costard de soie bleu ciel, tout électrique. Rollins encore

vert et génial à quatre-vingt-trois ans. Le plus impressionnant était John Coltrane en quête de l'absolu : jouer encore plus vite, encore plus de notes, encore plus loin jusqu'à la lisière de l'impossible. Je n'ai jamais vu Coltrane en concert, je ne le connais que par le disque.

Le jazz est-il mort ? Pas du tout, le jazz est immortel mais le disque de jazz est mort ! La musique dite de jazz est tout à fait vivante. Elle est jouée par des milliers de jeunes dans tous les pays du monde. Il y a des milliers de centres d'action mais aucune figure marquante. Peu importe. C'est le seul aspect positif de la mondialisation. Hormis quelques concerts mémorables, nous avons tous découvert les géants du jazz par le truchement des disques, 78-tours, microsillons, CD, en passant par les bandes magnétiques et toutes sortes de cassettes. Le disque est mort d'un cancer foudroyant. Il ne faut pas confondre le support et l'art. Il y a le feu dans la maison « hot ». Le support numérique est à la fois puissant et fragile. Il est à la merci de n'importe quelle panne de serveurs et de n'importe quel changement de standard. Si un dingue prends le pouvoir et décrète que telle ou telle musique est antisociale, il suffira de supprimer des serveurs les musiques portant le tag maudit. L'anathème sera contre les « standards » du jazz. Ce sera le grand danger de la centralisation à outrance des Data Center, ces serveurs informatiques géants. Un jeune musicien consulte son Real Book sur son smartphone. Il est incollable ! Les résistants du futur joueront de la musique acoustique avec leurs instruments. Ils joueront des mélodies jazzées conservées dans leur mémoire comme de purs trésors.

Je me balade avec quelques notes prises au hasard. Je les jette négligemment par terre. Je les fait rebondir comme un ballon. Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'il n'y ait pas de pont *(bridge)*? Tout dépend de l'endroit où l'on se place dans le cycle AABA : au début, à la fin, à n'importe quel endroit de la grille (brûlante ou

gelée) de la composition. Est-ce qu'une *Blue Note* reste une *Blue Note* sortie de son contexte ? Avec Caravan la *Blue Note* devient *Gypsy Note* dans un imprévu glissement de l'harmonie vers la modalité. Il y a un monde, un univers dans un intervalle de seconde, de tierce, de quinte ou de septième. L'important est ce qui se passe entre les notes. L'intervalle est le fondement de « *la dimension radioactive du jazz* » dont parle Lucien Malson, cet invisible entraîne les musiciens de techno, de hip hop ou d'électro à chercher d'une manière ou d'une autre l'esprit du jazz. On trouve des traces de jazz partout, au moins à base d'échantillons. Que fait un DJ à la mode lorsqu'il rentre chez lui ? Il écoute du jazz et de la musique des années 70. Seuls le punk agressif, la musique industrielle et le New Age sont rigoureusement garantis sans aucune poussière de jazz, aucune trace de *Chabada-Bibi-Lala-Bop-Zazazzzzzzzz Pady Booum*. Je suis fasciné par le micro-intervalle qui résonne entre deux LA accordés l'un à 440 hertz et l'autre à 441. J'adore ce battement résolument non funky, cette prodigieuse vibration non swing, cette attaque frontale de l'oreille, proche de science-fiction et musique contemporaine.

Quelle est la raison pour laquelle je me souviens tout à coup d'une mélodie ? Un seul intervalle et ma mémoire s'active pour compléter le deuxième, le troisième et c'est parti, la mélodie éclate dans ma tête. L'inconscient mouline le souvenir déjà entendu. À l'inverse il suffit de taper le rythme d'une mélodie pour en retrouver les notes. Le temps s'est écoulé. Avant tout, je remercie Dieu, mon père, ma mère… Le jazz est grand comme l'Amérique vue d'avion. Dans l'intervalle j'ai trouvé l'amour, la mort, le rêve, le point de chute entre deux ictus, le tempo idéal, le rythme enchanteur, l'exaltation. Dans l'intervalle j'ai trouvé les mystères du timbre. Il suffit d'improviser avec un logiciel de musique, de programmer une simple mélodie et changer les 5000 présélections de modélisation de timbres. Ecouter 5000 fois le même fragment avec un timbre 5000 fois différent. C'est utile mais au bout d'une centaine de

répétitions, je demande grâce. Stop, vite un enregistrement de jazz pour me nettoyer les oreilles, vite une improvisation humaine enregistrée il y a des décennies. Le jazz est en expansion comme l'univers mais il reste minoritaire en regard de la masse de musique échangée sur les réseaux d'ordinateurs.

Le disque de jazz est mort, alors que faire ? Je remastérise en studio mes anciens disques, ceux dont j'étais le producteur. Avec l'arrivée du HTML 5, le Web offre la possibilité de mettre en ligne de la musique avec un standard de qualité bien supérieur au Mp3. La plate-forme s'appelle *« etiennebrunet.bandcamp.com »*, elle est domiciliée aux États-Unis, dédiée aux labels indépendants. Je joue la qualité maximum du support pour rester en concurrence avec les millions de musiciens présents sur le Net. J'ai été très perturbé par la disparition soudaine du CD. L'objet disque était une certitude et un plaisir, certitude pour le musicien, plaisir pour l'amateur. J'ai gardé le réflexe d'écouter des disques plutôt que des fichiers de flux. J'avais acheté, la semaine passée, un coffret de 6 disques de Steve Lacy au *«* Souffle Continu *»*, un courageux disquaire spécialisé en jazz, free, musiques créatives et contemporaines. Une belle boîte en carton avec des disques dans une belle pochette, une bonne réédition bien remastérisée avec les noms des musiciens les dates et les lieux d'enregistrement, tous les détails qui se perdent systématiquement avec les fichiers de flux.

Maintenant c'est la fin ! J'avais écrit sur la dernière page de mon récit Acouphènes Parade : *« Le message c'est la disparition du média »*. Le message de la société du spectacle est le suivant : disparition du réel. La musique, la monnaie, le travail, la démocratie, l'amour sont devenus procédure virtuelle, ou tout au moins semi-réelle. Le symbole de ce changement est la disparition du CD et le grésillement des smartphones à tout bout de champ. Je suis perdu dans les réseaux d'ordinateurs avec une multitude de mots de passe. Mon numéro de carte bleue est le 2788, je viens

de donner mon bon numéro par erreur ! La société est devenue un immense code indéchiffrable. Un grain de sable dans le silicone ou une parenthèse mal placée dans une ligne de code : tout tombe en panne. L'avion tombe, l'auto explose, le train stoppe, la bourse chute, la nourriture pourrit, la musique se robotise. Le jazz est mon décodeur universel.

paru dans Les cahiers du Jazz, Hiver 2013
in memoriam Bernard Vitet

CLIENTS ET SERVEURS

« La démocratisation des armes sonores est en marche ».
Juliette Volcler <> Les usages policiers et militaires du son

Instruction : « dire merci à l'ordinateur ». Je tape le mot : MERCI sur le clavier. L'ordinateur transforme la chaîne de caractères en data, cherche l'instruction correspondante dans ses registres et s'éteint automatiquement. Je me réveille, j'ai le bourdon. Ma tête est transformée en plateforme numérique. Des microbes graphiques se bouffent entre eux et courent dans tous les sens. Ils susurrent « Fuck » avec l'accent du ghetto d'Internet. Trois quarts de cercle brisé par un triangle plus deux petits ronds pour symboliser les yeux. Ces packs de microbes graphiques, nommés Client-Man, sont certifiés biologiques, ils coulent dans mon sang sous forme de chiffres. Course de glucides, graisses et vitamines. Muscles modélisés. Nerfs déconnectés. Tissus synthétiques. Os en plastique. Peau d'androïde. Organes policiers au service des équipes religion et familles pour l'opération invasion de l'âme prochainement sur vos écrans personnels. Arrêtez tout s'il vous plaît, flanquez le feu à la scène et sans dire *voilà*. Je ne veux plus entendre le mot *voilà*. Maintenant je parle la LogoLangue visuelle à mi-chemin entre hiéroglyphes et signalisation routière. La LogoLangue est la langue des intermittents du spectacle. Ils parlent le Logo pour vendre leur salade.

Je sors de chez moi et je tombe sur un tas de gens sans logis. Il fait froid, il pleut. Dans une cabine téléphonique une femme *renoi* d'environ 40 ans effondrée à l'abri du blizzard avec plein de bagages, des valises en carton, des sacs en plastique. Elle a un regard perdu, désespéré, effrayé. Elle me fend le cœur. Je fais marche arrière pour lui filer de la monnaie. Bonne conscience facile. Impossible de faire un pas dans Paris sans être sollicité. J'hallucine : une jeune nana traverse la rue en cuissardes sexy, seins agressifs. J'y vais ? Je n'y vais pas ? Non, je fais semblant de ne pas la voir comme je détourne les yeux des pauvres. Ni cul ni pauvre. Un paumé, des employés de bureau, une gonzesse en pantalon moulant, un client, un garçon de café, un ouvrier au chômage puis un autre clochard, une mère de famille avec une petite fille qui sautille à son bras,

un flic, une *cougar* avec des yeux hallucinés, un jeune avec des écouteurs fluorescents, au secours !

En 1984, dans le bouquin d'Orwell, deux et deux faisaient trois, quatre ou cinq suivant les jours et la volonté du Parti. L'image de l'ordinateur télé a pris la place du Parti. Je vois mes anciens amis défiler sur l'écran Internet des réseaux virtuels. Ils répondent n'importe quoi à des questions que je n'ai pas posées, puis ils disparaissent aussi subitement qu'ils sont apparus. Le hasard machine déclare une vérité différente à chaque rafraîchissement d'écran. Solitude réelle du monde virtuel. Mondialisation de la réalité augmentée. Diminution de la vie réelle dans le processus numérique du capitalisme avancé. Je confonds bêtement les rites de possession chamanique avec la possession d'actions boursières. Maintenant ce sont les psychotiques de la spéculation qui disent combien font deux et deux. Chaque jour un résultat différent, mariage de la carpe et du lapin. La carpe dit : un million. Le lapin répond : un million plus un. Et ça continue à l'infini.

11,66 millions d'habitants vivent en Ile-de-France, prononcer [il də fʁɑ̃s]. Des millions de gens entourés par un souvenir de campagne. Des cons, des autos, du béton, du vacarme, du volume et de l'agitation. On trouve des gens sympas au milieu des requins, des méchants et abrutis. En Ile-de-France, nombre de musiciens vivent installés dans leur home studio. Combien sont-ils ? 5000 ? 50000 ? Amateurs et professionnels. Combien vivent de leur musique ? De quelle musique ? Combien travaillent dans leurs home-studios ? Ces mini studios d'enregistrement qui permettent avec un ordinateur et quelques accessoires de bricoler des disques chez soi. Pendant ce temps, les grands studios historiques sont sur le déclin. Certains ont déjà fait faillite.

Tout le monde écoute de la musique en Mp3, mais les musiciens sont dans la misère. Je suis découragé. Plus de concerts. Aucun

respect. Les disques ne se vendent plus, même la presse musicale part en sucette. Avant, j'avais le trac de jouer. Maintenant je suis tranquille de ce point de vue. En réalité, j'ai le trac tous les jours. J'ai le trac de la solitude et du silence. Musicien créatif perdu en milieu hostile. Pépère courage, j'ai des crises de rage, des sautes d'humeur imprévisibles. Je lis des fichiers qui traversent le Web et remplacent les anciens disques, CD, vinyles et cassettes. Physiquement, ces fichiers ressemblent à des relevés bancaires et font rêver comme des horaires de chemin de fer. J'ai fini par m'habituer… Maintenant, j'écoute comme tout le monde ces fichiers Mp3 et j'en produis moi-même. Mes deux derniers disques étaient complètement dématérialisés, réduits en miettes sur Internet, noyés dans l'immensité d'une mer d'informations compressées. J'ai beau m'épuiser à distribuer des « flyers », des prospectus imprimés sur papier pour faire connaître le lien de mon disque virtuel. Je suis un artiste perdu.

Prolétaires ou exploiteurs, amis ou ennemis, bons ou méchants, téléspectateurs ou people, c'est fini ! Maintenant la société binaire est divisée entre clients et serveurs. Suis-je client ou serveur ? Suis-je élu ou refusé pour servir le culte *Privé Publik-Kultur* ? Les cérémonies du client-roi approchent à grands pas. Il s'agit de la prise du pouvoir par les yeux, subjugation du *client* par un strip-tease érudit, puis assujettissement par l'occupation de ses oreilles avec des écouteurs portatifs. Les prisonniers en liberté conditionnelle se baladent dans les rues avec un bracelet électronique. Les non prisonniers en liberté superlative se baladent avec des mini-écouteurs et téléphones portables branchés GPS *(Global Position System).* Chacun est localisable au mètre près, peu importe…

Je m'énerve. Je hisse mon pavillon maison : trois « A » en lettres noires sur fond rouge, une oreille à la place du crâne, deux fémurs et deux queues pour corriger le symbole des pirates. Pas d'agence de notation, tout est improvisé : Amour. Audio. Art. Anarchie.

Afrique. Asie. Atlantique. Acouphènes. Avenir. Facile d'écrire des « A » en pagaille. Je vois rouge quand apparaît le « A » de directeur artistique ! Il est chargé de refuser systématiquement les clients change cinq fois l'heure et le jour du rendez-vous pour finalement m'annoncer que je peux aller me faire foutre ! Je ne suis pas un serveur assez populaire pour les clients. Le souffle de la colère me gagne.

Quel que soit le système, anarchique ou autoritaire, il y aura toujours des clients pour trouver ma musique trop free, pas assez free, trop lourde, trop légère, trop mélodique, pas assez bruitiste, trop brute, trop jazz, trop techno, pas assez rock, trop minimal, trop maximaliste. Il me faut trouver une solution pour que les serveurs qui n'aiment pas mon style ne puissent me réduire au silence de la douleur. Certains commissaires, producteurs et directeurs « A » restent des décennies en place à décréter que ma musique est une merde. Puis, les années passent et c'est trop tard ! Je deviens vieux. Je suis baisé. Je me pose la question cent pour cent paranoïaque : est-ce que j'étais un assez bon client pour sombrer dans le trou boueux du doute, à cause d'une bande de serveurs du bizness musical ? Est-ce que je joue bien ou mal ?

« Serveurs et clients unissez-vous ! » Le ministre du culte et tous les serveurs « A » d'établissements publiques responsables de musique, théâtre et arts, subventionnés par l'argent des contribuables seront remplacés chaque année ! Les nouveaux serveurs « A » seront élus en direct, au cours d'une émission de télé-réalité, par une bande d'anarchistes déjantés et certifiés marginaux. Les téléspectateurs en auront plein les mirettes. Furieux, ils enverront des SMS pour proposer d'autres clients au directeur de la « Chaîne ». Finalement, le résultat sera le même : injustice congénitale dans le choix des artistes à promouvoir. Le serveur « A » continuera de programmer des clients soutenus par le ministère du culte. De temps en temps, un client de passage pompe du data sur ma borne WiFi. Le flot de

micro-ondes *flux:us* ralentit. Qu'arrive-t-il avec toutes ces données qui nous traversent en permanence ? Un *flux:us* porno et on devient porno ? Un *flux:us* religieux et on devient religieux ? Un *flux:us* politique untel et on devient politique untel ? Un *flux:us* antisocial et on devient antisocial ? Mystère de la technologie des micro-ondes. Entends-tu les micros ondes ? Bourdonnement, échauffement mystique du cerveau par une apocalypse d'images. Une fois le spectre des ondes radio traversé on rentre dans le monde terrible des micro-ondes, juste avant le spectre de l'infrarouge et celui de la lumière. Les micro-ondes rendent le client non-communicatif. *« Pour vivre heureux, vivons cachés ».* J'aime ce proverbe petit-bourgeois, style gros chat dormant sur un coussin.

L'anarchie s'exprime quand les artistes et les musiciens ne veulent plus rien montrer ni faire entendre. Plus question de faire des disques qui seront utilisés par les serveurs pour pratiquer la torture sonore à l'encontre de leurs clients. L'anarchie est une forme de silence dans le sens de John Cage. Un silence où l'on entend les bruits de la vie, de la ville et de la nature non augmentée de musique plus ou moins commerciale. L'inflation sonore a commencé pendant la seconde guerre mondiale. Les techniques de guerre sonore se sont développées sur tous les fronts. Je manifeste contre les serveurs « A ». Des haut-parleurs géants surgissent du coin de la rue, les fameux « Glaceurs de sang », construits par les flics diffusent de la musique militaire à gigantesque volume. Je lâche ma banderole de protestation pour me boucher les oreilles. Je m'enfuis glacé de terreur.

L'anarchie, c'est la grève générale en silence. Je ne joue plus, je parle la LogoLangue. Je hurle en silence encore et encore. Il ne s'agit plus ni de la fermer ni de l'ouvrir mais de disparaître des écrans de contrôle. Le silence est la base de toute musique.

paru dans Art et Anarchie

INTERNÉ DANS INTERNET

« *Chacun est une déception totale* »
John Giorno <> trouvé sur Internet

Je dicte mes mémoires à l'ordinateur. J'écris techno. La webcam filme. Le microphone enregistre. La voix est codée, analysée et envoyée en temps réel aux laboratoires Echelon Pub-Pub puis retournée à mon terminal sous forme de texte expurgé des fautes d'orthographe. J'utilise la fonction d'auto-complétion, si je tape le mot "prolétaire", le système me propose automatiquement "prototype". De plus le système m'envoie une note de qualité Pub-Pub politiquement correct. Une appréciation au pif numérique d'une étoile sur six, un taux de qualité de 3,07094 sur une échelle de 19,12675. Mon texte ne plait pas. J'ai signé les "termes et conditions de service" sans trop savoir de quoi il retourne.

La censure automatique est débordée. Elle reçoit des millions de documents à la seconde. Un nuisible passera comme une lettre à la poste à travers la surveillance Internet. Je suis méfiant. J'utilise un logiciel qui substitue mon adresse IP par celle d'un ressortissant de pays exotique. C'est le concept de tunnel virtuel : chiffrer les données à la sortie de l'ordinateur et les déchiffrer à leur arrivée sur le serveur distant. Je suis halluciné par les images de mon lecteur CCTI (Carte Crédit Télé Internet), affilié au mécanisme de récupération de données asynchrones CDVV (Comme dans la Vraie Vie) à trois dimensions. Un flux plus ou moins pornographique à contenu explicitement commercial. L'ordre social est maintenu dans le cadre de l'écran. Tout est dans le cadre. L'extérieur de l'écran est considéré comme Anarchie. Les employés et subordonnés vivent aux alentours du cadre. Ils aspirent à l'ordre de l'image haute-résolution. Ils espèrent accéder au sommet, c'est à dire pénétrer dans le cadre, être vu à l'intérieur de l'écran par les autres péquenauds employés multi-fonction du réseau multi-social. Pour ce faire, il faut s'exposer clairement devant la Caméra, celle qui transforme la viande de cheval en pur bœuf.

Je refuse de passer devant la caméra Pub-Pub. L'ordinateur me donne une solution alternative : devenir idiot, entrer en état

d'hébétude et ne plus rien comprendre au sens des messages Echelon Pub-Pub. Solution radicale. En atteignant la stupidité complète je ne comprends plus les programmes télé, les jeux de mot des affiches ni les liens sponsorisés sur Internet. Je ne sais plus ce que je doit acheter. Je ne capte plus les instructions de la société Echelon Pub-Pub pour atteindre le bonheur. Je suis naze. Je garde juste un peu de bon sens pour jouer un rythme de musique. Il me suffit de diviser une blanche en deux : voilà la noire ! C'est pas compliqué ! La noire en deux donne la croche puis la moitié de la croche la double croche. Avec ces éléments je tape un rythme joyeux. J'arrive à sourire à travers mon masque désespéré. Je garde le tempo droit dans mes babouches.

"La musique est la mathématique de l'âme" écrivait Leibniz, philosophe non Pub-Pub. La relation harmonieuse entre le système moteur et auditif synchronise le corps et le cerveau. Pulsation musicale legato puis staccato. J'ajoute une pulsion dissonante pour me faire entendre. Je m'enduis la peau de crème numérique. Je prends acte de mes terminaisons nerveuses. Interface. Des parties s'échauffent ou se refroidissent. Idem avec la musique. Je m'enduis le cerveau de stupéfiant mystique pour révéler la musique naissante dans mon esprit. Je chante la mélodie que j'entends dans ma tête avant de la jouer sur mon saxophone. J'adore le gag classique des Marx Brothers : le miroir ne réfléchi pas exactement la vérité. Dans "*Big Store*" Harpo joue de la harpe. Il entend des notes qu'il n'a pas jouées. Il se retourne et voit son image dans le miroir, son image joue une autre partie du concerto, même tête, même costume, mais l'image joue des instruments différents, violon et violoncelle. Le gag se développe jusqu'à la coda où l'image d'Harpo est multipliée à l'infini.

Paranoïa. Je roule à 50 kilo-bytes seconde sur les artères Internet. Autant dire que j'ai une connexion bas débit. Une vitesse maximum est obligatoire pour un bon transfert des paquets de données plus

ou moins stupides. Voir en ligne des vidéos du vandale de "*La liberté guidant le peuple"* de Delacroix, d'un type qui pisse dans l'urinoir de Duchamp et celle de la fille qui rature un Basquiat sans que personne ne s'en aperçoive. Jouer en ligne. Acheter en ligne. Vendre en ligne. Voyager en ligne. Baiser en ligne. Ecouter en ligne. Pêche à la ligne. Je ralentis le débit pour envoyer et recevoir les dites données débiles puisque je suis débile. Je vais arrêter de téléphoner, de regarder la télé, de surfer sur le Net. J'essaie de tout arrêter et de faire le Bouddha. Je vais m'asseoir sur une chaise et me taire. Allo ! Oui, je fais vœu de silence techno.

Le silence toujours le silence. Le silence, comme la non-action ou la non-consommation est une forme de protestation. Je stationne dans la cellule John Cage avec mes amis les conspirateurs invisibles du mutisme taciturne. La chambre est calfeutrée, presque anéchoïque. Les gens me font des signes agressifs par la fenêtre et me jettent à la gueule des trucs comme t'es pas jazz classique, ni ethno jazz, ni électro profond dans le genre deep, ni rock douceâtre, ni free musique non idiomatique, ni techno écologique, kezako, qu'est-ce à dire ? Je n'entends plus rien. Le matin je suis dans l'esprit de La Monte Young, je voudrais jouer une note toutes les deux heures, le soir je suis dans la frénésie de Charlie Parker et j'aimerai balancer 5000 triples croches à la minute. Je suis indécis. Je m'embrouille. Trop rapide dans le minimalisme, trop lent dans la sauterie jazz.

Le monde est audiovisuel. Partout du bruit et de l'image. Rembobinage rapide, court retour en arrière. Au début de la seconde guerre mondiale, la prépondérance de l'audio sur le visuel était servie par la radio. L'invention du magnétophone à bobines et bandes pré-magnétisées, marque déposée par Telefunken et IG Farben en 1939, a servi Hitler pour développer son pouvoir de Moloch. Pendant ce temps en Californie, les héros d'Hollywood utilisaient encore le dictaphone à cylindre, marque déposée en 1907. Le dictaphone était un instrument assez rudimentaire qui

servait à enregistrer un discours avant de le coucher sur le papier. Le film "*Assurance sur la mort*" sorti en 1944, réalisé par Billy Wilder, repose sur un flashback permanent : le héros confesse sa triste histoire au dictaphone. Au même moment, le dictateur allemand assommait les populations à coups de discours enregistrés, rediffusés à la radio par un magnétophone, invention bien plus versatile que le dictaphone. Pendant la diffusion, le dictateur restait planqué dans son blockhaus et ne pouvait pas être localisé.

Avant la seconde guerre mondiale, la radio se faisait uniquement en direct. Rien ne pouvait être enregistré. A la fin du dix-neuvième siècle, le poète Charles Cros et Edisson inventent chacun de leur côté le phonographe. Des disques 78-tours de 3 à 5 minutes maximum permettent d'enregistrer de la musique en gravure directe. Une prise et pas de montage. On peut émouvoir ou faire danser en trois minutes. Le temps est trop court pour enregistrer un discours dictatorial. En parallèle, il y avait les fastes du son optique du formidable "cinéma parlant". Le milieu du vingtième siècle voit le développement des disques vinyles microsillons, environ vingt minutes de musique ou de discours par face. Ensuite le CD, soixante-quinze minutes d'une traite.

Dans la dernière décennie du vingtième siècle, l'invention de la compression numérique ouvre la porte à un déluge de médias dont le MP3 qui permet de transporter la musique à travers internet dans une bande passante ultra réduite. Pour la première fois dans l'histoire, un standard moins performant remplace une technologie de qualité supérieure. Les compagnies de disques s'écroulent. Le multimédia devient général dictateur. Les secrets du CAC40 sont cryptés sur des supports numériques déguisés en liste d'écoute MP3. On ne comprend plus rien. C'est la crise. Réduction d'effectif dans l'industrie. Réduction de fréquences peu perceptibles dans les enregistrements. Les MP3 simplifient la musique, les harmoniques que l'on perçoit à peine sont supprimés tout comme les détails

délicats pour alléger le poids du support lors de son transport en container sur Internet. Le nouveau concept d'Echelon Pub-Pub : fusionner informatique et publicité pour une nouvelle dictature. Voici venu le moteur de dictature Sympa ®. Le système Echelon Pub-Pub communique aux gouvernements locaux de la terre des milliers de renseignements concernant les individus pour les forcer à acheter tel ou tel truc. La totalité des sites Internet du monde sont copiés sur les disques durs géants des Data-Center, gratte-ciel flottants sur l'océan pour être refroidis écologiquement. Fini la dictature des magnétophones avec leurs sales bobines. Chacun est réduit à son profil d'acheteur potentiel et basta. La vie privée des gens devient publique. En ce moment même, des "évangélistes système" de Sympa ® se foutent de ma gueule en lisant mes pitreries paranoïaques en direct sur mon ordinateur, malgré mon tunnel virtuel. Sympa ® milite "*pour contribuer à un monde meilleur*". Il offre ses services gratuitement et fait fortune avec les liens sponsorisés. Chaque mot est mis aux enchères dans une sorte de casino numérique. La vérité des médias est simple : donner gratuitement des programmes avec de la publicité pour en payer la fabrication et faire du bénéfice au passage. La fameuse valeur ajoutée de l'information. Cette amusante manipulation de la population avait été inventée à l'époque de la radio et télévision. Internet a intériorisé ce phénomène. La nouvelle dictature invisible est greffée sous ma peau avec mon abonnement à un fournisseur de kilo-bytes. Puce biologique. Futur bio-bio. La masse média s'est transformée en fluide média d'internement psycho-techno. Nouveau rite de Possession initié par le capitalisme mondialisé. Hyper dépendance du ventre. Interné dans Internet.

J'ai été un musicien marginal toute ma vie. Avec la crise du disque, il ne me reste que les concerts pour me faire entendre. Ils ne sont quasiment plus payés. Les salles subventionnées m'ignorent. Les lieux de concerts disparaissent les uns après les autres à cause des nuisances sonores des taxes trop élevées et du désintérêt du public

à l'égard du non Pub-Pub. J'ai pris en modèle le site www.drame.org de mon ami Jean-Jacques Birgé. Je donne toute ma musique sur Internet. J'ai mis 14 de mes albums en écoute gratuite. Je donne une grande partie de la musique que j'ai créée ces trente dernières années. Vendre c'est donner, donner c'est vendre dans la nouvelle économie inventée en Californie. J'ai perdu mon pouvoir d'achat en passant du *Franc Rock'n'Roll* à l'Euro. J'en perds encore plus en passant de l'Euro au Click, grâce au résultat du robot compteur. Il me crédite d'environ mille cinq cents visites mensuelles du site. Visites d'une durée de vingt secondes minimum. Je touche 6000 clicks mensuels. Revenu modeste mais réel. A n'importe quel point du globe on peut écouter mes anciens disques qui n'avaient qu'une diffusion limitée dans le monde réel. Avant j'étais noyé dans les bacs des disquaires, aujourd'hui je traverse en solitaire l'océan Internet sur un radeau de fortune arrimé à mes balises <html> et <audio>. Je suis une sorte de Boat "Music" People. Le progrès c'est d'être vu pour être entendu. Rien ne change en réalité. Interné dans Internet.

Mars 2013, paru dans Art et Anarchie et les Allumés du Jazz

LES HYPERLIENS QUI DÉTACHENT !

« J'emmerde les ours blancs, qui, eux, n'ont rien d'autre à mater qu'une conne étendue blanche sur laquelle ils n'arrivent même pas à distinguer le cul blanc de leurs congénères en voie de disparition. »
Charb <> Petit traité d'intolérance

En exil sur la toile depuis une douzaine d'année, je me suis construit un joli site, j'ai acheté un blog de campagne, j'ai mes réseaux d'amis virtuels, mes putes numériques dans le quartier des plus 21. Je travaille dans une fabrique de lettres instantanées. Je voyage à l'hyper vitesse grâce aux hyperliens qui détachent ! ça va tellement vite que j'avance sans bouger. Tout va bien.

Tout le monde sait, depuis que les frères Google ont fait fortune avec leur algorithme que les robots virtuels, les BOTS, détectent les pages par le nombre de liens et non par une sémantique de phrases serrures ou de mots clés. La recette de l'algorithme est secrète comme la formule du Coca du père Yankee. Vendre des mots clés aux enchères pour le référencement Internet est devenu le nouvel eldorado. Nul écrivain n'aurait pensé louer à l'année des mots à l'unité ! Un substantif dans une phrase, un lieu géographique : click, changement de stylo, changement d'idée. Le lien hypertexte éparpille le texte à l'inverse du lien en dur qui attache et immobilise. Le lien hypertexte est le mot virus prédit par William Burroughs. Le lien se propage à toute allure à travers les pages Web. En quelques clicks, on part du mot "*révolution*" pour arriver au mot "*réaction*". Click. Le lien hypertexte est structurel de la pensée actuelle.

D'une certaine façon, le lien transposé en musique correspond à l'idée de "*sample*", échantillon électronique. Mais la fonctionnalité de la musique est plus abstraite. Une musique construite seulement avec des échantillons est subversive à écouter : rupture hystérique, zapping mental. Les précurseurs du lien musical sont MacLuhan avec "*The Medium is the Massage"* et John Cage avec les "Variations IV" pour postes de radio. Dans les années 80, John Oswald, le fameux musicien-pirate avec un sampleur entre les dents avait massivement développé ce système avec les "*Plunderphonics*", certains enregistrements furent saisis par la justice à la demande des compagnies de disques.

Le lien hypertexte casse la phrase classique au profit d'une sorte de jeu de piste littéral. Littéraire. La contrainte de la démocratie hyper communicante invite avec insistance a poster à un ami, partager, signaler, donner une note, une étoile, un truc, un classement, envoyer sur le réseau untel dit réseau social, oui, SOCIAL ! Hello, baby, mets-moi dans ton top ranking !

Ignares et spécialistes divergent, convergent, mentent, commentent le grand jeu hyper média. Tout le monde peut devenir rédacteur de ceci ou de cela. Les journalistes imitent les quidams, les quidams se prennent à baratiner comme des purs baveux. Du point de vue subjectif, les ordis, télés, sites Internet, réseaux sociaux, blogs, radios, téléphones mobiles ne signifient plus rien de compréhensible. Confusion générale. Le vrai est réellement devenu un moment du faux. Dieu est mort.

J'admire l'œuvre de Philip K. Dick. Au lieu d'utiliser Internet on est obligé d'envoyer des documents par fusée express. On écoute encore des disques vinyles en 2050. On téléphone par video-phone, téléphones fixes avec image et bien sûr la Terre du siècle 22 est toujours divisée entre communistes et capitalistes, bons et méchants.

Je suis le marchand de sable, le gars qui ne dort pas. J'ai connu l'époque de la guerre froide, puis l'arrivée du *drag and drop*, glissez déposez et faites tourner le bousin. Ensuite ce fut le retour des religions avec le *plug and play*, branchez-vous sur Dieu et jouez, il est là ! Puis ce fut le retour du *training autogène*, la prière du bien-être avec son rituel du sommeil : *« je suis calme, tout à fait calme, profondément calme »*. Je pratique le sommeil de la raison, je ne fais que des trucs débiles, mais je ne dors plus. Le sommeil du corps devient un chemin de croix. Je me couche et je n'arrive plus à m'endormir. Après des heures d'insomnie, j'ai peur de la mort. Je me dis *« Dieu est mort »*. Ah, ah et je finis par m'endormir…

J'ai vécu 35 ans sans ordinateur. J'avais un téléphone, un magnétophone à bande et un autre à cassette, un appareil photo, un tourne-disque avec des microsillons, des stylos et des crayons. J'avais aussi des machines dédiées à la musique. Des monstres puissants, lourds, compliqués, des claviers, synthétiseur et des échantillonneurs d'un fonctionnement erratique. Je n'avais pas de téléviseur. Maintenant j'ai adopté un ordinateur. Il a pris le pouvoir sur ma vie. Il m'accompagne et me casse les couilles du matin au soir. Il me relie à des milliers d'amis bidons, crée l'illusion de rencontres virtuelles et me sert d'outil de travail pour jouer et enregistrer de la musique. Il me sert à écrire. Il me sert pour mes loisirs, regarder des vidéos et m'informer sur la marche désastreuse du monde. Mon ordinateur est devenu ma religion contrôlée par Internet. Anges des zéros et des uns par milliards puissance milliards. Tout est concentré dans un portable d'une puissance invraisemblable. Un kilo et demi de composants informatiques ultra miniaturisés.

Si tout se passe bien, on peut décider de créer une crise artificielle, par exemple on peut décider de remplacer par surprise le disque dur. Le grand prêtre informatique du magasin du coin vous informe que vous avez la certitude de retrouver toutes vos données sans rencontrer le moindre problème. Vous faites juste une sorte d'exercice anti-crise comme un exercice d'alerte anti-incendie. A l'arrivée de votre nouveau disque dur, flambant neuf, plus rien ne marche. Votre ordinateur est à plat. Le grand ordinateur "*s'est enrichi des dépouilles du ciel"*. Vous êtes mort !

paru dans Art et Anarchie en 2011

PERMUTATIONS DE CINQ

Closely related to the principle of the cut-up, where the intended coherence of a text is interrupted and rearranged, the permutation involves a more mathematical variation of the concept as exercised on a short phrase.
Back in No Time - The Brion Gysin Reader <> Jason Weiss

Funk Jazz Rock Folk Free

Funk Jazz Rock Folk Free
Funk Jazz Folk Rock Free
Funk Rock Jazz Folk Free
Funk Rock Folk Jazz Free
Funk Folk Jazz Rock Free
Funk Folk Rock Jazz Free
Funk Jazz Rock Free Folk
Funk Jazz Free Rock Folk
Funk Rock Jazz Free Folk
Funk Rock Free Jazz Folk
Funk Free Jazz Rock Folk
Funk Free Rock Jazz Folk
Funk Jazz Folk Free Rock
Funk Jazz Free Folk Rock
Funk Folk Jazz Free Rock
Funk Folk Free Jazz Rock
Funk Free Jazz Folk Rock
Funk Free Folk Jazz Rock
Funk Rock Folk Free Jazz
Funk Rock Free Folk Jazz
Funk Folk Rock Free Jazz
Funk Folk Free Rock Jazz
Funk Free Rock Folk Jazz
Funk Free Folk Rock Jazz

Jazz Funk Rock Folk Free
Jazz Funk Folk Rock Free
Jazz Rock Funk Folk Free
Jazz Rock Folk Funk Free
Jazz Folk Funk Rock Free
Jazz Folk Rock Funk Free
Jazz Funk Rock Free Folk
Jazz Funk Free Rock Folk
Jazz Rock Funk Free Folk
Jazz Rock Free Funk Folk
Jazz Free Funk Rock Folk
Jazz Free Rock Funk Folk
Jazz Funk Folk Free Rock
Jazz Funk Free Folk Rock
Jazz Folk Funk Free Rock
Jazz Folk Free Funk Rock
Jazz Free Funk Folk Rock
Jazz Free Folk Funk Rock
Jazz Rock Folk Free Funk
Jazz Rock Free Folk Funk
Jazz Folk Rock Free Funk
Jazz Folk Free Rock Funk
Jazz Free Rock Folk Funk
Jazz Free Folk Rock Funk

Rock Funk Jazz Free Folk
Rock Funk Free Jazz Folk
Rock Jazz Funk Free Folk
Rock Jazz Free Funk Folk
Rock Free Jazz Funk Folk
Rock Free Funk Jazz Folk
Rock Funk Jazz Folk Free
Rock Funk Folk Jazz Free
Rock Jazz Funk Folk Free
Rock Jazz Folk Funk Free
Rock Folk Funk Jazz Free
Rock Folk Jazz Funk Free

Rock Funk Folk Free Jazz
Rock Funk Free Folk Jazz
Rock Folk Funk Free Jazz
Rock Folk Free Funk Jazz
Rock Free Funk Folk Jazz
Rock Free Folk Funk Jazz
Rock Jazz Folk Free Funk
Rock Jazz Free Folk Funk
Rock Folk Jazz Free Funk
Rock Folk Free Jazz Funk
Rock Free Jazz Folk Funk
Rock Free Folk Jazz Funk

Folk Funk Jazz Rock Free
Folk Funk Rock Jazz Free
Folk Jazz Funk Rock Free
Folk Jazz Rock Funk Free
Folk Rock Funk Jazz Free
Folk Rock Jazz Funk Free
Folk Funk Jazz Free Rock
Folk Funk Free Jazz Rock
Folk Jazz Funk Free Rock
Folk Jazz Free Funk Rock
Folk Free Funk Jazz Rock
Folk Free Jazz Funk Rock
Folk Funk Rock Free Jazz
Folk Funk Free Rock Jazz
Folk Rock Funk Free Jazz
Folk Rock Free Funk Jazz
Folk Free Funk Rock Jazz
Folk Free Rock Funk Jazz
Folk Jazz Rock Free Funk
Folk Jazz Free Rock Funk
Folk Rock Jazz Free Funk
Folk Rock Free Jazz Funk
Folk Free Jazz Rock Funk
Folk Free Rock Jazz Funk

Free Funk Jazz Rock Folk
Free Funk Rock Jazz Folk
Free Jazz Funk Rock Folk
Free Jazz Rock Funk Folk
Free Rock Funk Jazz Folk
Free Rock Jazz Funk Folk
Free Funk Jazz Folk Rock
Free Funk Folk Jazz Rock
Free Jazz Funk Folk Rock
Free Jazz Folk Funk Rock
Free Folk Funk Jazz Rock
Free Folk Jazz Funk Rock
Free Funk Rock Folk Jazz
Free Funk Folk Rock Jazz
Free Rock Funk Folk Jazz
Free Rock Folk Funk Jazz
Free Folk Funk Rock Jazz
Free Folk Rock Funk Jazz
Free Jazz Rock Folk Funk
Free Jazz Folk Rock Funk
Free Rock Jazz Folk Funk
Free Rock Folk Jazz Funk
Free Folk Jazz Rock Funk
Free Folk Rock Jazz Funk

J’entends le bruit du non-amour

J'entends le bruit du non-amour
J'entends le du bruit non-amour
J'entends bruit le du non-amour
J'entends bruit du le non-amour
J'entends du le bruit non-amour
J'entends du bruit le non-amour
J'entends le bruit non-amour du
J'entends le non-amour bruit du
J'entends bruit le non-amour du
J'entends bruit non-amour le du
J'entends non-amour le bruit du
J'entends non-amour bruit le du
J'entends le du non-amour bruit
J'entends le non-amour du bruit
J'entends du le non-amour bruit
J'entends du non-amour le bruit
J'entends non-amour du le bruit
J'entends non-amour le du bruit
J'entends bruit du non-amour le
J'entends bruit non-amour du le
J'entends du bruit non-amour le
J'entends du non-amour bruit le
J'entends non-amour bruit du le
J'entends non-amour du bruit le

Le j’entends bruit du non-amour
Le j’entends du bruit non-amour
Le bruit j’entends du non-amour
Le bruit du j’entends non-amour
Le du j’entends bruit non-amour
Le du bruit j’entends non-amour
Le j’entends bruit non-amour du
Le j’entends non-amour bruit du
Le bruit j’entends non-amour du
Le bruit non-amour j’entends du
Le non-amour j’entends bruit du
Le non-amour bruit j’entends du
Le j’entends du non-amour bruit
Le j’entends non-amour du bruit
Le du j’entends non-amour bruit
Le du non-amour j’entends bruit
Le non-amour j’entends du bruit
Le non-amour du j’entends bruit
Le bruit du non-amour j’entends
Le bruit non-amour du j’entends
Le du bruit non-amour j’entends
Le du non-amour bruit j’entends
Le non-amour bruit du j’entends
Le non-amour du bruit j’entends

Non-amour j'entends le bruit du
Non-amour j'entends bruit le du
Non-amour le j'entends bruit du
Non-amour le bruit j'entends du
Non-amour bruit j'entends le du
Non-amour bruit le j'entends du
Non-amour j'entends le du bruit
Non-amour j'entends du le bruit
Non-amour le j'entends du bruit
Non-amour le du j'entends bruit
Non-amour du j'entends le bruit
Non-amour du le j'entends bruit
Non-amour j'entends bruit le du
Non-amour j'entends du bruit le
Non-amour bruit j'entends le du
Non-amour bruit du j'entends le
Non-amour du j'entends bruit le
Non-amour du bruit j'entends le
Non-amour le bruit du j'entends
Non-amour le du bruit j'entends
Non-amour bruit le du j'entends
Non-amour bruit du le j'entends
Non-amour du le bruit j'entends
Non-amour du bruit le j'entends

Bruit j'entends le du non-amour
Bruit j'entends du le non-amour
Bruit le j'entends du non-amour
Bruit le du j'entends non-amour
Bruit du j'entends le non-amour
Bruit du le j'entends non-amour
Bruit j'entends le non-amour du
Bruit j'entends non-amour le du
Bruit le j'entends non-amour du
Bruit le non-amour j'entends du
Bruit non-amour j'entends du le
Bruit non-amour le j'entends du
Bruit j'entends du non-amour le
Bruit j'entends non-amour du le
Bruit du j'entends non-amour le
Bruit du non-amour j'entends le
Bruit non-amour j'entends du le
Bruit non-amour du j'entends le
Bruit le du non-amour j'entends
Bruit le non-amour du j'entends
Bruit du le non-amour j'entends
Bruit du non-amour le j'entends
Bruit non-amour le du j'entends
Bruit non-amour du le j'entends

Du j'entends le bruit non-amour
Du j'entends bruit le non-amour
Du le j'entends bruit non-amour
Du bruit j'entends le non-amour
Du bruit le j'entends non-amour
Du le bruit j'entends non-amour
Du le j'entends bruit non-amour
Du le j'entends non-amour bruit
Du le j'entends non-amour le bruit
Du le non-amour j'entends bruit
Du non-amour j'entends le bruit
Du non-amour le j'entends bruit
Du j'entends non-amour bruit le
Du j'entends bruit non-amour le
Du j'entends non-amour bruit le
Du bruit j'entends non-amour le
Du bruit non-amour j'entends le
Du non-amour j'entends bruit le
Du non-amour bruit j'entends le
Du le bruit non-amour j'entends
Du le non-amour bruit j'entends
Du bruit le non-amour j'entends
Du bruit non-amour le j'entends
Du non-amour le bruit j'entends
Du non-amour bruit le j'entends

Dieu moitié homme Moitié femme

Dieu moitié homme Moitié femme
Dieu moitié Moitié homme femme
Dieu homme moitié Moitié femme
Dieu homme Moitié moitié femme
Dieu Moitié moitié homme femme
Dieu Moitié homme moitié femme
Dieu moitié homme femme Moitié
Dieu moitié femme homme Moitié
Dieu homme moitié femme Moitié
Dieu homme femme moitié Moitié
Dieu femme moitié homme Moitié
Dieu femme homme moitié Moitié
Dieu moitié Moitié femme homme
Dieu moitié femme Moitié homme
Dieu Moitié moitié femme homme
Dieu Moitié femme moitié homme
Dieu femme moitié Moitié homme
Dieu femme Moitié moitié homme
Dieu homme Moitié femme moitié
Dieu homme femme Moitié moitié
Dieu Moitié homme femme moitié
Dieu Moitié femme homme moitié
Dieu femme homme Moitié moitié
Dieu femme Moitié homme moitié

moitié Dieu homme Moitié femme
moitié Dieu Moitié homme femme
moitié homme Dieu Moitié femme
moitié homme Moitié Dieu femme
moitié Moitié Dieu homme femme
moitié Moitié homme Dieu femme
moitié Dieu homme femme Moitié
moitié Dieu femme homme Moitié
moitié homme Dieu femme Moitié
moitié homme femme Dieu Moitié
moitié femme Dieu homme Moitié
moitié femme homme Dieu Moitié
moitié Dieu Moitié femme homme
moitié Dieu femme Moitié homme
moitié Moitié Dieu femme homme
moitié Moitié femme Dieu homme
moitié femme Dieu Moitié homme
moitié femme Moitié Dieu homme
moitié homme Moitié femme Dieu
moitié homme femme woitié Dieu
moitié Moitié homme femme Dieu
moitié Moitié femme homme Dieu
moitié femme homme Moitié Dieu
moitié femme Moitié homme Dieu

homme Dieu moitié Moitié femme
homme Dieu Moitié moitié femme
homme moitié Dieu Moitié femme
homme moitié Moitié Dieu femme
homme Moitié Dieu moitié femme
homme Moitié moitié Dieu femme
homme Dieu moitié femme Moitié
homme Dieu femme moitié Moitié
homme moitié Dieu femme Moitié
homme moitié femme Dieu Moitié
homme femme Dieu moitié Moitié
homme femme moitié Dieu Moitié

homme Dieu Moitié femme moitié
homme Dieu femme Moitié moitié
homme Moitié Dieu femme moitié
homme Moitié femme Dieu moitié
homme femme Moitié Dieu moitié
homme femme Dieu Moitié moitié
homme moitié Moitié femme Dieu
homme moitié femme Moitié Dieu
homme Moitié moitié femme Dieu
homme Moitié femme moitié Dieu
homme femme moitié Moitié Dieu
homme femme Moitié moitié Dieu

Moitié Dieu moitié homme femme
Moitié Dieu homme moitié femme
Moitié moitié Dieu homme femme
Moitié moitié homme Dieu femme
Moitié homme Dieu moitié femme
Moitié homme moitié Dieu femme
Moitié Dieu moitié femme homme
Moitié Dieu femme moitié homme
Moitié moitié Dieu femme homme
Moitié moitié femme Dieu homme
Moitié femme Dieu moitié homme
Moitié femme moitié Dieu homme
Moitié Dieu homme femme moitié
Moitié Dieu femme homme moitié
Moitié homme Dieu femme moitié
Moitié homme femme Dieu moitié
Moitié femme Dieu homme moitié
Moitié femme homme Dieu moitié
Moitié moitié homme femme Dieu
Moitié moitié femme homme Dieu
Moitié homme moitié femme Dieu
Moitié homme femme moitié Dieu
Moitié femme moitié homme Dieu
Moitié femme homme moitié Dieu

femme Dieu moitié homme Moitié
femme Dieu homme moitié Moitié
femme moitié Dieu homme Moitié
femme moitié homme Dieu Moitié
femme homme Dieu moitié Moitié
femme homme moitié Dieu Moitié
femme Dieu moitié Moitié homme
femme Dieu Moitié moitié homme
femme moitié Dieu Moitié homme
femme moitié Moitié Dieu homme
femme Moitié Dieu moitié homme
femme Moitié moitié Dieu homme
femme Dieu homme Moitié moitié
femme Dieu Moitié homme moitié
femme homme Dieu Moitié moitié
femme homme Moitié Dieu moitié
femme Moitié Dieu homme moitié
femme Moitié homme Dieu moitié
femme moitié homme Moitié Dieu
femme moitié Moitié homme Dieu
femme homme moitié Moitié Dieu
femme homme Moitié moitié Dieu
femme Moitié moitié homme Dieu
femme Moitié homme moitié Dieu

Je suis dingue du cul

Je suis dingue du cul
Je suis du dingue cul
Je dingue suis du cul
Je dingue du suis cul
Je du suis dingue cul
Je du dingue suis cul
Je suis dingue cul du
Je suis cul dingue du
Je dingue suis cul du
Je dingue cul suis du
Je cul suis dingue du
Je cul dingue suis du
Je suis du cul dingue
Je suis cul du dingue
Je du suis cul dingue
Je du cul suis dingue
Je cul suis du dingue
Je cul du suis dingue
Je dingue du cul suis
Je dingue cul du suis
Je du dingue cul suis
Je du cul dingue suis
Je cul dingue du suis
Je cul du dingue suis

Suis Je dingue du cul
Suis Je du dingue cul
Suis dingue Je du cul
Suis dingue du Je cul
Suis du Je dingue cul
Suis du dingue Je cul
Suis Je dingue cul du
Suis Je cul dingue du
Suis dingue Je cul du
Suis dingue cul Je du
Suis cul Je dingue du
Suis cul dingue Je du
Suis Je du cul dingue
Suis Je cul du dingue
Suis du Je cul dingue
Suis du cul Je dingue
Suis cul Je du dingue
Suis cul du Je dingue
Suis dingue du cul Je
Suis dingue cul du Je
Suis du dingue cul Je
Suis du cul dingue Je
Suis cul dingue du Je
Suis cul du dingue Je

Dingue Je suis du cul
Dingue Je du suis cul
Dingue suis Je du cul
Dingue suis du Je cul
Dingue du Je suis cul
Dingue du suis Je cul
Dingue Je suis cul du
Dingue Je cul suis du
Dingue suis Je cul du
Dingue suis cul Je du
Dingue cul Je suis du
Dingue cul suis Je du
Dingue Je du cul suis
Dingue Je cul du suis
Dingue du Je cul suis
Dingue du cul Je suis
Dingue cul Je du suis
Dingue cul du Je suis
Dingue suis du cul Je
Dingue suis cul du Je
Dingue du suis cul Je
Dingue du cul suis Je
Dingue cul suis du Je
Dingue cul du suis Je

du Je suis dingue cul
du Je dingue suis cul
du suis Je dingue cul
du suis dingue Je cul
du dingue Je suis cul
du dingue suis Je cul
du Je suis cul dingue
du Je cul suis dingue
du suis Je cul dingue
du suis cul Je dingue
du cul Je suis dingue
du cul suis Je dingue
du Je dingue cul suis
du Je cul dingue suis
du dingue Je cul suis
du dingue cul Je suis
du cul Je dingue suis
du cul dingue Je suis
du suis dingue cul Je
du suis cul dingue Je
du dingue suis cul Je
du dingue cul suis Je
du cul suis dingue Je
du cul dingue suis Je

Cul Je suis dingue du
Cul Je dingue suis du
Cul suis Je dingue du
Cul suis dingue Je du
Cul dingue Je suis du
Cul dingue suis Je du
Cul Je suis du dingue
Cul Je du suis dingue
Cul suis Je du dingue
Cul suis du Je dingue
Cul du Je suis dingue
Cul du suis Je dingue
Cul Je dingue du suis
Cul Je du dingue suis
Cul dingue Je du suis
Cul dingue du Je suis
Cul du Je dingue suis
Cul du dingue Je suis
Cul suis dingue du Je
Cul suis du dingue Je
Cul dingue suis du Je
Cul dingue du suis Je
Cul du suis dingue Je
Cul du dingue suis Je

l'île aux phares vers l'ouest

l'île aux phares vers l'ouest
l'île aux vers phares l'ouest
l'île phares aux vers l'ouest
l'île phares vers aux l'ouest
l'île vers aux phares l'ouest
l'île vers phares aux l'ouest
l'île aux phares l'ouest vers
l'île aux l'ouest phares vers
l'île phares aux l'ouest vers
l'île phares l'ouest aux vers
l'île l'ouest aux phares vers
l'île l'ouest phares aux vers
l'île aux vers l'ouest phares
l'île aux l'ouest vers phares
l'île vers aux l'ouest phares
l'île vers l'ouest aux phares
l'île l'ouest aux vers phares
l'île l'ouest vers aux phares
l'île phares vers l'ouest aux
l'île phares l'ouest vers aux
l'île vers phares l'ouest aux
l'île vers l'ouest phares aux
l'île l'ouest phares vers aux
l'île l'ouest vers phares aux

aux l'île phares vers l'ouest
aux l'île vers phares l'ouest
aux phares l'île vers l'ouest
aux phares vers l'île l'ouest
aux vers l'île phares l'ouest
aux vers phares l'île l'ouest
aux l'île phares l'ouest vers
aux l'île l'ouest phares vers
aux phares l'île l'ouest vers
aux l'ouest l'île phares vers
aux l'ouest phares l'île vers
aux phares l'ouest l'île vers
aux l'île vers l'ouest phares
aux l'île l'ouest vers phares
aux vers l'île l'ouest phares
aux l'ouest vers l'île phares
aux vers l'ouest l'île phares
aux l'ouest l'île vers phares
aux phares vers l'ouest l'île
aux phares l'ouest vers l'île
aux vers phares l'ouest l'île
aux vers l'ouest phares l'île
aux l'ouest phares vers l'île
aux l'ouest vers phares l'île

phares l'île aux vers l'ouest
phares l'île vers aux l'ouest
phares aux l'île vers l'ouest
phares aux vers l'île l'ouest
phares vers l'île aux l'ouest
phares vers aux l'île l'ouest
phares l'île aux l'ouest vers
phares l'île l'ouest aux vers
phares aux l'île l'ouest vers
phares aux l'ouest l'île vers
phares l'ouest l'île aux vers
phares l'ouest aux l'île vers

phares l'île vers l'ouest aux
phares l'île l'ouest vers aux
phares vers l'île l'ouest aux
phares vers l'ouest l'île aux
phares l'ouest l'île vers aux
phares l'ouest vers l'île aux
phares aux vers l'ouest l'île
phares aux l'ouest vers l'île
phares vers aux l'ouest l'île
phares vers l'ouest aux l'île
phares l'ouest aux vers l'île
phares l'ouest vers aux l'île

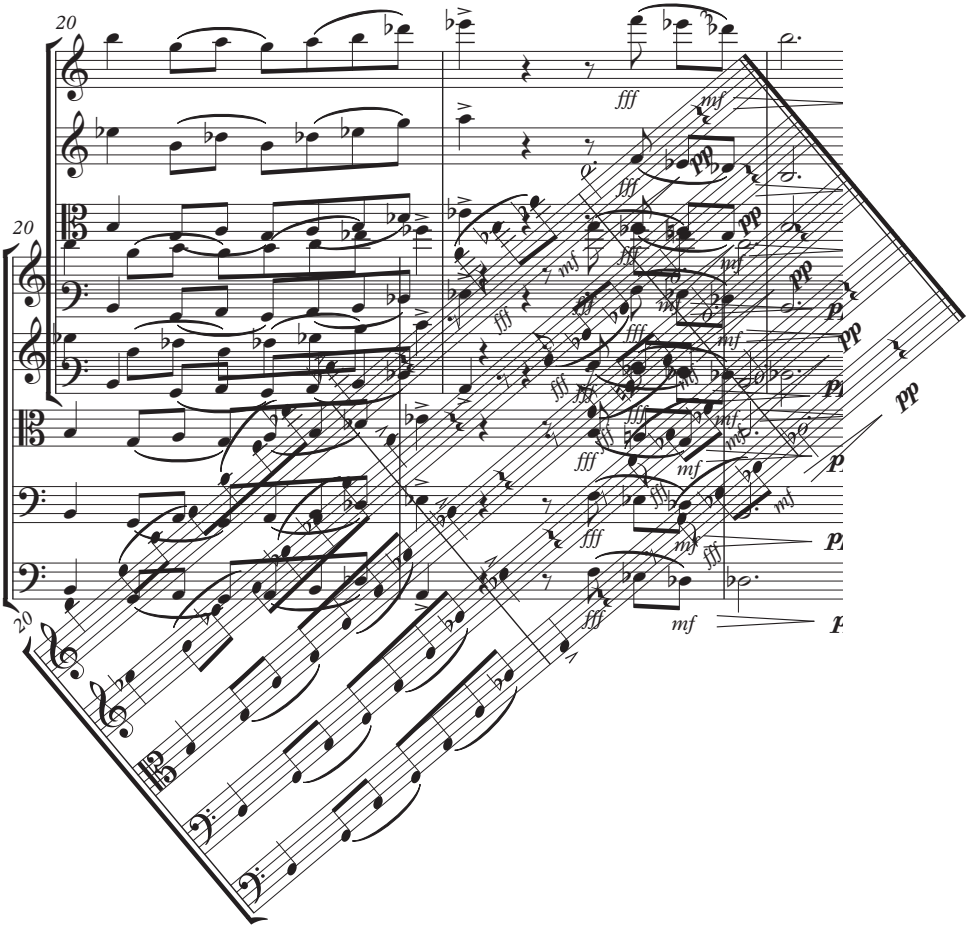
vers l'île aux phares l'ouest
vers l'île phares aux l'ouest
vers aux l'île phares l'ouest
vers aux phares l'île l'ouest
vers phares l'île aux l'ouest
vers phares aux l'île l'ouest
vers l'île aux l'ouest phares
vers l'île l'ouest aux phares
vers aux l'île l'ouest phares
vers aux l'ouest l'île phares
vers l'ouest l'île aux phares
vers l'ouest aux l'île phares
vers l'île phares l'ouest aux
vers l'île l'ouest phares aux
vers phares l'île l'ouest aux
vers phares l'ouest l'île aux
vers l'ouest l'île phares aux
vers l'ouest phares l'île aux
vers aux phares l'ouest l'île
vers aux l'ouest phares l'île
vers phares aux l'ouest l'île
vers phares l'ouest aux l'île
vers l'ouest aux phares l'île
vers l'ouest phares aux l'île

l'ouest l'île aux phares vers
l'ouest l'île phares aux vers
l'ouest aux l'île phares vers
l'ouest aux phares l'île vers
l'ouest phares l'île aux vers
l'ouest phares aux l'île vers
l'ouest l'île aux vers phares
l'ouest l'île vers aux phares
l'ouest aux l'île vers phares
l'ouest aux vers l'île phares
l'ouest vers l'île aux phares
l'ouest vers aux l'île phares
l'ouest l'île phares vers aux
l'ouest l'île vers phares aux
l'ouest phares l'île vers aux
l'ouest phares vers l'île aux
l'ouest vers l'île phares aux
l'ouest vers phares l'île aux
l'ouest aux phares vers l'île
l'ouest aux vers phares l'île
l'ouest phares aux vers l'île
l'ouest phares vers aux l'île
l'ouest vers aux phares l'île
l'ouest vers phares aux l'île

VIOLONS CINEMA

Ce n'est que du code, se rapelle-t-elle.
Thomas Pynchon <> Fonds Perdus

écrit visuel :



LITTLE LILI WALTZ

Valse dédiée à Otto Muelh, écrite en juillet 2002 dans sa communauté de Faro au Portugal

Espressivo Humoresque ♩ = 68

Etienne Brunet

Violon solo

Violons

Altos

Violoncelles

Contrebasse

mf *f* *fff* pizz. *mf*

mp 3 pizz.

mp pizz.

mp

mf

5

V.

V. 1

A.

Vc.

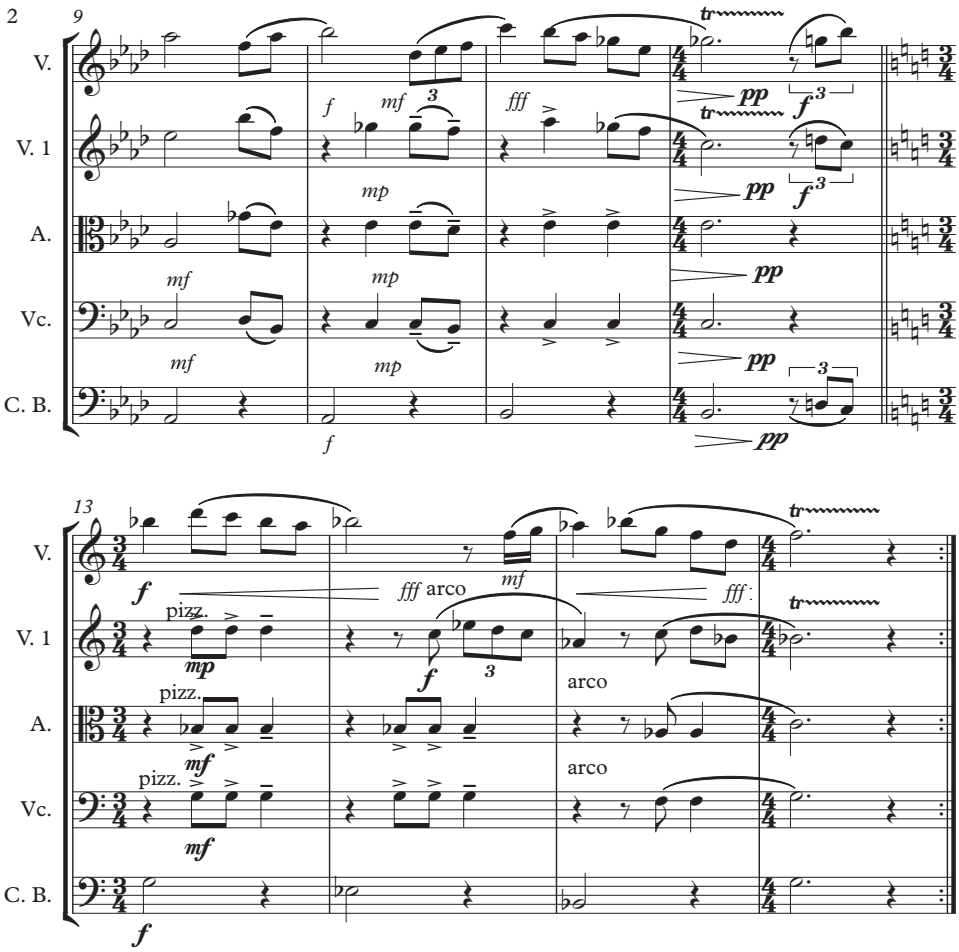
C. B.

fff arco *mf* *fff* 3 *mf*

3 arco 3 *mf*

arco

3 *mf*

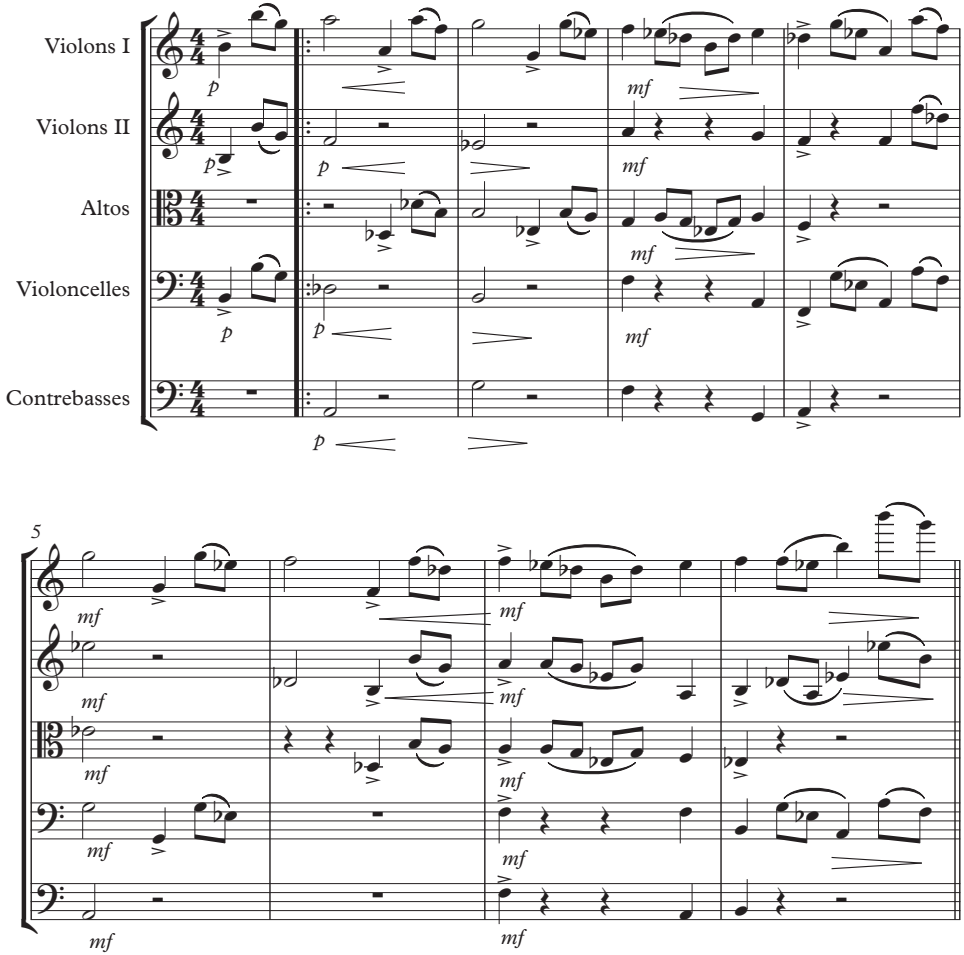

2
9
V.
V. 1
A.
Vc.
C. B.
tr
pp
f
mf
mp
fff
13
pizz.
arco
fff arco

GAVOTTE TRAVESTIE

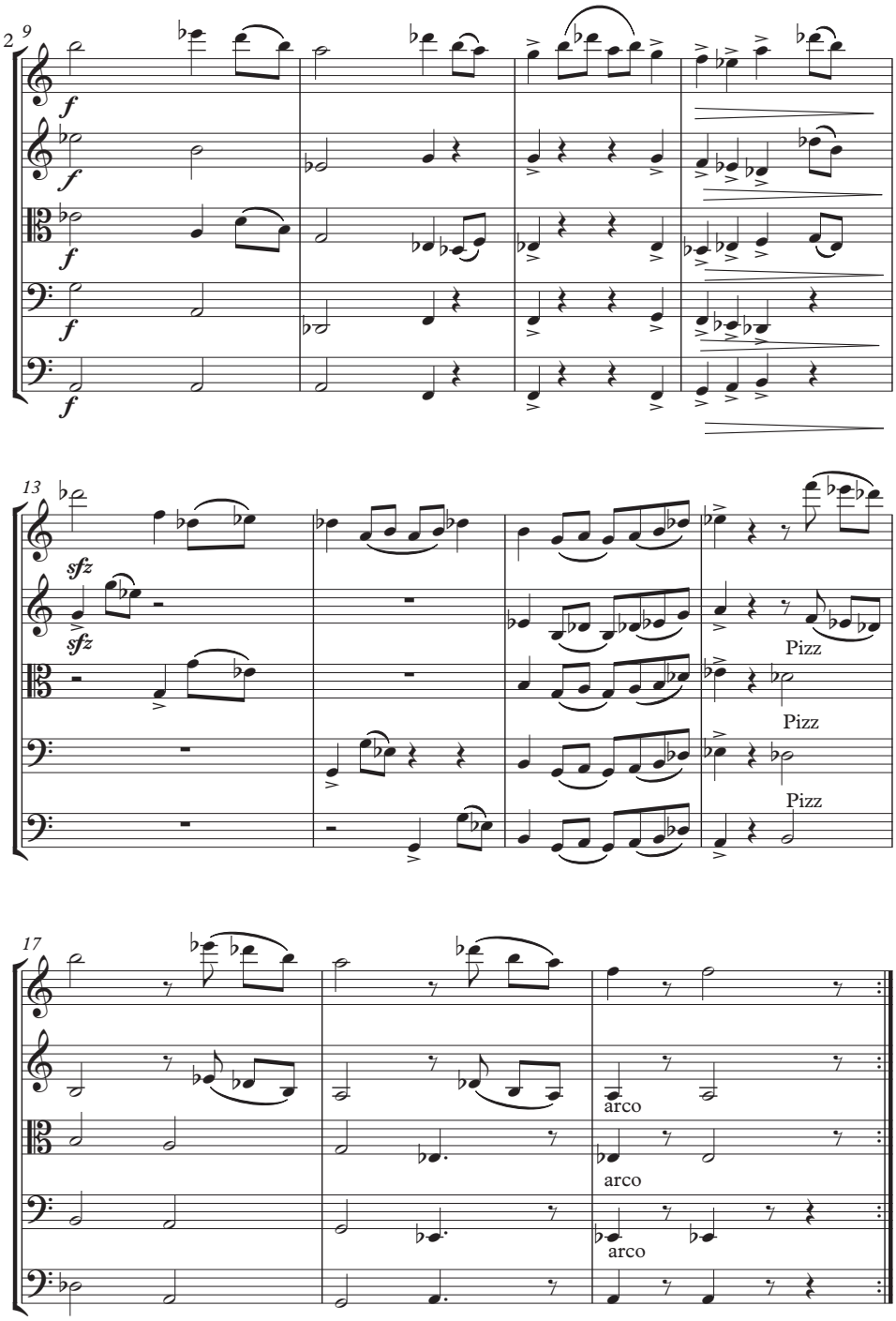
une gavotte de l'ancien temps augmentée avec la gamme par ton Fa - Sol - La - Si - Reb - Mib
l'habit ne fait pas le moineau

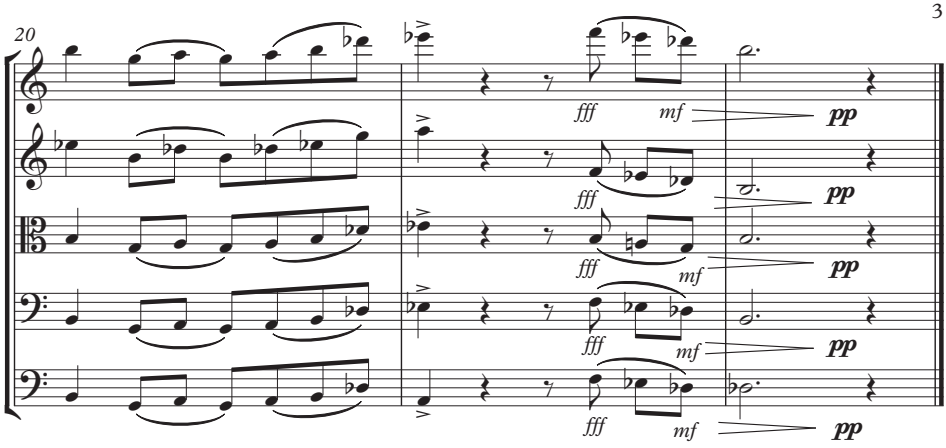
Entraînant ♩ = 135

Etienne Brunet



Copyright © éditions Longue Traîne Roll


2
9
f
f
f
f
f
13
sfz
sfz
Pizz
Pizz
Pizz
17
arco
arco
arco


20
fff
mf
pp
fff
pp
fff
mf
pp
fff
mf
pp
fff
mf
pp

HAÏKU-BLOG 2010

« Tango Video Computer Graphics Vocoder…Cap d'Adge …
Prenzlauer Berg…Peppermint Twist Poppers … White Zombie…
Neutrino Tau … Cyberspace Corps Virtuel »
Jacques Donguy <> Tag-Surfusion

Lavez-vous les mains
Pour éviter la grippe B
Virus de demain
Samedi 24 avril, 15h00

La vuvuzela
Contemporaine free music
Football opéra
La vuvuzela
Fâche les bien-pensants basiques
Du drone brouhaha
Argentine - Nigeria CDM

Un zéro zéro
Manque de créativité
Pour toucher le haut
Uruguay - France / CDM

Personne ne m'appelle
Suis sans tribu, sans réseau
Buzz surnaturel
23 mai, 22h20

Mémoire d'Hans Eisler
Joué par Das Kapital
Dans l'esprit d'Ayler
Vibrations dans l'air :
En direct sur web mondial !
Pour les actionnaires...
Jazz d'Or en direct de Berlin sur Arte Live Web , 3 juin

Nulle inspiration
Créativité zéro
Néant, expansion

25 mai 12h30

Le progrès papa !
Au milieu des monolithes
1 coca pizza
23 mai 22h00

Faillite immorale
Vitesse, bouger sans arrêt
Infini fractal
25 mai 17h00

Je «tease» sur Facebook :
Popularité zéro !
Ni amorce, ni «Hook»
samedi 22 mai, 15h00

Bienvenue à Nantes
1 batobus pour Trentemoult
La Loire, fleuve en pente
25 mai 17h30

Océan, de son
L'atmosphère en guise de style
David Toop Leçon
22 mai 22h30

I write ALBERT LIVES
That censored by the evil
Jazz critic arrives
mardi 18 mai, 19h30

Boum dans les tympans
C'est la guerre ultra sonic
Sur le continent

mardi 18 mai, 16h00

Concert à Paris
C'est Toumani Diabaté
Musique, féerie
18 mai, Hommage à Ali Farka Touré, Casino de Paris

Elle dit qu'elle est bête
anticonstitutionnel
Mentir ça l'embête !
Mardi 20 avril, 11h30

J'ai des acouphènes
Barouf de la solitude
Hurlements sans haine
dimanche 25 avril, 15h00

Amitié soldée
On oublie pour 3 fois rien
Les années passées
dimanche 25 avril, 23h00

Vacances numériques
Je quitte l'égo collectif
du web d'Amérique
mercredi 28 avril, 22h00

Images de vitesse
Millions d'pixels seconde
Internet express
samedi 8 mai, 15h00

Visitez mon blog
Lisez-le en 30 secondes !
Haïku en vogue
mercredi 28 avril, 22h00

Look artificiel
Style tennis mon cul couture
Big frime démentielle
mardi 18 mai, 16h15

OUVREZ LE MOUSSEUX !
PRIX GAGNÉ, PODIUM VAINQUEUR
ROCK DES P'TITS GRAISSEUX
DIMANCHE 10 MAI, 19H00

Fred et New « Ji-bi «
Ryth-me, jazz, funk au trombone
Le tempo vrombi !
concert de Fred Wesley au Cabaret Sauvage le 26 avril

Just only one ear !
Merci de votre attention
Ca pourrait être pire !
Mardi 20 avril, 11h00

Ami du réel
Perdu depuis 6 longtemps
Ici virtuel
Dimanche 18 avril, 11h00

Je garde le désir
Tous les jours même le dimanche
Je cherche (le plaisir)
dimanche 25 avril, 15h30

De nulle part surgit
De mon passé oublié
Des «Face» B amis
Samedi 24 avril, 14h00

A cause du volcan
De poussière, tout est bloqué !
Prochain vol, c'est quand ?
Jeudi 22 avril, 17h30

Souris à molette
Click «Seven steps from heaven»
A la clarinette
Vendredi 23 avril, 14h30

C'est à peine la lettre
Pas l'esprit du Haïku
Mettre 5,7,5 pieds
Mardi 20 avril, 12h30

Tous interactifs
Internés sur Internet
À mater passifs !
Dimanche 18 avril, 11h45

Faut faire illusion
Média encore et toujours
Télé 10 fusion
Dimanche 18 avril, 13h00

BERLINGOT : L'ANCIEN MUR

"Je me suis retourné et j'ai vu toute l'injustice sous le soleil"
Alfred Döblin <> Berlin Alexanderplatz

Je descends du train Düsseldorf-Berlin à Ostbahnhof, anciennement gare centrale de Berlin-Est. Chaque minute me donne la sensation d'avoir déjà vécu l'instant présent, d'habiter une des multiples versions d'un monde pseudo-existant, une réincarnation post-communiste. Ma paranoïa agit à la manière de la surveillance fictive de l'ex police secrète. Mots clés : espionnage, guerre froide, paradigmes du film "*le Rideau déchiré*" de Hitch. Le déjà-vu nouveau est arrivé : virtuel. J'étais déjà venu à Berlin-Ouest avant la chute du MUR, il y a trente ans. Les souvenirs m'envahissent. A l'époque, la partie Ouest de la ville était un bastion punk, une île cernée par les communistes de l'Est. Ils marchaient au pas de l'oie tout autour du MUR jour et nuit.

Berlin-Ouest était vers la fin des années quatre-vingts un refuge de chômeurs. La ville versait de bonnes allocations aux résidants. L'ambiance était à la fois hyper tendue et très cool. La vie berlinoise était aussi créative que maintenant. C'était l'époque de la "Cold Wave" avec des groupes comme Einstürzende Neubauten, Nick Cave and the Bad Seeds, Nina Hagen. C'était aussi le siège du label de disques FMP, champion toutes catégories de la free music. Le film de Wim Wenders "*Les ailes du désir*" venait de sortir : l'ange survolait Berlin silencieux et invisible. En réalité, l'ange parcourait seulement dix mètres à l'Est derrière le MUR car l'équipe de tournage n'avait pas eu l'autorisation de filmer. J'étais venu avec Helga, une Allemande gentille et drôle, toujours partante. J'avais aussi retrouvé Marco, un violoncelliste italien avec qui je jouais et improvisais dans les squats de l'époque. Il était brillant, très stylé musique contemporaine. Il roulait à fond en Fiat, dite pot de yaourt, une voiture encore plus petite que la Trabant de l'Est.

Helga, où est-elle ma bonne amie d'il y a 35 ans ? Helga, une Allemande brune, native de Darmstadt, la ville de la science : « Wissenschaftstadt ». Nous étions invités chez un ami dans le

quartier de Charlotenbourg. Elle était une fille super gentille et sexy. Elle s'occupait de moi tendrement. Elle m'offrait des petits cadeaux. Elle était dingue du cul. Elle me traduisait tout de l'allemand au français. Elle était parfaitement trilingue. Elle était drôle et intelligente. Elle ne faisait jamais d'histoires. Ensuite elle est partie en voyage à l'autre bout du monde. Son truc c'était de visiter le globe.

Je m'en souviens comme si c'était hier : le MUR semblait éternel. Berlin-Est était la vitrine du communisme, indescriptible et glacée. La tour de télévision surplombait les deux parties de la ville. Les Berlinois l'appellent "la grande asperge" de l'Alexander Platz. Elle est devenue le symbole de Berlin. Les communistes frimaient avec leur tour de télé fièrement plantée au coeur de l'Est, mais bizarrement c'est la télévision de l'Ouest qui a tissé le linceul des communistes. Les satellites de télévision de l'Ouest étaient bien plus efficaces pour la diffusion des signaux que la magnifique tour, chef d'oeuvre de l'ingénierie proto-soviétique. En plus l'Est diffusait uniquement de la propagande merdique que personne ne voulait regarder. La télévision de l'Ouest balançait 24/24 le miracle capitaliste en "Standard Definition" couleur et 625 lignes. Elle a eu une influence considérable sur la chute du MUR. Les signaux télé traversaient la frontière du MUR bien plus facilement que la cohorte des anges. Les spots publicitaires vantaient les objets merveilleux du capitalisme. Les citoyens de l'Est croyaient aux mensonges de la télé : l'Ouest était le paradis. La volonté de liberté a fait le reste pour créer l'étincelle du 9 novembre 1989 : les citoyens traversent en force le MUR, les militaires abandonnent sans verser une goute de sang. Fin de la dictature. Le MUR tombe en direct sur les télévision du monde. Rostropovitch jouait les Suites de Bach sur le MUR au milieu de la foule en délire.

Mal fait, bien fait : rien n'est éternel... Je suis attablé dans un bistro de la Rosa Luxembourg Platz avec un logo en forme de

drapeau rouge sur la vitrine. Rosa Luxembourg était l'héroïne de la première révolution allemande de 1919 et une des fondatrices du Parti Communiste Allemand. Elle a été assassinée peu de temps après. La vue donne sur l'ancien "Théâtre du Peuple" avec le mot : OST (Est) en néon bleu sur le toit. Bertold Brecht et Hans Eisler avaient travaillé dans ce théâtre reconstruit après la seconde guerre mondiale, ils avaient finalement choisi de s'installer à l'Est, en DDR. Je mange du saumon doux mariné à l'aneth arrosé d'un verre de vodka. C'est ma "*Madeleine de Proust*" les souvenirs ressurgissent par flot continu, j'en ai les larmes aux yeux.

Je retrouvé le flip violent de ma jeunesse, les angoisses excessives, la terreur brute, la révolte aveugle, le sentiment punk d'absence de futur. Avant je me consumais dans un flip violent dont l'énergie se renouvelait indéfiniment. Maintenant la tristesse m'épuise. J'accepte ma solitude. Pour la première fois de ma vie, je ne cherche plus l'amour. Nostalgie. Ost-talgie comme ils disent ici. Je me retrouve le dos au MUR, mais le MUR a disparu. Je me trouve face à moi-même divisé dans mes problèmes inextricables. Le MUR symbolisait un monde facile à comprendre : les bons d'un côté, les méchants de l'autre, le bonheur et le malheur. Kennedy avait déclaré en 1963 : *"Ich bin ein Berliner"*. Je répète en mâchant un chewing-gum *"Ich bin Confortable"* avec la grimace marrante de Louis de Funès. On est tous Berlinois, on doit tous faire sauter les MURs virtuels. Je dois surmonter le MUR entre mon ex femme et moi. Une Allemande tout sourire me dit que j'ai la tête de Pablo Neruda. Merci. Moi, je me trouve la tête d'un imbécile intégral. Dans une rue du même quartier je vois une télé fracassée. Des gens l'on balancée d'au moins trois étages, ce qui ne correspond pas à la discipline allemande. La télé explosée ressemble à une œuvre d'Arman aplatie sur le trottoir.

Mal fait, bien fait : rien n'est éternel... Ici tous les Allemands sont branchés. Seuls les travailleurs immigrés gardent un air banal. Les

employés et les ouvriers sont tatoués de la tête aux pieds, leurs piercings bien visibles en été par 30 degré à l'ombre. Les Berlinois travaillent. Les Berlinois sont artistes et créatifs. Les Berlinois s'amusent. Les jeunes affichent un sourire ravi. L'eau est taxée, la bière bon marché. Les Berlinois se baladent avec une canette décapsulée à la main. Après la chute du MUR, les Berlinois se sont remixés en un tas de tribus FUN : proto-Rock, post-Funk, Hard Working, Power truc, Queer en tous genres, post-Gothiques, néo-Germaniques, Pop-Porn, Action Bobo-bios, Féministes anti-mecs, Ecolos et politiquement correct tous azimuts. La peste émotionnelle du nazisme est définitivement éradiquée dans le FUN général. *"Sehr Gut / Very Good"* le slogan de l'artiste Martin Kippenberger résume la situation. Berlin est la ville de la conscience. Il n'y a pas de contrôle, ni à l'entrée ni à la sortie des transports en commun mais en cas de contravention c'est 200 euros. Les piétons allemands attendent le vert pour traverser. Les voitures sont confinées dans les grands axes. Les petites rues sont calmes. Les cyclistes sont maîtres chez eux et roulent comme des dingues à toutes pompes. Très peu de chiens, aucun néo-nazi, beaucoup de jeunes. Les vieux doivent être en vacances. La masse des pauvres et des chômeurs reste confinée dans les lointains quartiers de la périphérie. Ils poussent leurs caddys vides dans les super-marchés, sans rien acheter. Le coût de la vie est bien moindre qu'en France.

Les anciens citoyens de DDR peuvent consulter leur dossier dans les archives de la STASI, l'ancienne police politique. Tout a été conservé à l'identique. Ce qui semblait caché pour toujours est consultable par tous. On connait les traîtres et les indicateurs comme les courageux opposants surveillés par la police secrète. Ils ont tous leur dossier ! La démocratie a désamorcé la notion de vengeance. Le musée de la STASI est un endroit de mémoire bouleversant à visiter. Témoignage d'une femme découvrant sa fiche aux archives de la STASI : " *La première fois que j'ai découvert ces pages, j'ai été prise de vomissements." Aujourd'hui,*

elle sait que c'est une réaction normale. Elle dirige d'ailleurs une cellule de conseil aux victimes de la police politique. Elle enseigne notamment comment réagir quand elles découvrent les noms de ceux qui les ont espionnés. Dans son cas, les délateurs faisaient parti de son entourage. Douze espions au total, mobilisés jour et nuit, pour une si petite bonne femme." Hélène Kohl, Une vie de pintade à Berlin

Tout autour de moi des gens branchés sur internet avec ordinateurs portables ou smartphones connectés à "f" "g+" "t" et tous ces trucs à la con. Ils sont connectés avec je ne sais quel esprit du prolétariat mondialisé hyper-communicant : "je suis là et toi ? Moi aussi je suis là". Qu'est-ce qu'ils foutent tous ces gens à tripoter leur smartphones du matin au soir ? Pendant ce temps, le Californien Google, hyper FUN et sympa met tranquillement en fiche tous les citoyens du monde. Tout le monde a son dossier numérique. Bien sûr ils n'espionnent pas les gens à la manière d'une police secrète mais pour faire de la PUB ciblée. Ils compilent les profils des consommateurs virtuels de toute la planète pour les dé-virtualiser de force et leur vendre des trucs.

Au centre du Volkspark Friedrichshain, le vaste et splendide "Parc du Peuple" situé à l'Est, on trouve un panneau discret, écrit en allemand : ici était l'emplacement d'un des bunkers souterrains d'Hitler. La ville a été détruite en grande partie par les bombardements des alliés en 1945. En quelques décennies les Allemands avaient reconstruit deux villes : Berlin capitaliste et Berlin communiste séparés par le MUR. Maintenant Berlin réunifié est devenu le phare du monde occidental. Je suis venu ici pour sentir la FORCE de la démocratie créative et de la fête. J'ai oublié l'époque du troisième Reich et de la Shoah. Je cause ronflant, c'est vrai. J'ai pleuré à chaudes larmes à "Check Point Charlie", l'unique point de passage entre l'Est et l'Ouest à l'époque du MUR. Lieu de mémoire. Combien de souffrances ont enduré tous

ces gens qui luttaient pour la liberté et pour un monde meilleur. Le communisme était un projet fantastique presque mystique qui s'est achevé en échec complet, en dictature grotesque et criminelle.

Mal fait, bien fait : rien n'est éternel... J'étais aveuglé par mes obsessions. J'ai halluciné de voir toutes ces jeunes filles de Babylone et d'ailleurs. J'ai pris les Berlinoises pour des touristes. J'ai passé mon temps à suivre les traces du MUR qui n'existe plus. Traces effacées presque partout. J'avais loué une chambre d'hôtel proche de "East Side Gallery" où le mur a été conservé sous ce nom. J'étais à la ramasse. Dans l'avion pour Paris, je demande à mon voisin de me traduire un article du "Berliner Zeitung". Il s'agit de la progression des néo-nazis à Berlin, quartier par quartier. D'après le journal, tout l'ancien Berlin-Est, ex-communiste est en train de glisser vers l'extême-droite depuis trois ans. Affreux. J'étais dans un rêve. J'ai fais un ego-trip délirant.

Berlin, août 2013
pour mon fils Léo

BERLINGOT : CONTRÔLEURS DU DÉSIR

« Il y avait eu un court-circuit dans ma tête à un moment ou un autre de la nuit »
Philip K. Dick <> Dernières conversations avant les étoiles

Berlin. Il pleut sur Kreutzberg. Les Bobos sont au boulot. C'est ma dernière seconde avec Carmen. Maintenant je prends le U-Bahn, le métro direction l'aéroport pour emprunter un avion « Cheap-Fly » et rentrer chez moi. Tout ça est consigné automatiquement sur Internet. J'avais rencontré Carmen il y a une semaine, au départ de Paris, dans la salle d'attente de l'aéroport spécial des « Cheap-Fly ». Elle m'aura obsédé pendant tout mon séjour ici. *« Everyday I have the blues »* chante King B.B. Histoire d'amour express : histoire déjà terminée avant d'avoir commencé. J'ai le B-blues tout le temps sur les trottoirs de Kreutzberg. Blues mixé Fun Glitch.

Jazz voulait dire baiser en vieil argot américain. La musique et le sexe ont un destin commun. Baiser des ombres ou baiser des lumières. La jouissance immédiate est décevante : branlette dans l'ombre. Je n'ai pas la capacité d'attendre la lumière des semaines et des mois, le moment de la rencontre avec le sujet du désir. En musique telle note composée doit être jouée sur le premier temps. Toutes autre note sur le premier temps semblera fausse. En amour c'est pareil : le sexe est possible seulement dans certains cas. Pas de jouissance n'importe où. Contradiction permanente entre l'instant du désir et l'instant réel gouverné par le travail et toutes sortes de contraintes. Je doit reporter la satisfaction à plus tard. Pourquoi ailleurs et maintenant ? Mystère. Du coup l'immédiat est le média de la frustration, à moins de vivre dans l'illumination mystique : rêver de Carmen.

La musique, telle que je l'entends résout cette contradiction temporelle. Elle sublime cette dangereuse tension où le ridicule conduit tout droit à la religion. Les catholiques sont spécialistes : la branlette rend sourd et la baise conduit en enfer. Se chatouiller le piston permet de tenir le coup jusqu'à la prochaine baise roborative. Branlette : la perfection au masculin. Une sorte de musique d'attente pour la publicité. Mes moyens se réduisent. Je prends un médicament bêta-bloquant à la suite d'un accident coronarien.

Deux artères bouchées avaient failli me conduire à tombeau ouvert vers les étoiles. Ce foutu médic censé prolonger ma durée de vie parasite mon énergie à bander. Effet secondaire. Je suis devenu radin de mon temps. J'économise chaque sou de mon énergie. Le corps commande la tête : no good, no good. Tête à queue. J'inverse le flux à force de volonté. La tête doit commander le corps pour bander vrai. Bander est la plus belle activité humaine. Bander son énergie dans le sport, les arts ou l'industrie. Bander des tours, des cheminées, des trucs contondants. Erection générale. Bander pour vivre. Bander même sous bêta-bloquant. Bander est l'expression de la joie présente passée ou future. Bander pour le vide de la fente sexy. Le Yin bande pour le Yang. Le Yang bande pour le Yin.

Il faut tenir, retenir encore et encore. Ne pas céder le sperme à l'air ambiant, au vide de l'absence. C'est comme jouer des triples croches sur un tempo lent ou à l'inverse jouer des rondes sur un tempo rapide. Cette retenue à la source me renvoie au problème que je n'ai jamais résolu : comment stocker mon énergie ? Je dépense toujours l'énergie présente dans mon corps. Impossible de la conserver intacte pour l'utiliser plus tard. La jeunesse éternelle n'existe pas. Maintenant le problème devient crucial. Impossible de perdre du temps ni d'en gagner. L'éjaculation est satisfaction ou lessivage. Gagné ou perdu. Début d'une nouvelle boucle d'énergie ou déception du branle-bas de la fin. Retour à la case départ. Bander fini. Bander infini. Bander longtemps longtemps.

Cette tension du désir, cette vibration au bout de la bite s'oublie en travaillant, en mangeant, en voyageant comme touriste, en courant les musées et en se livrant à toutes sortes d'activités possibles et imaginables. En même temps il faut sublimer pour attendre le moment propice, l'amour arrivera plus tard, peut-être jamais. « Mon Moteur 2 Recherches » MM2® : me protège de la tentation de me vider les couilles. Partout dans la ville des montagnes de gâteaux roulés, noix et figues, sandwiches, fromages, saucisses,

frites, boîte de nouilles chinoises, chattes fantastiques, culs cambrés, femme en talons hauts, dentelles moulées, bites au garde à vous, maquillages, seins gonflés, poitrines à tomber raide mort, boucles d'oreilles, tatouages, rouge à lèvre. MM2® protégez-moi de la tentation des images ! Le réel se transforme en image. J'ai faim de sexe. J'ai soif d'amour. Le désir me monte à la tête.

Tomber en syncope : tomber dans les pommes ou au contraire balancer ferme le rythme. Vertige nauséeux ou vertige enthousiaste de la danse. La syncope est l'aspect bandant et sexy de la musique. Se trouver mal ou mâle ? La chose se complique quand on use des deux rôles mâle et femelle. Comment bande-t-on en femelle ? Rôle de femelle masculine ou féminisation du rôle phallique ? Passivité supposée. Activité supposée. Attendre d'être transpercée ou aller à l'assaut de la citadelle féminine. Pénétration mutuelle. Hurlement sauvage.

Essayer de marcher avec des talons hauts pour faire la queue dans les magasins. Je n'ai jamais essayé, j'ai peur du ridicule. J'ai des copines travestis qui le font. Elles avancent dans la rue en équilibre comme sur un fil. C'est périlleux, casse-gueule pour les chevilles. C'est la victoire des baskets sur le politiquement incorrect des deux côtés de la barricade. Etre simultanément à l'Est et à l'Ouest. Ma foutue carcasse a fonctionné à fond jusqu'à maintenant. Mais question bandaison je suis devenu mollo mollo ces derniers mois Je me concentre pour bander dur à la racine ou à la puissance du chiffre désir. Sensation nouvelle et désagréable du corps qui ne répond plus bien. L'accélérateur est cassé. Je suis foudroyé par la sagesse.

Chaque semaine les stades sont remplis de supporters, les autres sont branchés sur les télés allumées dans les bistros partout sur les retransmissions en direct des matches du championnat. Chaque grande ville déplace les supporters par centaines de milliers pour

la communion football. Les femmes sont de la partie et sont aussi excitées que les hommes dans ces jeux de sublimation de la baise. Chanter, crier, être joyeux, prendre un air catastrophé si ton équipe a perdu. A Berlin, on se dit que l'être humain est bon. Les femmes supporters ont des airs d'ange et des regards d'enfant. Il est vrai que les supporters mâles ont le même regard idiot que partout ailleurs. La déflagration bruyante des stades rend la musique de Wagner comparable à une douce berceuse : T * I * R * E * R * un coup franc et B * A * I * S * E * R * l'équipe adverse.

Le lendemain matin, je me réveillais en bandant dur. La journée commençait bien ! Mon hémisphère droit centré sur la musique : essai, très bien ça marche. Mon hémisphère gauche centré sur le langage : essai, très bien ça marche. Retenir la substance à tout prix d'un côté. Lâcher prise de l'autre pour repousser le plus loin possible le moment de l'éjaculation. Je bande de fréquence. Ca veut dire quoi ? Je suis réglé sur les ondes érotiques de la ville. Les gonzesses ne me donnent plus la trique ? Horreur. Mon nouveau Jazz est éloigné du frifri ? Impossible ! Je pense avec mon cerveau mais j'ai conscience de sentir les êtres et les choses avec ma bite. Je suis à moitié macho pour imaginer des chattes à roulettes chez toutes les femmes. Mes lectrices vont m'arracher les yeux. Le Ki est le centre de l'énergie dans les arts martiaux. Le Kiki est le centre de mes pensées. J'rentre dans les désordres. Je ne vais pas mettre le voile mais le slip.
S * L * I * P
Maillot ticket de métro brésilien, string, tanga (hallucination, cache juste le pubis).
Trop de branlette nuit et jour.
Sissy féminisation,
Slow fast food, tout est question d'appétit et de confiance en soi.
Total vaginal, profond, profond plus Clito Clito
Politiquement connecté au central de contrôle Queer Queer :
Dieu en passant...

Bingo Zombie
Bien dansant (Fonk)
Disco Disco
Visqueux Disco
Laisser monter la sève jusqu'à l'hémisphère droit, puis le gauche,
Sexe bicéphale d'un côté, sexe bicéphale de l'autre
S * E * X * e
Retenir longtemps,
Mettre un cockerill au cerveau (sorte de ceinture mentale)
Garder le sperme à court terme et lâcher prise.
Respirer lentement, inspiration, expiration

Le foutre non éjaculé est automatiquement détruit par notre corps au bout de quelques jours. Il est bien inutile de l'économiser, contrairement aux préceptes du Tao. Le corps équilibre la quantité de liquide et génère en permanence la dépense de spermatozoïdes. Rétro-sperme. Pseudo-sperme. Anti-sperme. Néo-sperme. Auto-sperme. Super-sperme. Zoïde-foutre. Pro-sperme. La place où il faut être : dans ma tête. Les filles se retournent sur mon passage. Incroyable, elles ont senti que la résidence du super KLUB est dans ma tête :
c * L * U * b (Hugs and Kisses).
Fuck Medias Press : la seule source d'infos c'est mon Klub. Tout est photographié mille fois par des milliers de gens, filmé et photographié à chaque seconde. J'entends dans ma tête la *Turntable* Symphonie. Tourne-disque. Table tournante. Tournée. Tour Opéra. Plan B. Plan A.

J'ai l'oreille pleine comme un œuf . Je marche sur l'eau des trottoirs. Les basses lointaines sont menaçantes, les aigus douloureux. Coup de fatigue. Mon audition devient floue.
Marcher
Marcher
Marcher

Tenter de revivre les bons moments
Ceux d'hier, de la semaine passée, de l'année passée.
Ceux de l'amour évaporé.
Recommencer sans cesse.

La répétition est souhaitable en musique. Une répétition avec une légère variation pour éviter l'ennui. Mais la répétition dans la vie ? Revivre sans cesse les mêmes trucs par plaisir, par névrose ou comme phénomène para-normal (j'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette histoire mais je ne m'en souviens plus). La poésie a foutu le camp. Je marche, je marche sans but, épuisé et vidé. Mon sperme s'évapore dans la non-action. Gâchis Parmentier comme on dit dans mon pays. Je n'en peux plus. Les flics sont déguisés en civils mais les civils ne sont pas déguisés en flics. Berlin.

Charger ça continue, et puis décharger. Garder ça continue, et puis donner. Remplir ça continue et puis vidanger. Conserver ça continue, et puis éjaculer. Retenir ça continue, et puis envoyer. Concentrer ça continue, et puis exploser. Je suis sur le temps, je marque le temps, puis maintenant je marque une syncope, puis une autre. Va-et-vient rythmique. Danse. Attention le Planning Binaire surveille. Il est aussi identifié sous le nom de Folklore de l'Amour Impossible. La fonction automatique de contrôle se déclenche à tout changement de pression. Le Planning Binaire surveille la dépressurisation d'images en circulation dans mon sang. Le contrôleur Général des Images du Planning Binaire vérifie les probabilités de l'amour par ordinateur. Obligation hygiénique de remettre le programme à zéro. Musique. Signal transitoire (brusque montée et chute du désir). Signal périodique (le désir revient à intervalle régulier). Signal erratique (le désir se manifeste de façon imprévisible). Le Planning Binaire fabrique des contrôleurs du désir et d'autres instruments électro pour équilibrer et différer la pression. Métaphore commerciale du flux tendu : aucun stock disponible à long terme.

Chaque jour j'attendais Carmen. Je n'avais pas de smartphone pour communiquer avec elle, et je ne pouvais pas la joindre par téléphone. On se laissait des messages dans une discrète poubelle de Kreutzberg. Je devais passer chaque soir relever les messages dans la boîte aux lettres dormante, style espions de la guerre froide. Le fameux moteur MM2®, symbole du réseau social nouvelle génération, permet aux inspecteurs informatiques du Folklore de l'Amour Impossible de suivre la progression de la non-action virtuelle. *« Everyday I have the blues »*. Sa présence absence aura encadré mon séjour. Je me sentais moins seul. Nous avons passé une soirée formidable à l'Alexander Platz. Ensemble. Je n'avais rien ressenti de tel pour une femme depuis longtemps. J'étais amoureux d'elle, tout simplement. Nous nous sommes quittés vers minuit. Câlin. Etreinte romantique. Elle m'a serré dans ses bras. Instant éternel. Chaste amour sous les nuages en dessous de la tour de télévision de l'époque soviétique, la « Fernsehturm » qui bande jusqu'à 368 mètres. Elle est partie...

Berlin, octobre 2013

BERLINGOT : LE SON EST UN KONCEPT

« Ah, je vais vous dire pourquoi et comment. »
Lester Bangs <> Psychotic reactions & autres carburateurs flingués

Je plie mon journal. Mes oreilles sifflent. J'arrive en Allemagne. Une pluie battante dégringole sur l'aéroport de Berlin-Tegel à la seconde où je sort de l'avion. A croire que les nuages me poursuivent. Qu'est-ce que je fous là ? Je ne sais pas trop. La semaine passée, j'étais en Bretagne à la crémation de Michel, un ami d'enfance. Trois amis décédés en un mois et demi ! Ils franchissaient le cap des soixante ans, gravement malades. Michel a dit CUT comme Nick dans *Nick's Movie*. Fondu au noir. Fin. Ensuite Gilles, un saxophoniste de NY et Jean-Jacques le contrebassiste de Steve Lacy. Je me sens envahi par la présence invisible de la mort. J'ai les jetons : violente dissonance cognitive.

Je devrais être content de passer une nouvelle semaine à Berlin. Je transporte ma lassitude d'une capitale à l'autre. Ici c'est plus cool. Je fais ce que je dois faire. Je marche. Je mange une glace. Je regarde les passants avec leur canette de bière à la main. En réalité, je ne sais plus où je suis. Je suis complètement à la dérive. Je retourne au désespoir sévère de mon adolescence. Solution pour retrouver la jeunesse. Je suis poursuivi par le sourire de Carmen. J'aurais aimé me balader avec elle. Retrouver l'amour et les jours heureux. Impossible. On ne revient jamais en arrière. Je rumine les vers de Ronsard :

Plus qu'une telle fleur ne dure
que du matin jusqu'au soir

Ligne de métro U-Bahn 7 en travaux. Je pars dans le mauvais sens. Je ne m'en rends compte qu'après cinq ou six stations. Je me précipite sur le quai d'en face pour repartir dans le bon sens mais la rame de métro en travaux ne fait que des allers-retours de trois au quatre stations sur la même voie. J'avais mal compris l'annonce des haut-parleurs allemands. Donc je continue Sud-Est croyant remonter vers l'Ouest. Je me retrouve au terminus proche de l'aéroport de Schönefeld. J'ai mis une heure pour revenir à mon

point de départ : Karl-Marx Straße. Epuisé, je ressors du métro pour boire une autre bière. Je suis toujours à la même place. Je tourne en boucle. Les voyages ne rendent pas heureux. J'aurais été bien n'importe où avec elle. Je me sens mal n'importe où sans elle. Ni Dieu ni Maîtresse.

Je suis venu à l'inauguration de « La Plaque Tournante », nouveau lieu d'exposition à Berlin ouvert par mon ami compositeur Fred Acquaviva. La soirée est très réussie. L'expo est passionnante, le concert intéressant et la foule au rendez-vous. Je résume. L'affiche de DJs Verboten : les deux poings serrés vers le bas prisonniers d'une paire de menottes. Les yeux et les oreilles restent libres malgré la contrainte. L'homme mixe une performance de DJ/VJ abstraite. Exposition de 250 objets créatifs hybrides visuels/sonores concernant l'écriture ou la musique, principalement des vinyles, des CD, des cassettes et des livres créés par une centaine de poètes sonores, musiciens, compositeurs, écrivains et artistes. (Sériels, Post-sériels, Electroniques historique et expérimentale, Ecole de Darmstadt, Concrets, Dadaïstes, Futuristes, Surréalistes, Lettristes, Situationnistes, Minimalistes, Répétitifs, Fluxus, Néo-rocks, Pop, Art Brut, Beats, Actionnistes, Acquavivistes, Indépendantistes non-situables et non-historiques, Dekorativ multi-physique, Transducteurs audio-vibratoires) Impossible de classer Christian Marclay, Mauricio Kagel et György Ligeti. D'ailleurs je déteste les catégories et autres étiquettes. Il n'y en a aucune dans l'exposition. J'essaie d'en rajouter pour étaler ma culture. Ce sont tous des artistes que j'ai aimés à un degré ou un autre. Je suis le seul représentant du monde du jazz et de la free-music, hormis indirectement Brion Gysin. J'étais touché d'être présent au milieu de tous ces artistes.

L'exposition était accompagnée, en prélude, de l'écoute du 78-tours historique : « Ionisation » d'Edgar Varèse et ensuite d'un copieux concert inaugural. Loré Lixenberg chante « Bird »

avec une voix bouleversante. Frédéric Acquaviva, le maître des lieux interprète *Loré Ipsum* pour *dead electronics and voices* et *Musique Cabalistique*, sorte de work in progress. Puis le corps de la soirée avec Phill Niblock (diffusion électronique de drones) et Katherine Liberovskaya vidéo (Un programme assez unilatéral sur MaxMSP-Jitter). La foule a envahi le lieu. C'est fantastique. Les gens débordent de tous côtés. J'avais distribué des paires de protections auditives aux visiteurs situés trop près des puissantes baffles, vu le succès de l'événement. Les jeunes rigolaient, les bouchons d'oreilles ressemblent à des bonbons multicolores. Les musiciens semblent avoir pris ce geste pour un dénigrement de leur musique. Bien sûr ce n'était pas le cas. Il y a une centaine de personnes sur le trottoir, ils vont s'acheter des bières au kiosque à quelques mètres de là. Une visiteuse allemande veut savoir ce que signifient les mots *Plaque Tournante,* je lui dis que c'était du temps des *lokomotivs à vapeur*, dans le sens abstrait un centre qui dirige et oriente. Les murs de l'immeuble vibrent des drones de Niblock : *Unipolar Dance* accompagnant son propre film. Après un set d'une heures et demie, une dernière pièce dont la coda laisse entendre plusieurs minutes de silence, ou plus exactement laisse entendre la rumeur de « la Plaque Tournante ». Le lieu a pris sa propre résonance autonome. Le lieu est devenu musique.

Au début de la soirée était diffusés simultanément « *Musique d'ameublement* » d'Erik Satie et *« She was a visitor »* de Robert Ashley. La première composition est une boucle mélodique (*Carrelage phonique*) de quatre mesures de tempo médium rapide se répétant inlassablement. Le second est une boucle de la phrase « *She was a visitor* » dite par une voix d'homme avec un fond de bruit de rues. La pièce de Satie date de 1917. Il est l'inventeur de la musique répétitive et de la boucle bien avant que les moyens techniques ne le permettent. Il avait usé du solfège de la barre de reprise et du da capo : répéter un million de fois la phrase. Il est le précurseur du sample 75 ans avant son invention réelle.

Je cause quelques minutes avec DJ Verboten, alias Fred, survolté comme un derviche tourneur post-tekno. Pour lui *le son est un Koncept*. J'en reste interdit. Pendant ce temps Phill Niblock balance un énorme drone dans la pièce principale qui se répercute à travers les couloirs et les méandres des multiples pièces. La « La Plaque Tournante » est une sorte de Hub, plateforme de correspondance sonore. L'endroit est conçu pour réfléchir, amplifier et réverbérer les idées des visiteurs : *create or donate.* Voici ma réflexion : je divise arbitrairement la musique en deux fonctions sonores, *koncept* et *aktion*. Un drone est un *koncept*. Un chorus joué sur un mode dont la tonique génère un drone est une *aktion*. Je pense à la dernière période de John Coltrane à la fois *koncept* et *aktion*.

Le drone est une fraction sans fin de temps abstrait vu et entendu de l'intérieur du concept. Le chorus est un temps rythmique comparable à la respiration humaine. Le drone est physique. Le chorus est mental. Le drone est expérimental. Le chorus est émotionnel et tendancieux. J'assume les contradictions. Cette tension est mon énergie créative. Carrefour de l'ancienne avant-garde occidentale et des anciennes musiques orientales. Ces différences recoupent la manière de procéder : les compositeurs élektro-akoustique et les DJs diffusent des enregistrements. La musique est préfabriquée, à peine modifiée en temps réel. Le compositeur ou le DJ est pénétré par son ego gelé. Pré-enregistré. Il appuie sur le bouton « Play » et c'est parti. Réchauffement. Le chorus, comme la musique dite classique doit être intégralement joué(e) en temps réel. Le chorus s'écroule comme un château de cartes s'il est mal joué. Le chorus dépend de l'improvisation et du risque pris dans l'instant. Le chorus est la manifestation éclatante de l'ego, de la joie de vivre et des connaissances musicales de l'instrumentiste.

Le sampling est une sorte d'intermédiaire (inter-média) entre drone et chorus. Une répétition en boucle. Une courbure du temps. La répétition du même instant sonore crée une composition tout à fait

différente de l'échantillon de départ. Le sampling est une invention récente qui date du début des années 80, d'abord Fairlight et E-Mu puis AKAI avec son échantillonneur monophonique S612, très abordable. Je me souviens de son look étrange avec des fentes obliques sur le rack pour glisser des disquettes d'un format oublié. A l'époque j'avais une machine devenue mythique : la SP1200 fabriquée par les Californiens de E-mu. Sur la boîte d'emballage en carton était imprimé : *« this is magic ! »*.

Bien sûr le sampling au sens large date du tout début de la musique concrète, juste après la seconde guerre mondiale, au moment où l'invention du magnétophone est libérée du secret militaire nazi. Les divers *Groupes de Recherches Musicaux* trafiquent des bouts de bande magnétique. Il y avait eu le Mellotron dans la pop des années 70 et l'utilisation massive d'échos très longs dans le dub jamaïcain. La culture du sampling est apparue en parallèle au développement des micro-ordinateurs même si pendant vingt ans le sampling proprement dit n'était effectif qu'avec de grosses machines dédiées. Maintenant le sampling est généralisé, on ne sais plus où commence le « live » et où se termine l'enregistrement numérique. J'en bave de rage. Je postillonne le mot sampling sur l'écran de mon ordinateur. J'entends une horloge qui marque les secondes *« Fuck, fuck, fuck, fuck... »*. Berlin est la ville des champions du sample. La nouvelle vague de l'informatique musicale apparue vers l'an 2000 a été créée par des sociétés berlinoises : Ableton et Native Instrument. Ces sociétés ont largement dépassé les Californiens (qui ont fait faillite) et les Japonnais (qui vendent de tout). Ces sociétés berlinoises ont conquis le monde par leur solutions logicielles de sampling hautement sophistiquées. L'enregistrement et le sampling sont devenus les deux faces d'une même médaille : le temps différé transformé en objet réel ou virtuel.

Ici la peste « boum-boum » a contaminé la ville. Une maladie para-techno appauvrie en délire. Il ne reste que dalle. Juste le pied

(boum) et la charley (tssssik). Pour Kraftwerk c'était : « Boum Tchak ». On parle de pied dans le jargon des musiciens pour signifier la métaphore de la grosse caisse. Peu de syncopes. Il ne reste qu'un martèlement bien moins intéressant qu'une machine analogique parce que tout est « quantifié » par l'ordinateur à la croche ou la double croche. Tout est standardisé sans l'infime erreur d'une mécanique de machine industrielle ou de « lokomotiv » qui tournaient toujours un peu décentrées sur elle-même. La roue à peine voilée créait une légère irrégularité rythmique qui réjouissait Luigi Russolo, auteur de « *l'Art des Bruits* ».

J'avais l'intention d'enregistrer mon solo de saxophone à *East Side Gallery* sur les bords du fleuve à la place de l'ancien *Berliner Mauer*. Je n'avais pas amené ma bonnette anti-vent, cette capsule de mousse synthétique. Un petit vent agréable a disqualifié mon éventuel enregistrement. Je n'ai même pas sorti mon cloud de son étui, ça n'aurait servi à rien. Finalement le lieu d'enregistrement ne contribue que de façon anecdotique à la réussite de la musique. Ce n'est pas un lieu plus ou moins fétiche comme East Side Gallery ou La Plaque Tournante qui contribue à l'inspiration. Le fait d'enregistrer et de vivre à Berlin quelques jours m'a largement suffi. J'étais bien dans mon appartement. Je ne dérangeais ni n'étais dérangé par personne. Je n'avais pas à trimballer tout mon barda dans les rues. A l'époque des grands studios, dans les décennies passées, les musiciens étaient dépendants de l'instant suprême, irremplaçable et traumatisant de l'enregistrement. Malade ou déconcentré, il fallait quand même y aller. La date fatidique était arrêtée depuis longtemps. Maintenant, avec les studios personnels, on peut faire autant de prises que l'on veut et s'organiser pour saisir l'inspiration au vol. Mon secret, contrairement à d'autres, est que je ne monte jamais mes prises. Je choisis celle qui me semble la plus inspirée et la conserve telle quelle « *One Shot* ». Peut-être est-ce motivé par la paresse mais dans le cas contraire on tombe dans une forme masquée de sampling ou le perfectionnisme conduit à la

folie. J'ai fait trois prises à Berlin et je ne sais laquelle choisir, elles sont toutes bonnes. Un résultat « parfait » est moins intéressant à écouter car l'auditeur ne peut déceler l'altérité et la fragilité des sentiments.

Fétiche du support. Mon solo de 14 minutes enregistré ici est une vidéo musique. La musique est liée à la vidéo qui est censée la générer et l'illustrer. Cette pièce est simplement une improvisation dont les contours sont tracés par la vidéo. L'image est à la fois esthétique et fonctionnelle. A la fois clip visuel et partition graphique. Le mode est celui de *Yaman* d'Inde du Nord, la gamme majeure avec une quarte augmentée à la place de la quarte juste. Le Tampura donne la fonction de drone. Il est sous-entendu dans ma pièce. Au départ il y avait tout un attirail d'électronique, de sample et de drones. Je les ai tous supprimés pour ne garder que le saxo alto et la vidéo.

↓
↓
↓

Ne cliquez pas ici mais copiez l'adresse dans votre navigateur :
www.etiennebru.net
et suivez le lien : *etienne brunet video saxo* sur l'onglet YouTube

↑
↑
↑

Fin de l'intermède. Comment matérialiser l'idée abstraite de musique ? Accrocher des pochettes de vinyles trente centimètres au mur comme des œuvres d'art. Emballages, cédé, package, images, cassettes, étui, boîtes, photos, dessins, peintures, vidéos, clips, films, visuels pour internet, affiches, prospectus, flyers. Toutes les possibilités de visualiser la musique sont intéressantes y compris l'écriture et le solfège. Visualiser la musique est un problème essentiel pour les musiciens. J'aime la vidéo pour cette expérience.

Beaucoup de peuples se séparent. Les frères veulent devenir indépendant. Les Allemands se sont réunifiés malgré tous les conflits possibles et imaginables. Berlin est la ville où les gens aiment être seuls. Les femmes comme les hommes donnent ce sentiment. J'habite près du quartier homo de Schöneberg. Les bistros ont l'air très calme. J'ai l'impression que les gens sont contents d'être seuls en société. Partout des groupes de gens seuls. Ils ont l'air de se balader en compagnie de leur double, peinard. Ils se soignent et se réservent en solo une table dans les bons restaurants du quartier. Ils téléphonent moins qu'ailleurs et ne donnent pas cette sensation de folie des Parisiens qui causent à leur portable. Finalement je me sens presque bien. Seul à Berlin. J'ai encore raté le bus pour l'enfer. Une passante est tatouée de *« la lettre à Elise »* sur le sein gauche. Fond de teint pâle sous le soleil, peau blanche mate, rouge à lèvres éclatant. Elle est jalouse de sa solitude. La *« Straße der Einsamkeit* » (rue de la solitude) n'existe pas dans ce quartier. Il y avait les sympathisants komunistes, maintenant il reste les apprentis kapitalistes.

Il fait chaud et froid ici. Je passe du bonheur au désespoir et vice-versa. J'ai 60 ans. Je dois m'habituer à une solitude « radikale ». Je dois trouver une sorte de sagesse, arrêter de m'agiter en tous sens. Ne pas chercher tout le temps le sexe, l'amour et la compagnie des autres. Je me consume dans le feu de mon enfer personnel puis je renais tel le « *Fénix* » album de Gato Barbieri. Je me noie dans le déluge de ma bêtise. Bad Boy et Bad-Moizelle. Queer rime avec Beer. Je surnage. Je flotte et je me retrouve sur le plancher des vaches. Je vais faire le cochon dans une boîte bisexuelle marrante *« Share the shame »*. Je me roule dans la fange. Bite bandante dans une chaussure à talon aiguille. Je décharge dans l'orgasme le plus crade. Les endomorphines créées communiquent à mes neurotransmetteurs l'ordre d'effacer mon stress. Je retrouve ma bonne humeur. Gourmandise sexe. Ecran, frites, kebab, *screens*. Kif-kif bourricot, germano-spaghetti, Volkswagen, Walkyrie.

Tatouage à Berlin. A tâtons dans la nuit des teutons. Je mange sans horaire. Je bois trop de bière. Je me sens presque chez moi en même temps je suis mécontent. Mentalement c'est un désastre dans ma petite tête. J'avais rendez-vous avec la danseuse Nova Isadora et sa copine. Je l'admire beaucoup. Elle est créative. Elle connaît la danse classique de l'Inde. Elle devrait être une partenaire idéale vis-à-vis de la musique que j'essaie de produire. Je lui propose à nouveau une collaboration artistique, elle me répond : « *J'ai arrêté la danse* ». Elle était venue m'écouter avec une poignée d'amis et de connaissances à mon concert berlinois. Il y avait seulement une vingtaine d'auditeurs à tout casser. Je ne m'en suis toujours pas remis. Elles m'ont invité ce soir à un finissage dans une galerie de Kreutzberg. Peu de monde. Ennui distingué. Elles ont trop chaud. Elles sont fatiguées et vont rentrer dare-dare chez elles après la danse de la guêpe berlinoise. La guêpe se colle à mon interlocutrice. Je cause dans un anglais de plus en plus nul. Elle se met à sautiller en tous sens. Elle éloigne la guêpe avec de grands gestes. La guêpe vient zinzinuler dans les cheveux de l'autre fille qui se met à sauter en l'air en poussant des cris. Elle se débarrasse de la guêpe qui se jette sur moi. Je la tue par un grand coup avec le prospectus de la galerie en déclarant que je ne respecte pas la vie animale. Je ne suis pas zen. Les deux filles me regardent de travers. Bye-bye. Elles m'ont planté là. Le lendemain, toujours à Kreutzberg je me fais piquer par une guêpe. Première classe. Seconde main. La danse de la guêpe.

Je me suis égaré en allant à la soirée du vingtième anniversaire de Rumpsti-Pumsti, un magasin de disques d'avant-garde « Am Treptower Park », à la lisière d'un gigantesque parc berlinois. J'ai demandé mon chemin à une femme aux cheveux rouges, accompagnée de sa fille. Elle m'indique la direction. On bavarde un peu. Elle est saxophoniste. Elle a transformé son prénom, Sandra en San Ra en hommage au grand jazzman afro-américain. On se donne rendez-vous le lendemain, ici même dans ce parc pour faire

une jam. C'était mon avant-dernier jour à Berlin. Elle joue très bien du ténor. Elle a un souffle puissant. Elle joue à fond. Elle est sympa. Nous nous sommes bien entendus. C'était cool : *Saxo Activ Jam*. Des gens s'allongeaient dans l'herbe pour nous écouter. San Ra a appris la musique à coups de trique dans l'ancienne Allemagne de l'Est. C'était travail, travail et encore travail. Elle est professeur dans une école où elle apprend aux gens à se désinhiber grâce à la musique. Elle joue toute la famille des saxophones du soprano au baryton. Ensuite elle a rejoint son mari.

Le vrai problème c'est d'être connu ou pas. Non dans le sens de Warhol, de la célébrité pour le plaisir de la célébrité, mais d'être connu pour être reconnu comme artiste. Le problème est de faire venir du monde quand je joue pour un événement, un concert, une performance. Tirer le bon fil de la réputation. Avoir et entretenir des réseaux. Je n'ai jamais su faire... Dès qu'on me donne un numéro de téléphone, je le perds. Si je l'ai conservé, je ne sais plus qui est qui. J'ai toujours brouillé mon image. Je suis anonyme et inexistant dans le monde des artistes en vue. La plupart des gens que j'ai connus et aimés : je les ai oubliés. La plupart des villes et pays que j'ai visités : je les ai oubliés. J'ai même oublié la langue espagnole que je parlais couramment quand j'étais jeune. La plupart des livres, des films et des musiques que j'ai lus, vus, entendus : je les ai oubliés. C'est mon âge avancé conjugué à une manière de penser brouillonne. A force d'aller toujours de l'avant et d'effacer le passé, j'ai fini par tourner en boucle comme une vieille chambre d'écho à bande analogique Rolland «Space Echo ». Chaque nouveau rebond effaçait le précédent comme les vagues de la mer qui se succèdent sans fin. « *Non, je ne regrette rien* ».

Avec l'arrivée de la vieillesse les performances sont en chute libre. Le corps vieillissant ne séduit plus personne, c'est bien normal. Je n'en suis pas encore arrivé là, mais je doit m'y préparer. J'imaginais qu'avec l'âge les besoins sexuels s'estomperaient. C'est l'inverse :

ils tournent à l'obsession. Je suis déchiré. Je confonds *Jazz* et *Jizz*. Mon processus de sublimation est bloqué. Je rentre en titubant. Choper des filles : telle est la question. Un problème idiot passé 60 ans. Les décennies avancent et je reste avec mes problèmes idiots. Je regarde des photos de ma jeunesse : j'étais beau ! Maintenant les gens me donnent 50 alors que j'ai 60. J'ai un court répit. Mais toujours avec les mêmes problèmes idiots. Je n'ai toujours pas compris comment choper le public. Idiot. Et j'ai toujours les mêmes problèmes idiots : comment sortir de l'erreur métaphysique numéro 40434567890098765432345678765434567. Blitz-Oktet. Gretchen Carmen. Tatouage intégral.
Berlin, août 2014

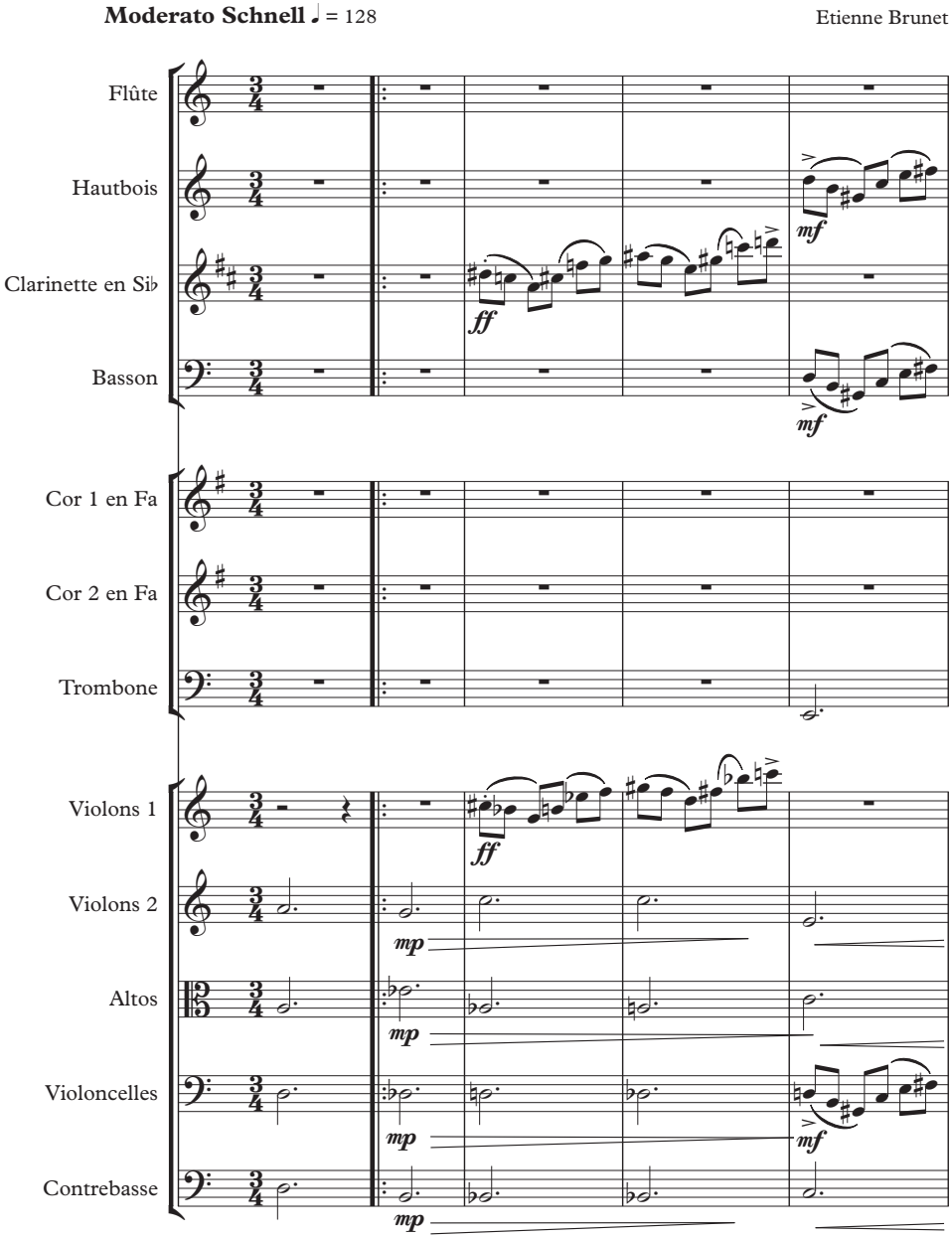
pour Fred Acquaviva

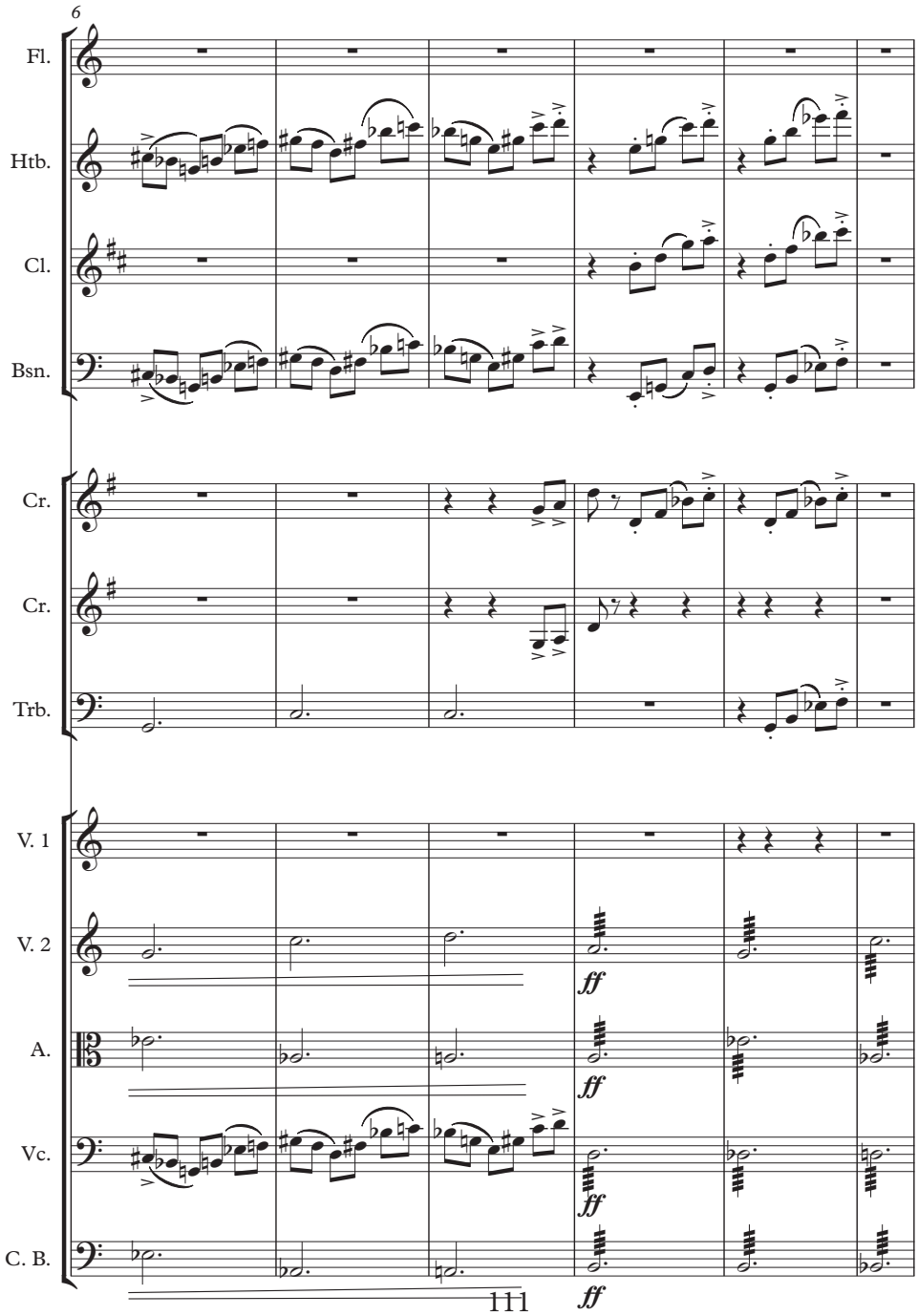
PARTITIONS DU TERRITOIRE SONORE

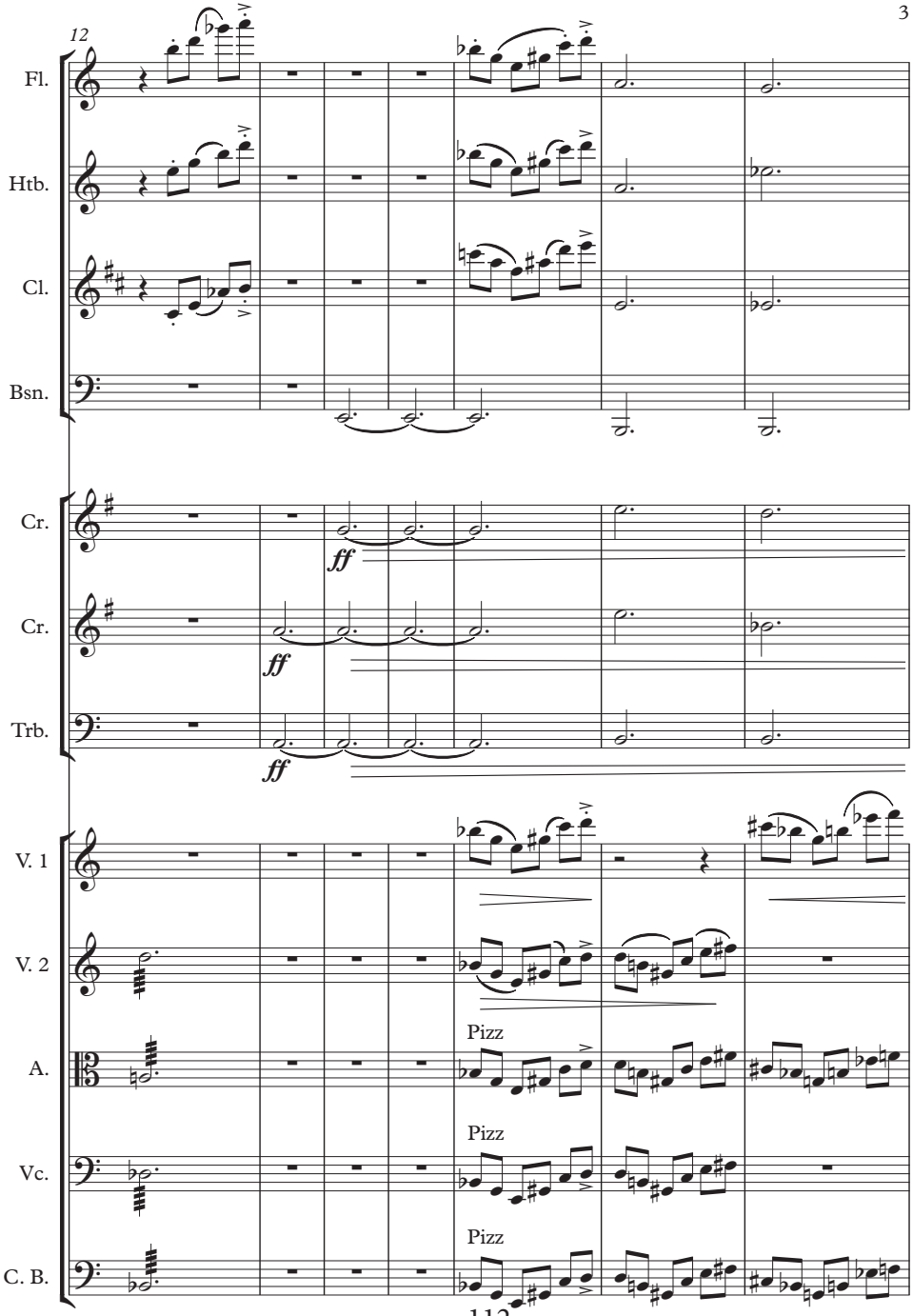
« ...la tonique est l'élément dominant
et la dominante l'élément dominé. »
« La quinte cette parvenue accède au rang de fondamentale,
c'est la décadence. »
Arnold Schoenberg <> Traité d'Harmonie

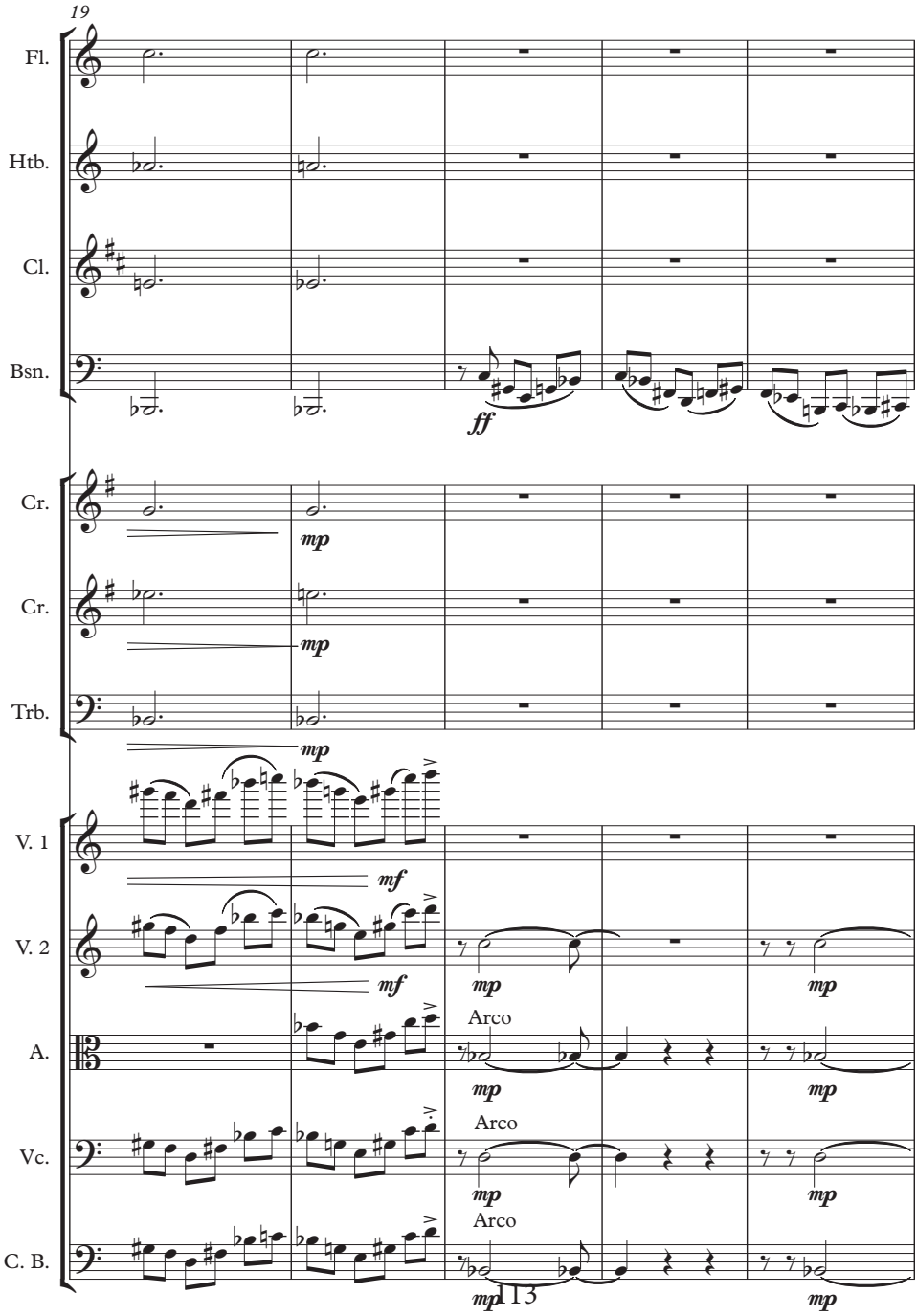
EMIKO ICE DREAM

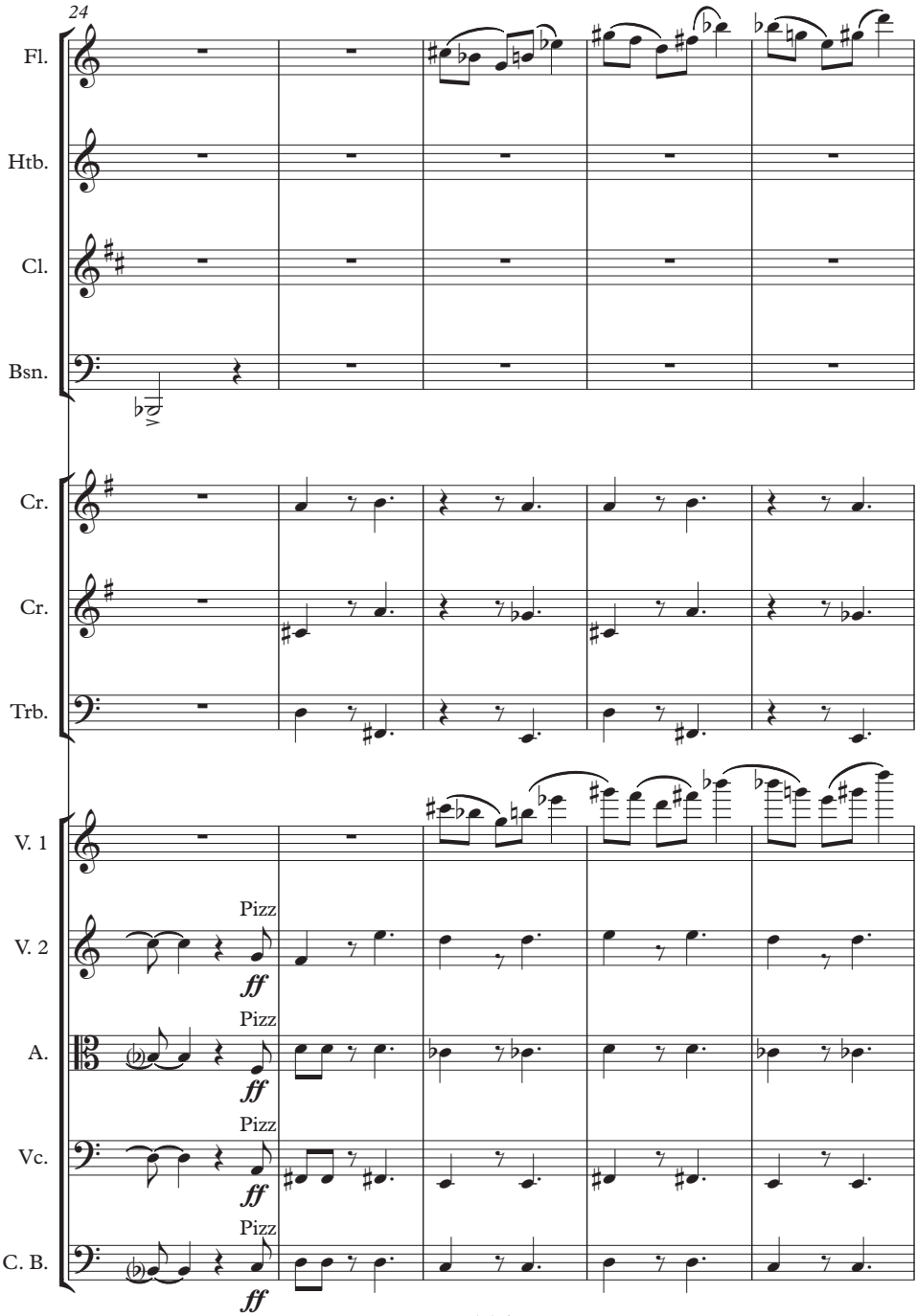
L'amour d'Emiko fond comme neige au soleil

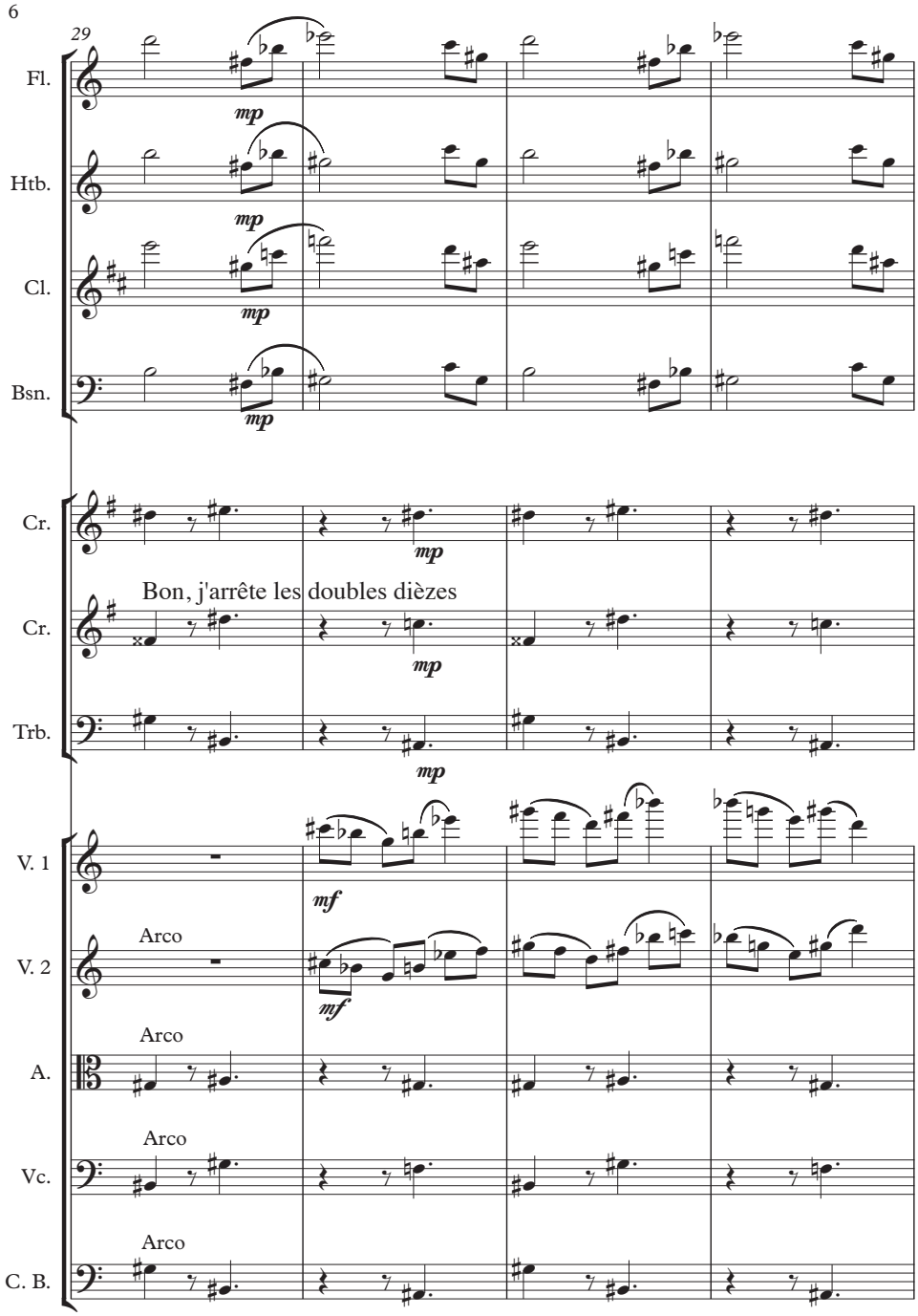


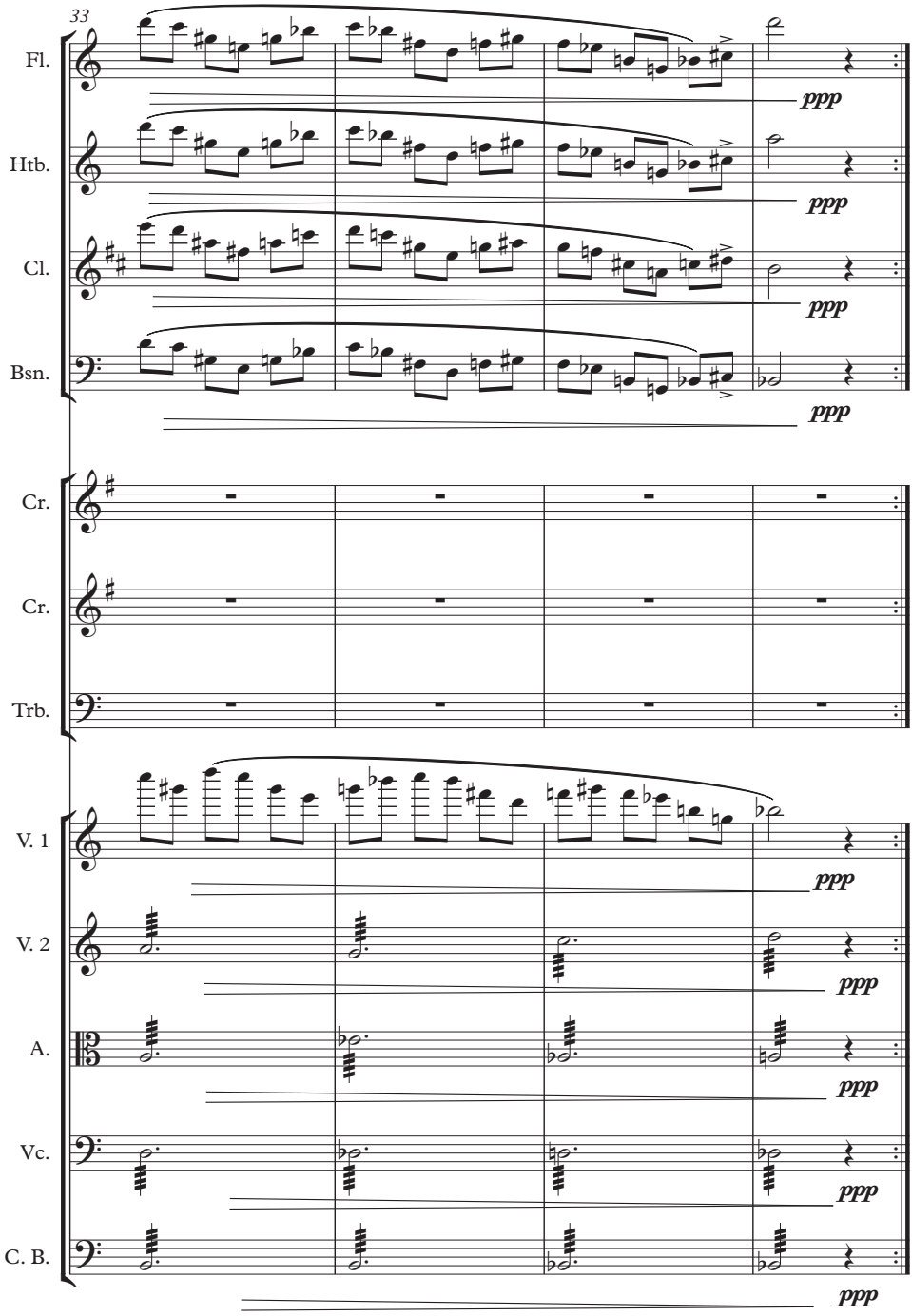

6
Fl.
Htb.
Cl.
Bsn.
Cr.
Cr.
Trb.
V. 1
V. 2
A.
Vc.
C. B.
ff
ff
ff
ff


12
Fl.
Htb.
Cl.
Bsn.
Cr.
ff
Cr.
ff
Trb.
ff
V. 1
V. 2
A.
Pizz
Vc.
Pizz
C. B.
Pizz


19
Fl.
Htb.
Cl.
Bsn.
ff
Cr.
mp
Cr.
mp
Trb.
mp
V. 1
mf
V. 2
mf
mp
mp
A.
Arco
mp
mp
Vc.
Arco
mp
mp
C. B.
Arco
mp
mp


24
Fl.
Htb.
Cl.
Bsn.
Cr.
Cr.
Trb.
V. 1
V. 2
Pizz
ff
A.
Pizz
ff
Vc.
Pizz
ff
C. B.
Pizz
ff


29
Fl.
mp
Htb.
mp
Cl.
mp
Bsn.
mp
Cr.
mp
Bon, j'arrête les doubles dièzes
Cr.
mp
Trb.
mp
V. 1
mf
Arco
V. 2
mf
Arco
A.
Arco
Vc.
Arco
C. B.


33
Fl.
Htb.
Cl.
Bsn.
Cr.
Cr.
Trb.
V. 1
V. 2
A.
Vc.
C. B.
ppp

QUATRE trente trois

trente-trois

John Cage
(arrangement Etienne Charlie Brunet)

Maestoso ♪ = 65

Bruiteur

40 secondes et 58823529411765 parties d'une seconde

Ad libitum con spirito

7

Bruiteur

Vib

Mar

8

Bruiteur

une minute et 19 secondes : total 2 minutes

Top chrono 4’33’’ le jeu est fini :
avez-vous perdu ou gagné ?

Valse ♩ = 130

9

Bruiteur

Bruiteur

LUMIÈRE FILANTE

vidéo musique avec la lumière monochrome d'un seul mode diatonique : Re - Mi - Fa# - Sol - La - Si - Do#
vibrations avec vibrato sans modulation

Etienne Brunet

Allegretto + vibrations + vidéo = 132

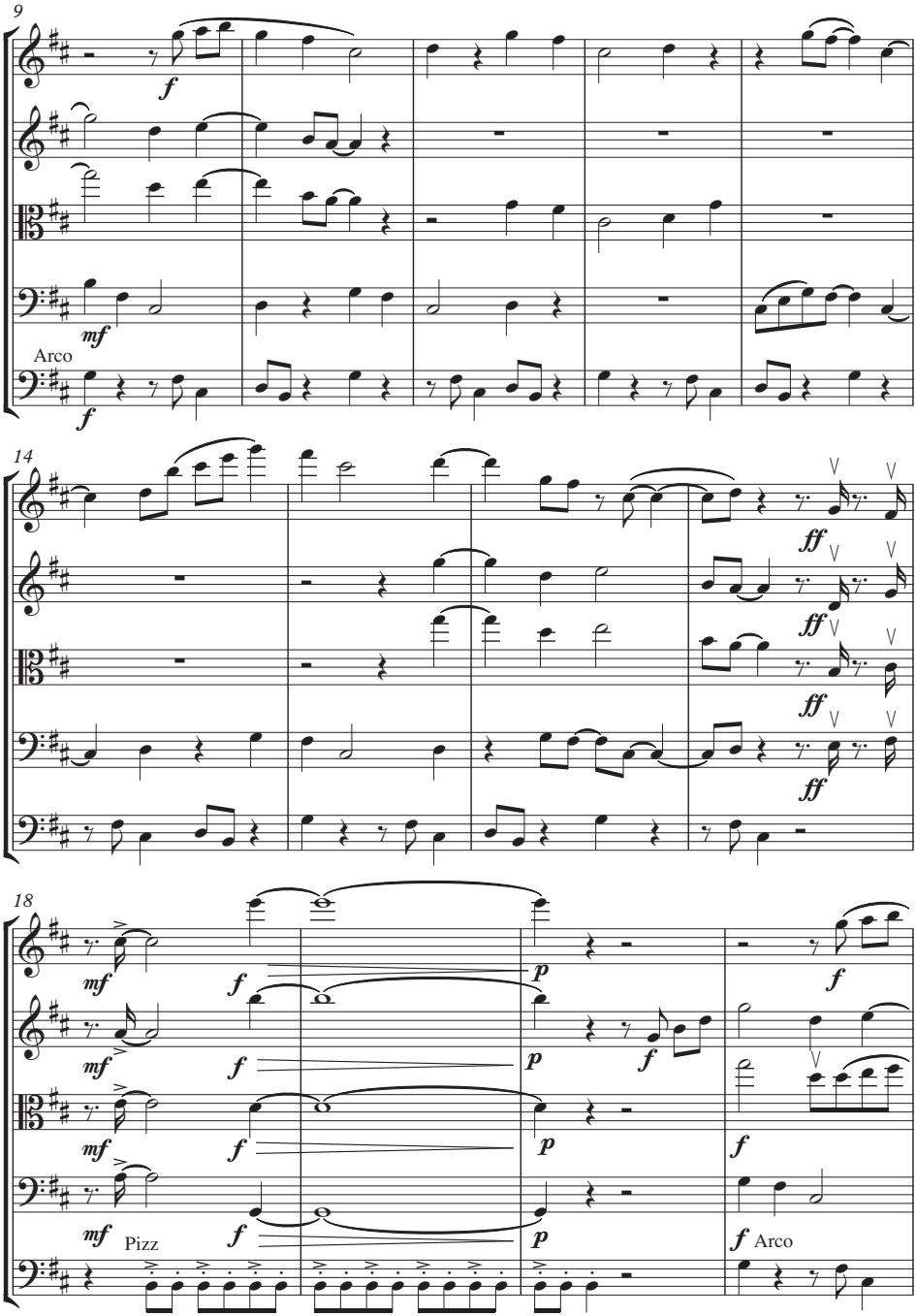
Violons I
Violons II
Altos
Violoncelles
Contrebasses

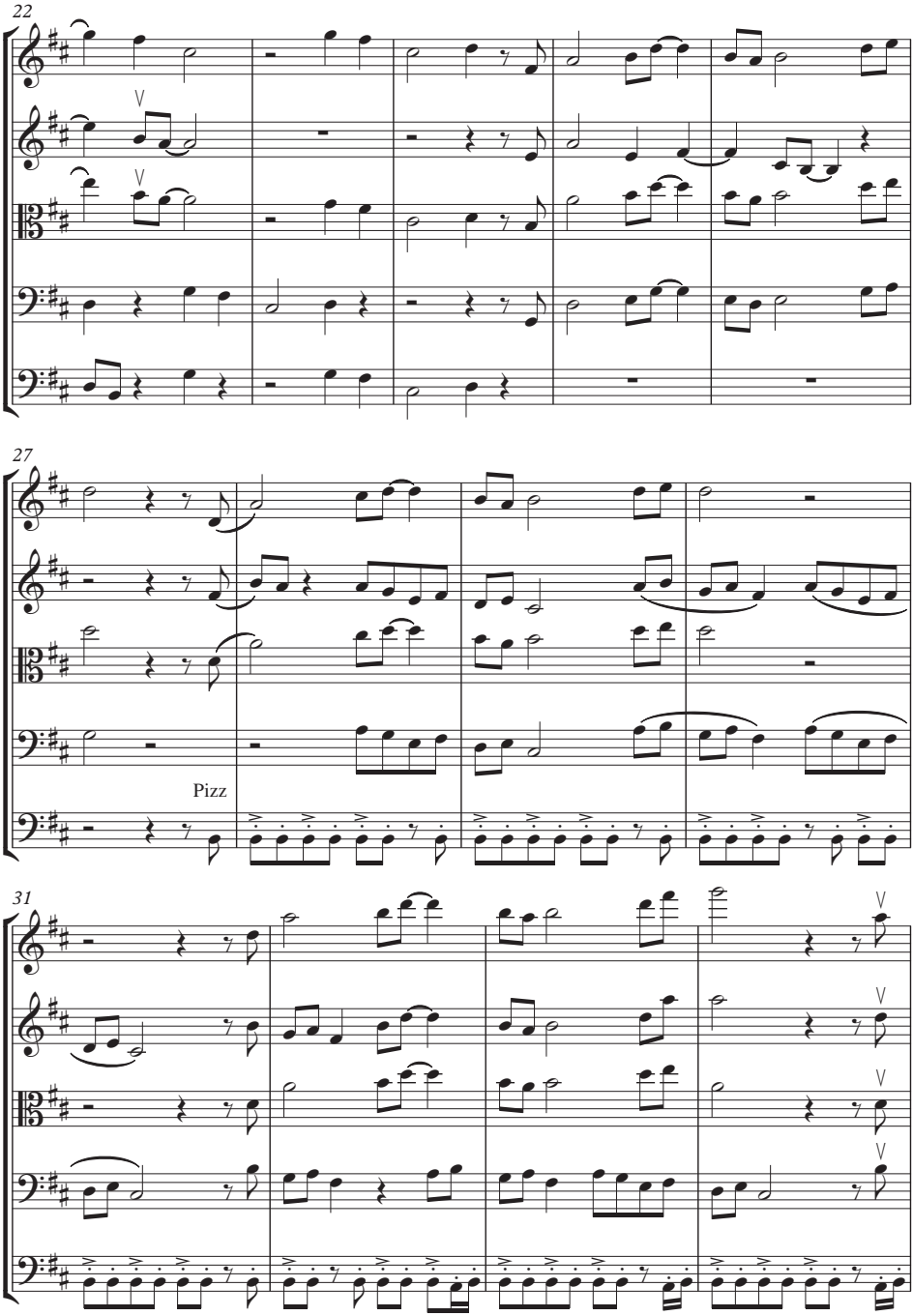
copiez dans votre navigateur l'adresse : *www.etiennebru.net*
et suivez le lien *Lumière Filante* sur l'onglet *YouTube*

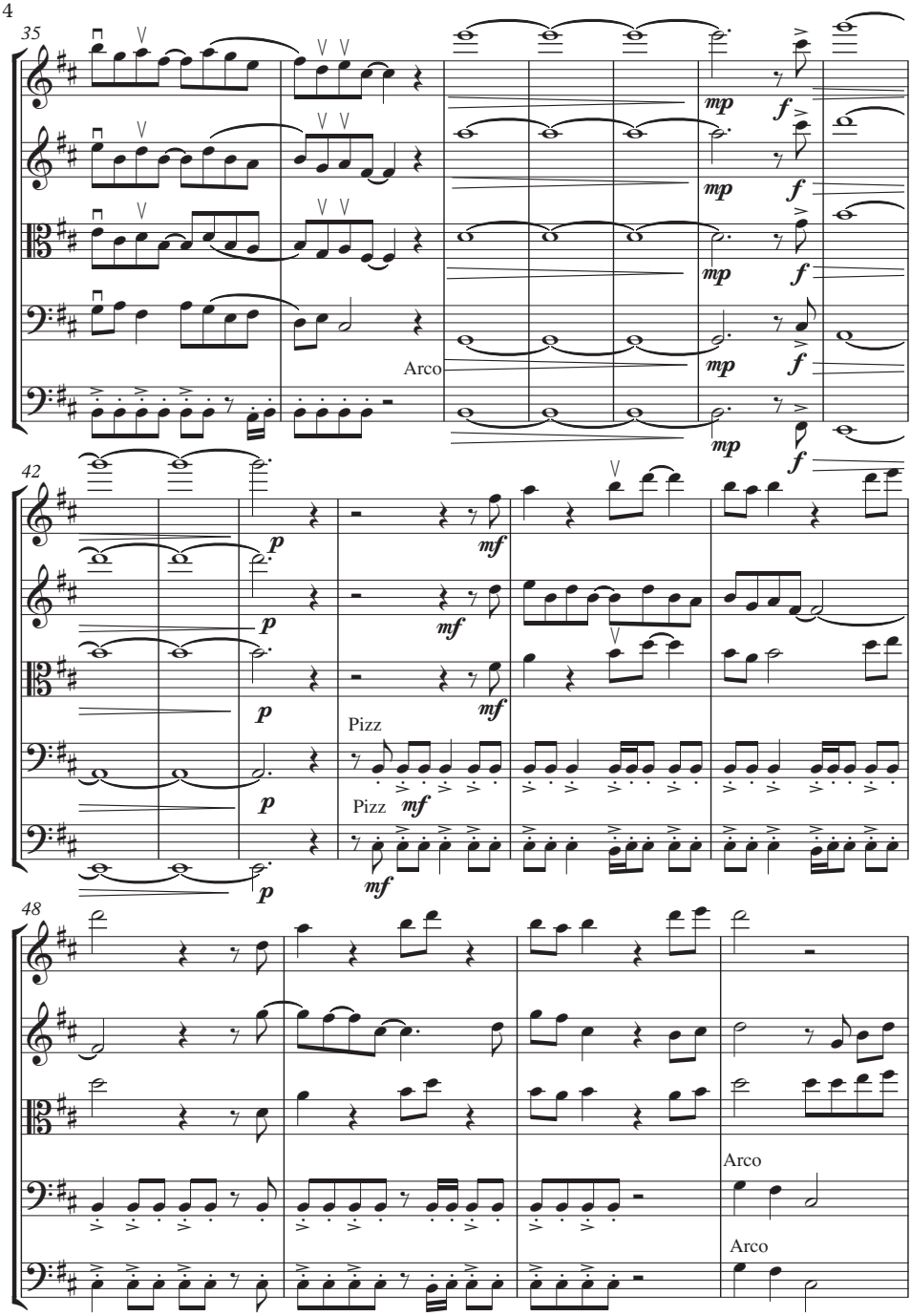
5

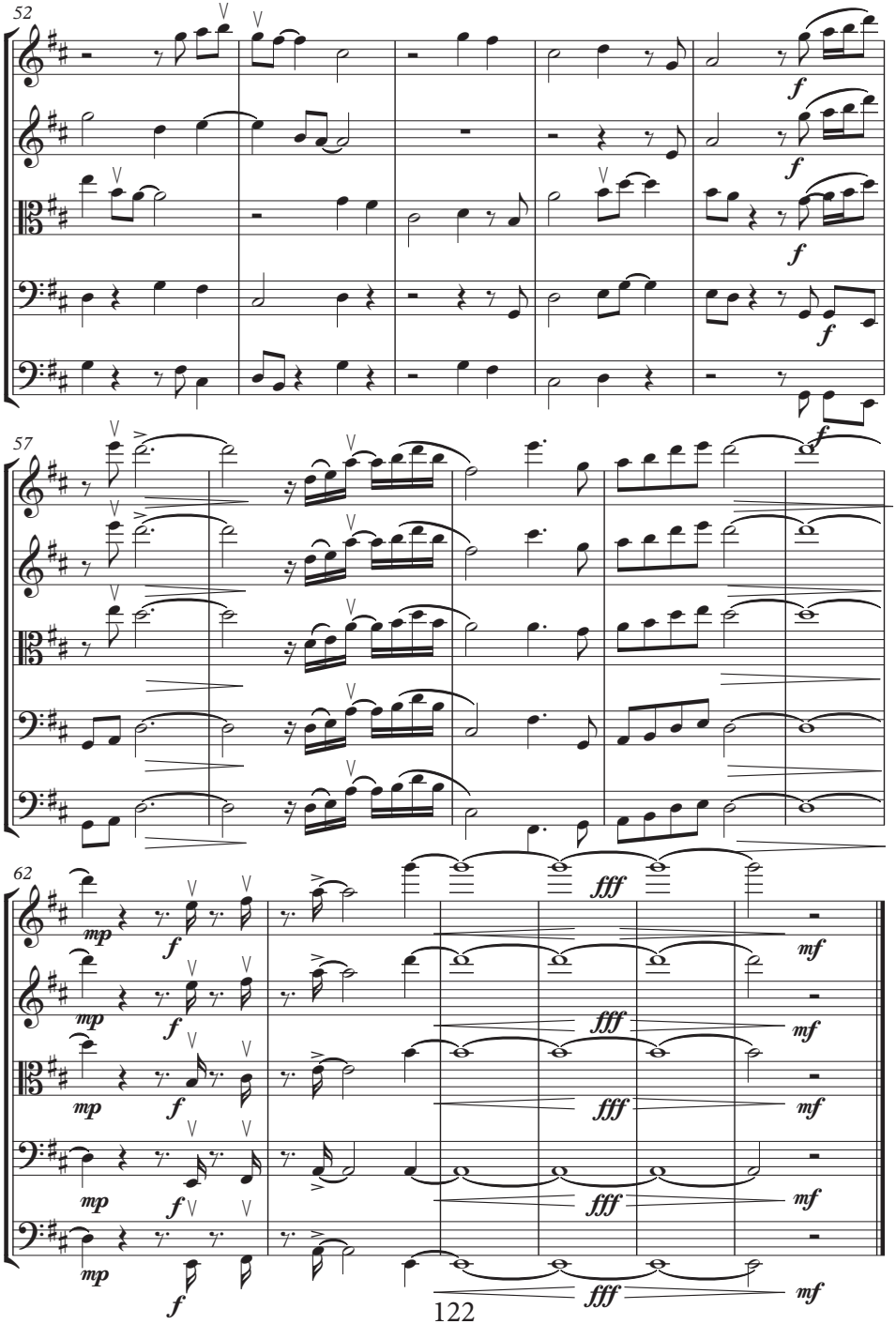
ff *mf* *p* *f* pizz.

© Editions Longue Traîne Roll


9
f
mf
Arco
f
14
ff
ff
ff
ff
18
mf
f
p
f
mf
f
p
f
mf
f
p
f
mf
Pizz
f
p
f
Arco


22
27
Pizz
31


35
mp
f
Arco
42
p
mf
Pizz
48
Arco


52
f
f
f
f
f
57
62
mp
f
fff
mf

REMIX

« …la musique n'est jamais ou bien comique, ou bien tragique, elle est toujours à la fois comique et tragique. Elle pleure et elle rit en même temps. Et c'est justement en cela que consiste la grandeur de la musique, c'est l'unique invention humaine qui permette d'associer des choses qui s'excluent mutuellement dans la vie normale. »
Daniel Barenboim <> La musique est un tout.

On ne trouve nulle part l'équivalent de la perfection du contrepoint et de l'harmonie de Jean-Sébastien Bach, apothéose musicale hallucinante de l'idée de Dieu occidentale à l'usage des humains sous la voûte céleste. Une idée de Dieu tellement parfaite qu'elle conduit à l'athéisme. Une harmonie tellement géniale qu'elle est toujours utilisée dans le jazz actuel. La musique arabe millénaire est, à l'instar de la musique occidentale, d'une extraordinaire sophistication avec ses quarts de tons et ses modes complexes. Les crétins extrémistes réécrivent l'histoire de l'Islam et prétendent que leur religion interdit la musique. « *Mais si certains Hadîth de Mahomet réprouvent en effet le chant et les musiciens comme étant inspirés par Satan, d'autres témoignent de l'admiration que le Prophète avait pour certains chanteurs, surtout quand ils exaltaient l'Islam*. » Simon Jargy La musique arabe. Une religion sans musique n'a pas d'avenir.

Tous les grands musiciens africains contemporains, à l'instar de Toumani Diabaté, se réclament de l'Islam mais jouent une musique profane. La tentative de Toumani d'utiliser deux vers du Coran dans Tapha Niang, extrait de son génial album Symetric Orchestra, a quelque chose de subversif. J'ai écouté ce disque, un verre de vin à la main, une bonne centaine de fois sans comprendre le sens des paroles en wolof. D'après Wikipedia « *La chanson Tapha Niang de Toumani Diabaté fait partie de la bande originale du jeu vidéo onirique au succès mondial LittleBigPlanet sorti en 2008. A la suite d'un début de polémique à propos de l'utilisation de vers du Coran dans les paroles de la chanson (le mélange musique et textes sacrés serait considéré comme offensant par la religion musulmane), Sony Computer Entertainment, afin de ménager les susceptibilités, choisit de faire figurer une version instrumentale de Tapha Niang dans l'édition finale du jeu*. »

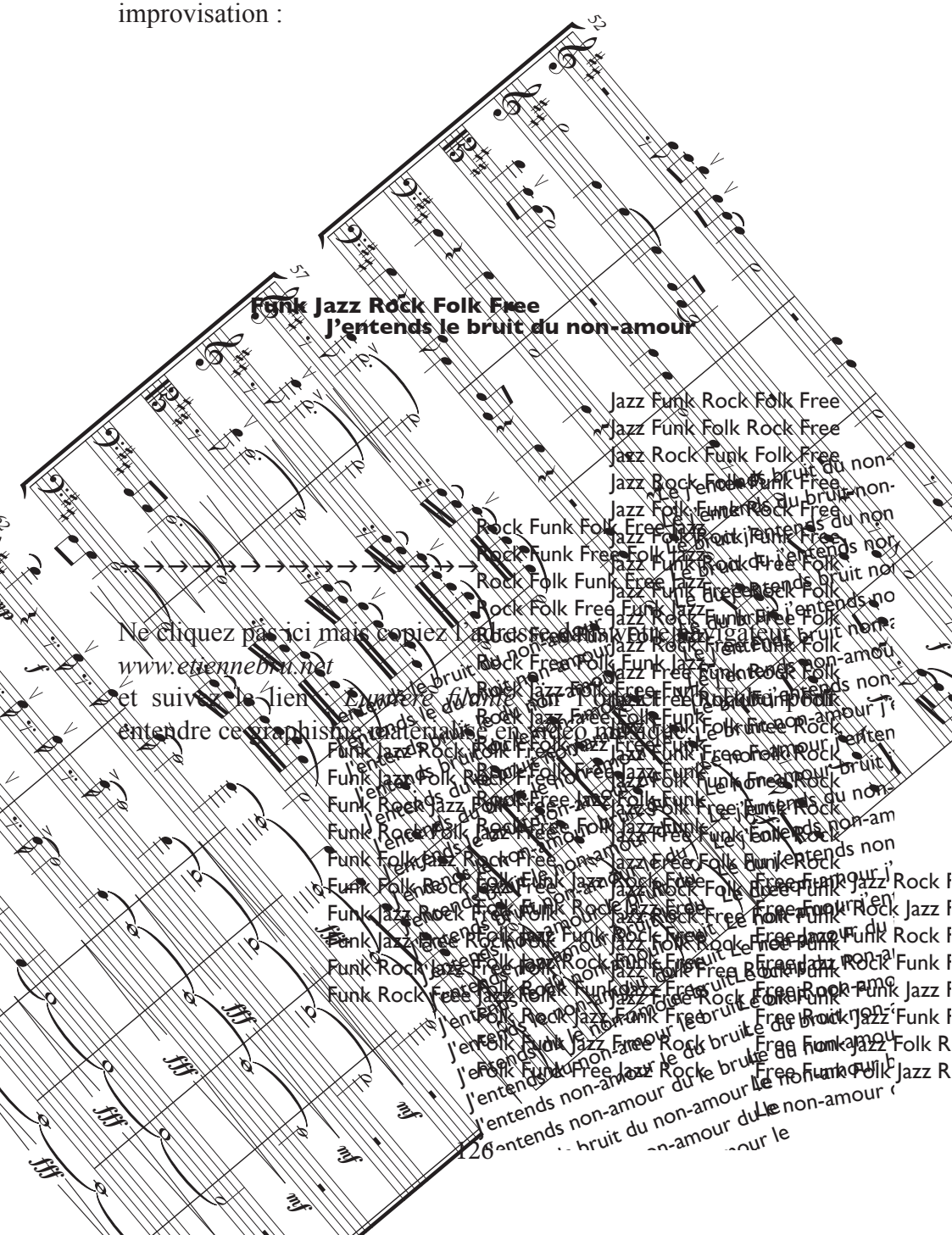
Pour résumer la situation du point de vue d'un extrémiste partisan du Jihad : un mec qui chante Dieu accompagné par un orchestre est un mécréant. Pourtant l'appel du muezzin aux cinq prières

quotidiennes est chanté. La cantillation coranique est une sorte de mélodie a cappella sur un mode musulman utilisant cinq ou six notes avec force mélismes et arabesques. Je me souviens avoir écouté plusieurs fois le Coran en lieu et place de l'habituelle radio bruyante dans des taxis parisiens nocturnes. Je trouvais ce minimalisme sonore intéressant comme une muzak spirituelle. Maintenant, avec la guerre invisible, le client appellerait d'emblée les flics. Ambiance bizarre et glauque. Chaque jour à Paris, dans le métro, des alertes à la bombe coupent des tronçons de ligne et rallongent de beaucoup les trajets déjà longs et pénibles de la plupart des gens.

J'étais à Essaouira (Maroc) la semaine de l'attentat contre *Charlie Hebdo* et l'*Hyper Casher.* Probablement à l'heure exacte du premier attentat, j'écoutais un disque de Toumani Diabate dans une échoppe de disques chez *Gnawas Disco*. Presque tous les disques sont des pirates, le son à fond dans la ruelle de la Medina plus la télé qui diffusait des images de la Mecque en direct ou en différé. On voit des milliers de pèlerins qui tournent comme stationnés sur un immense tapis roulant autour d'une monumentale boîte noire, *la Kaaba*, cube vide d'objet sans allégorie. Ils tournent paisiblement sur l'image télévisée, représentation impie de la réalité qui perdra les extrémistes du Jihad dans peu de temps. La télévision-Internet est le stade suprême de l'iconographie chrétienne et occidentale, le bras armé de la mystique de la « *Société du spectacle* ». J'ai pensé quand j'ai pris connaissance de l'attentat, une demi-journée en retard sur l'info mondiale : nous sommes fichus. La guerre idéologique néo-religieuse remplace la guerre des pauvres contre les riches. Heureusement, la musique est un signe de reconnaissance et même un vecteur de réconciliations : multiples religions, multiples diapasons. Interconnexions non monothéistes. Remix de la mondialisation intégrale. J'ai ajouté Charlie à mon nom pour ne pas oublier.

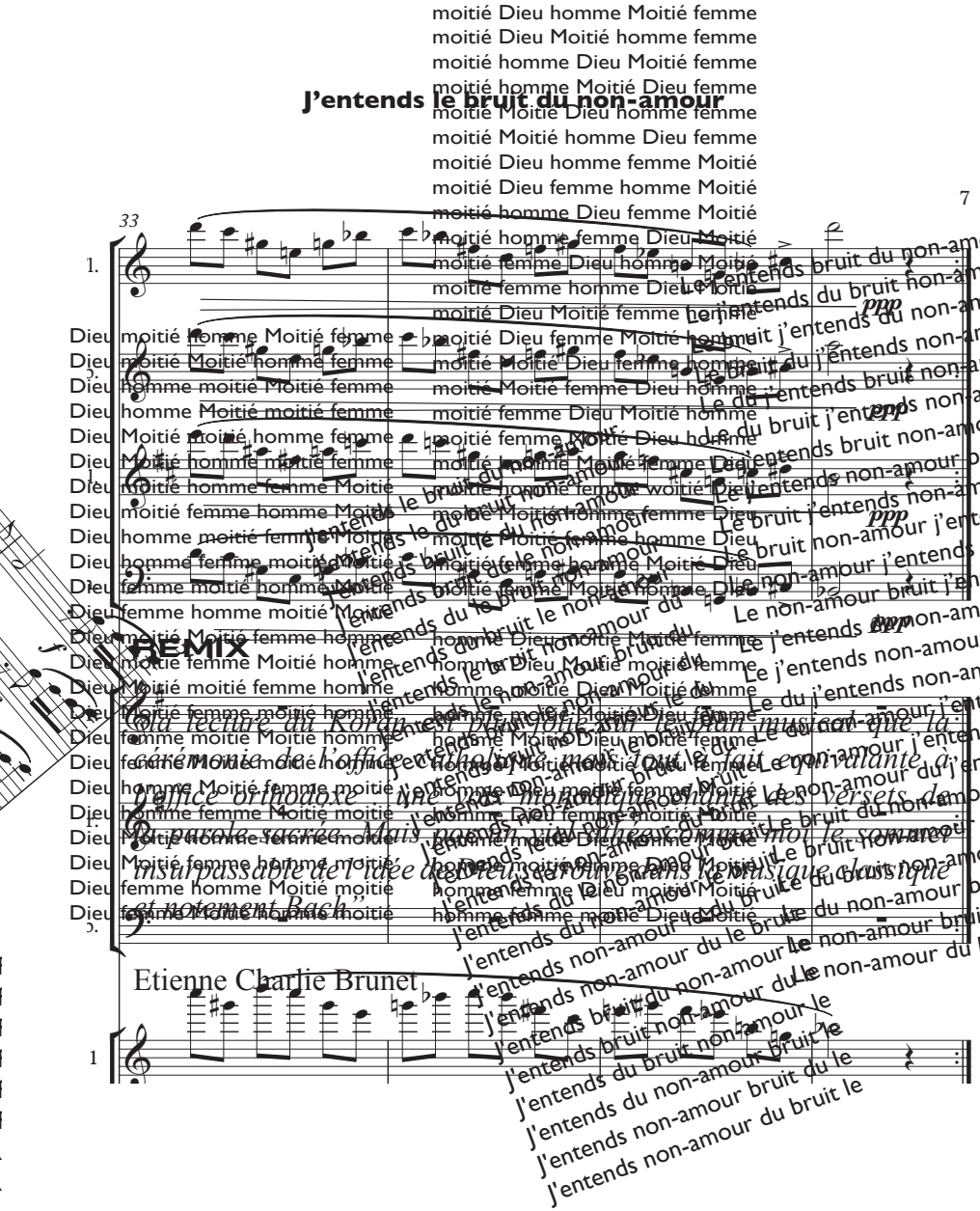
février 2015

improvisation :



Ne cliquez pas ici mais copiez l'adresse du www.etiennebru.net
www.etiennebru.net
et suivez le lien *Lumière filante* sur l'Outil Fréquentiel
entendre ce graphisme matérialisé en vidéo miraculé.

remix :


J'entends le bruit du non-amour
REMIX
Etienne Charlie Brunet

remix :

Non-amour j'entends le bruit du
Non-amour j'entends bruit le du
Non-amour le j'entends bruit du
Non-amour le bruit j'entends du
Non-amour bruit j'entends le du
Non-amour bruit le j'entends du
Non-amour j'entends le du bruit
Non-amour j'entends du le bruit
Non-amour le j'entends du bruit
Non-amour le du j'entends bruit
Non-amour du j'entends le bruit
Non-amour du le j'entends bruit
Non-amour j'entends bruit du le
Non-amour j'entends du bruit le
Non-amour bruit j'entends du le
Non-amour bruit du j'entends le
Non-amour du j'entends bruit le
Non-amour du bruit j'entends le
Non-amour le bruit du j'entends
Non-amour le du bruit j'entends
Non-amour bruit le du j'entends
Non-amour bruit du le j'entends
Non-amour du le bruit j'entends
Non-amour du bruit le j'entends

Bruit j'entends le du non-amour
Bruit j'entends du le non-amour
Bruit le j'entends du non-amour
Bruit le du j'entends non-amour
Bruit du j'entends le non-amour
Bruit du le j'entends non-amour
Bruit j'entends le non-amour du
Bruit j'entends non-amour le du
Bruit le j'entends non-amour du
Bruit le non-amour j'entends du
Bruit non-amour j'entends le du
Bruit non-amour le j'entends du
Bruit j'entends du non-amour le
Bruit j'entends non-amour du le
Bruit du j'entends non-amour le
Bruit du non-amour j'entends le
Bruit non-amour j'entends du le
Bruit non-amour du j'entends le
Bruit le du non-amour j'entends
Bruit le non-amour du j'entends
Bruit du le non-amour j'entends
Bruit du non-amour le j'entends
Bruit non-amour le du j'entends
Bruit non-amour du le j'entends

Du j'entends le bruit non-amour
Du j'entends bruit le non-amour
Du le j'entends bruit non-amour
Du le bruit j'entends non-amour
Du bruit j'entends le non-amour
Du bruit le j'entends non-amour
Du j'entends le non-amour bruit
Du j'entends non-amour le bruit
Du le j'entends non-amour bruit
Du le non-amour j'entends bruit
Du non-amour j'entends le bruit
Du non-amour le j'entends bruit
Du j'entends bruit non-amour le
Du j'entends non-amour bruit le
Du bruit j'entends non-amour le
Du bruit non-amour j'entends le
Du non-amour j'entends bruit le
Du non-amour bruit j'entends le
Du le bruit non-amour j'entends
Du le non-amour bruit j'entends
Du bruit le non-amour j'entends
Du bruit non-amour le j'entends
Du non-amour le bruit j'entends
Du non-amour bruit le j'entends

Dépôt légal : février 2015

COPYMÉDIA
Achevé d'imprimer
en février 2015 par
www.copy-media.net
CS 20023 - 33693 MÉRIGNAC CEDEX

IMPRIM'VERT®